
McGhee
204

DE MONTÉLIMAR
A CONSTANTINOPLE
PAR MER
ET RETOUR A BICYCLETTE

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

DE MONTÉLIMAR
A CONSTANTINOPLE

PAR MER

ET RETOUR A BICYCLETTE

PAR LE

Lieutenant GUYOT

DU 22e RÉGIMENT D'INFANTERIE

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE GRAVURES

D'après les photographies de l'Auteur



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1894

AVANT-PROPOS

Ces notes, au moins celles du retour, ont été prises chaque soir, à l'arrivée au gîte, après une journée de grosse fatigue.

Je les ai écrites pour moi, pensant que, plus tard, il me serait agréable de refaire mon voyage en les lisant.

Elles sont le simple récit de ce que j'ai fait, jour par jour, de ce que j'ai vu et entendu, et de ce que j'ai ressenti. S'il y a des inexactitudes, elles sont involontaires : je n'avais aucun intérêt à me tromper moi-même.

J'ai voyagé, au retour, avec une bicyclette, non pas en coureur, mais en simple touriste. Je n'avais pas la prétention d'établir le record *de Constantinople à Montélimar;* n'étant qu'un amateur tout à fait médiocre, je laisse cette gloire aux bicyclistes plus sérieux. Mon but n'était pas,

non plus, de dévorer chaque jour les kilomètres par centaines — j'aurais eu, en partant avec cet espoir, de cruels mécomptes — mais, simplement, de passer partout avec ma bicyclette, et d'essayer mes forces et ma santé, en observant de mon mieux les pays que je traversais.

Je n'avais qu'un désir : celui d'arriver au bout de ma route aussi bien portant qu'au départ; et qu'une seule ambition : celle de savoir tirer quelque profit de mon voyage.

On m'avait prédit un échec : j'ai réussi quand même. Mon but est atteint.

L. G.

PREMIÈRE PARTIE

DE MONTÉLIMAR A CONSTANTINOPLE

PAR MER

Vendredi (10 février). — Départ de Montélimar par le train de dix heures vingt-cinq du soir.

Samedi (11 février, 4 heures du soir). — Je m'embarque sur le *Djemnah,* beau steamer des Messageries maritimes, cabine n° 12. Un reporter me demande l'autorisation d'annoncer mon départ et mon projet.

4 heures 1/4. — Le *Djemnah* lève l'ancre et se faufile entre les autres navires. Il va sortir du port, quand on entend un craquement, puis un second, puis d'autres encore de plus en plus précipités. C'est un navire que nous frôlons, qui nous arrache nos canots et les jette à la mer.

Moment d'anxiété pour tous; le départ va-t-il être retardé? Pour les superstitieux, c'est un mauvais pré-

sage. Cependant, chacun est resté à son poste de manœuvre sur le *Djemnah* qui continue sa marche. Bientôt, nous sommes en pleine mer.

Parmi les passagers, peu de Français, quelques Turcs, un ou deux Américains, beaucoup d'Anglais.

La mer est d'un calme plat; pas un nuage au ciel. Notre traversée s'annonce bien, malgré l'incident du départ. Le mouvement du bateau est si doux qu'on le croirait arrêté. Pourtant, la côte s'éloigne, et Marseille est bientôt perdu de vue.

6 heures. — La cloche sonne le dîner. Une place reste libre à la table du médecin du bord ; je m'y assieds, entre un Anglais à barbe blanche et un commis voyageur français. Service parfait et bonne table.

Après dîner, je monte sur le pont humer l'air frais de la mer. De peur d'accident, je m'abstiens de fumer, même une cigarette. Plus tard, quand j'aurai pris un peu d'aplomb, je me hasarderai.

La mer, calme d'abord, devient agitée vers huit heures.

A neuf heures, il n'y a plus que moi sur le pont. A dix heures, je descends à mon tour.

Dimanche (12 février). — Il est dix heures et demie quand je me lève. J'ai dormi comme une marmotte, dans ce petit lit où l'on a cependant tout juste assez de place, et malgré le roulis qui a failli plusieurs fois m'en arracher.

La terre a disparu : plus que le ciel et l'eau, et le spectacle magnifique d'un lever de soleil en pleine mer.

Beaucoup de passagers m'ont devancé. Une jeune

miss, grande et mince, blonde avec de grands yeux bleus, a déjà ouvert son album et crayonne. Oh! qu'elle est mignonne, avec ce petit air sérieux et candide qui lui va si bien!

Qu'elle est gracieuse et jolie aussi, lorsque, souriante au bras de sa mère, câline comme une enfant gâtée, elle fait, d'un pas que le roulis et le tangage rendent incertain, sa promenade sur le pont!

10 heures 1/4. — Nous sommes à hauteur de Bonifacio. Nous en passons assez loin, mais on le voit très distinctement sur son rocher à pic.

Je me rappelle en ce moment mon voyage en Corse, à bicyclette aussi, Bastia, Bonifacio, Ajaccio, Corte, Calvi, Saint-Florent, et les dix beaux jours que j'y ai passés. Je souhaite que celui-ci soit aussi heureux et agréable.

Voici maintenant la Sardaigne. Ses côtes montagneuses, entaillées de gorges profondes, nous apparaissent comme une haute muraille percée de larges meurtrières.

Promenade et bout de conversation avec un jeune Syrien venant de France et retournant à Alep. Il parle couramment le français. J'apprends qu'il est chrétien, et qu'en cette qualité il est, comme les Juifs, exempt de service militaire en Turquie. Mais de douze à soixante-dix ans, il doit payer un impôt de cinq francs chaque année : c'est la taxe par an et par tête.

Il parle avec plaisir de Napoléon « troisième » que les Syriens vénèrent, dit-il. Ils n'ont pas oublié, comme d'autres, ce qu'il a fait pour eux, et lui sont recon-

naissants de les avoir secourus contre les Druses.

J'ai emporté un appareil photographique dont je sais fort peu me servir. Je ne ferais peut-être pas mal de m'exercer pendant cette longue traversée.

Le soir, j'essaye de transformer ma cabine en chambre noire : les draps, la couverture, le traversin, mon veston et ma culotte, tout y passe. Je travaille jusqu'à onze heures. Puis je me couche; il était temps! Je sens que ma tête tourne et que mon dîner n'est pas casé à son gré. Heureusement, sur l'oreiller, ma tête redevient solide; mon dîner trouve sa place, et je dors comme un loir.

Lundi (13 février). — J'ai fait la grasse matinée; il est huit heures et demie quand je me lève. Nous avons fait du chemin, pendant que je dormais.

11 heures 25. — Voici maintenant, à notre droite, les îles Lipari; et, à notre gauche, le Stromboli, qui fume de temps à autre. Nous rasons de très près l'une de ces îles, toute petite, habitée et cultivée. On y voit un coteau planté d'oliviers et de vigne, et, au bord de la mer, un village avec ses maisons éparpillées.

3 heures 1/2. — Nous entrons dans le détroit de Messine. Le passage est très étroit. A notre gauche et devant nous, la Calabre, avec Scylla en amphithéâtre. Magnifique vue à prendre, mais il fait un brouillard qui m'empêche de rien faire.

A notre droite, la Sicile, se prolongeant en pointe vers Scylla. Sur cette langue de terre, longue et étroite, le village de Charybde; et, tout à l'extrémité, un fort. Le *Djemnah* pique tout d'abord droit sur la Calabre,

puis, à hauteur de la passe, il tourne brusquement à droite. Le détroit est franchi.

A notre gauche, sur la montagne, deux forts, avec leurs canons regardant Messine, sur l'autre rive. Des marsouins viennent s'ébattre tout près du bateau : ce sont les premiers que je vois.

6 heures. — Nous arrivons à hauteur du phare de Spartivento. L'Italie, à son tour, va bientôt disparaître, et, jusqu'à Alexandrie, nous ne verrons plus la terre.

Au dîner, sir Burnley — c'est le nom de mon voisin de table — amène la conversation sur Napoléon Ier, qu'il admire. Ce gentleman m'accuse soixante-douze ans. C'est un beau vieillard, grand et solide, parlant le français comme moi. Ancien diplomate, retiré depuis douze ans, il est envoyé, paraît-il, avec des instructions secrètes auprès de lord Cromer, ministre plénipotentiaire d'Angleterre en Égypte.

« Que la France, dit-il, nous laisse travailler en paix « dans ce pays. C'est à tort qu'elle se défie de nous. « Nous ne voulons que civiliser l'Égypte et la mettre « en voie de prospérité; nous ne voulons pas la « conquérir. Nous avons déjà beaucoup amélioré le « sort des fellahs (paysans). Qu'on nous laisse finir « l'œuvre que nous avons commencée. Dès que ce sera « fait, nous nous retirerons. Malheureusement, en « France, on ne veut pas nous croire! »

« — Et l'on n'a pas tout à fait tort, avouez-le, lui dis- « je; nous vous connaissons de longue date, et, comme « on connaît ses saints, on les honore. »

Il sourit, et en me souhaitant le bonsoir, il me remet

sa carte, en me disant qu'il aurait un grand plaisir à me recevoir si jamais je passais à Londres.

J'oubliais de dire que, tout en causant, sir Burnley m'avait fait la remarque que nous, Français, nous affectons de ne savoir qu'une langue : la nôtre.

« Voulez-vous me permettre un conseil? avait-il dit. « — Eh bien! croyez-moi : ne considérez pas comme « au-dessous de vous et comme une chose inutile d'en « apprendre d'autres. Cela peut rendre beaucoup de « services et — vous allez vous en rendre compte en « voyageant — éviter bien des petits ennuis. Un « homme qui sait plusieurs langues vaut à lui seul « plusieurs hommes. »

N'avait-il pas un peu raison?

Mardi (14 février). — Je prends un bain délicieux d'eau de mer, suivi d'une douche de bon air sur le pont, en fumant une cigarette que je savoure. C'est la première que je me permette depuis mon embarquement. La mer est si tranquille que je me hasarde : c'est l'une des meilleures cigarettes que j'aie jamais fumées.

C'est aujourd'hui mardi gras, et les passagères du *Djemnah* ont l'aimable et généreuse pensée d'organiser à cette occasion une petite fête au profit des orphelins des matelots de la Compagnie. Le commandant et les officiers prêtent gracieusement leur concours.

A quatre heures, le pont se transforme en salle de bal. Le soir, on chante, on fait de la musique, on dit quelques monologues, et l'on danse jusqu'à minuit. La bonne humeur dispose à la bonté; on est plus géné-

reux quand on est content : la part des orphelins a été de 300 francs.

Mercredi (15 février). — Excellente mer, toujours, et temps magnifique. Journée sans incident.

Jeudi (16 février). — Le beau temps continue.

11 heures 1/2. — Voici Alexandrie et la côte d'Égypte, blanche et basse. Le pilote monte à bord et nous annonce que nous devons faire cinq heures de quarantaine.

4 heures 1/2. — Le *Djemnah* peut aborder. Je le quitte pour deux jours. Je le reprendrai à Port-Saïd. Je sens, en le quittant, que je m'y suis fortement attaché. Je m'en éloigne avec un réel serrement de cœur, quoique je doive y revenir bientôt. C'est que, dans deux jours, ce ne sera plus le même *Djemnah* pour moi. Celui-ci était gai, l'autre me semblera vide et triste : la ravissante miss n'y sera plus!

Je veux profiter de l'occasion pour voir le Caire et les Pyramides. Un autre passager, parlant bien l'arabe, s'offre à m'accompagner jusque-là.

Nous faisons, en voiture et au grand trot, le tour d'Alexandrie, par le canal « Mahmoudieh ». C'est une promenade très agréable, toute bordée de palais ayant chacun leur *gaffi*. (On appelle ainsi le gardien qui passe sa vie, nuit et jour, comme un chien de garde, à la porte des maisons des riches et sur le seuil des magasins.)

Nous traversons le parc de « Nubar-Pacha », où un gamin, flairant un bon *bakchich* (pourboire), m'offre de me remettre, moyennant cinq piastres (un franc), une belle banane que j'admire et qu'il sortira dans son caleçon. Ce n'est pas trop demander quand on risque la

bastonnade; car ce qu'il me propose est rigourensement défendu.

Le parc est gardé par un vieux à barbe blanche qui nous accueille avec force *salamalecs*. En sortant, je lui donne cinq piastres : il est aux anges. Mon compagnon lui dit que je suis Français et pacha dans mon pays. Il se confond alors en protestations respectueuses, et me fait, coup sur coup, une demi-douzaine de ses saluts les plus cérémonieux, comme si j'étais le sultan en personne.

Il consiste, ce salut, à s'incliner très bas, puis à se redresser lentement tout en effleurant de la main, étendue d'abord très près de terre, successivement le cœur, les lèvres et le front. Je le trouve extrêmement respectueux et très beau.

Nous revenons par la colonne Pompée et le palais « d'Ismaïl-Pacha » à la place des Consuls ou de « Méhémet-Ali ».

A onze heures, nous partons pour le Caire. Les wagons sont assez confortables, mais le couloir du milieu ne laisse pas assez de place pour qu'on puisse s'étendre. Il fait très froid, je suis très peu vêtu. Je veux dormir : impossible, tant je grelotte.

Je venais pourtant de m'assoupir lorsque, tout à coup, je me sens secoué. Je saute sur mes bagages, croyant être arrivé. Or, il y a à peine une heure que nous sommes partis, et c'est tout simplement le conducteur — un Égyptien — qui, suivant l'habitude, vient demander aux dormeurs si, par hasard, ce n'est pas là qu'ils descendent. Je l'aurais battu!

Vendredi (17 février). — Arrivée au Caire à six heures du matin. Nous sommes tout engourdis par le froid.

A peine descendus du train, nous montons à âne, et en route pour Ghiseh (Guizé) (1). Les malheureux âniers trottent derrière nous en excitant leurs bêtes par un cri — hââân ! — qui ressemble assez à une plainte de malade.

Ce cri fait pourtant merveille, mais je crois que sa vertu vient surtout du coup de trique dont il est souvent accompagné.

Du Caire à Ghiseh, chaussée en terre, bordée de grands arbres.

Tout en trottant, nos âniers se plaignent des Anglais, surtout des soldats, et de leurs mauvais traitements. « Ils se servent de nous et de nos ânes, disent-ils, et nous payent avec des menaces ou des coups de bâton. »

Est-ce là ce que sir Burnley appelle « améliorer le sort des fellahs » ?

A huit heures un quart, nous sommes aux grandes Pyramides. Des aigles tournoient par centaines autour de leurs sommets pointus.

A droite et à gauche on voit, dans le désert, d'autres pyramides, mais moins considérables. On aperçoit celles-ci de très loin, et, à la vue de ces masses gigantesques et aux souvenirs qu'elles évoquent, on est saisi d'un sentiment indéfinissable.

(1) J'ai écrit souvent deux fois de suite des noms de villes et de villages de mon itinéraire : les mots entre parenthèses donnent à peu près la prononciation par les gens du pays.

Quand on est à leur pied, on se demande comment ces blocs énormes de granit ont pu être mis en place.

Dix guides nous entourent aussitôt; nous en prenons un au hasard. Un autre suit à distance, nous laisse tout à notre aise l'envoyer au diable, se cramponne à nous, et s'obstine à nous faire son boniment.

Il y a tout un village de ces gens-là, au pied des Pyramides. Ce sont des Bédouins. Leurs habitations sont de misérables huttes en terre, sauf celle du chef, — du colonel, — qui est plus grande, plus haute, et a quelque ressemblance avec nos maisons européennes.

Nous voyons, au pied des Pyramides, le Sphinx et son temple, avec ses énormes colonnes de granit et ses dalles immenses parsemées d'émeraudes qui brillent au soleil. Les chefs bédouins — le colonel et ses capitaines — viennent nous y saluer.

Nous visitons, en passant, quelques tombeaux de momies, couverts d'hiéroglyphes, et nous revenons chercher nos âniers pour rentrer au Caire. Ils ne sont plus là. Mais il n'est pas besoin de se mettre en peine : vingt autres nous assiègent.

Nous en prenons deux dans le tas. Ce sont des enfants, mais il faut voir comme ils savent déjà jouer des pieds et des poings pour avoir la préférence, comme ils s'entendent à débattre les prix, et comme ils sont déjà âpres au gain !

Nous partons, discutant pour une piastre qu'ils voudraient en plus du prix offert, et que, aussi têtus qu'eux, nous nous obstinons à leur refuser. Furieux de ne rien obtenir, ils nous lâchent à un kilomètre du

LE SPHINX ET LES PYRAMIDES DE GHISEH

village et s'en retournent en nous disant un tas de vilaines choses que mon guide me traduit.

Nous continuons à pied, sûrs de rejoindre un peu plus loin les âniers qui nous ont amenés. En effet, nous n'avons pas fait un autre kilomètre que nous les trouvons étendus sur l'herbe, à l'ombre, auprès de leurs bourriquets qui déjeunent en nous attendant.

Retour au Caire à midi.

Dans une caserne, sur le Nil, des soldats anglais jouent à la balle, pendant que d'autres font des exercices préparatoires de tir et du pointage à grande distance. (Le jeu de balle, paraît-il, est un exercice réglementaire dans l'armée anglaise.)

A une heure et demie, déjeuner rapide. Depuis hier, neuf heures du soir, nous n'avions rien mangé et nous avions fait sept heures de chemin de fer, cinq heures de bourriquet et trois heures de marche forcée à pied.

Après le déjeuner, promenade en voiture. Je n'ai que quelques heures, et je veux voir beaucoup de choses ; il n'y a pas d'autre moyen.

Nous montons à la citadelle. Sur la plate-forme, dix canons sont braqués sur la ville, les obus tout prêts. Ensuite, visite à l'hôpital militaire, ancien palais du khédive. C'est l'idéal comme installation et comme situation. Je comprends que les Anglais en soient fiers.

L'officier de garde se met courtoisement à ma disposition. Après m'avoir promené avec complaisance dans tout l'intérieur, il me conduit, en sortant, sur le balcon d'où l'on a une magnifique vue d'ensemble, pour me faire admirer la ville qui s'étend à nos pieds, à perte

de vue. Mon aimable guide me fait remarquer, dans les salles des malades, le portrait du khédive.

J'ai appris, d'ailleurs, que le prince avait fait afficher son portrait partout, dans les hôpitaux, dans les écoles, dans les cafés, pour obliger les soldats à le saluer et affirmer ainsi sa souveraineté.

Visite à la grande mosquée, qui est à cent pas de l'hôpital. A la porte, un tas de mendiants accroupis et de gardiens qui attendent les visiteurs pour leur offrir des sandales. Car, avant d'entrer dans une mosquée, il faut quitter ses chaussures; ou, si l'on a affaire à un iman (prêtre) bon garçon, enfiler simplement une paire de sandales par-dessus ses souliers; ou même — la chose m'est arrivée une fois — l'iman, s'il est tout à fait tolérant, se contentera de vous essuyer vos bottines avec un balai qu'il manœuvrera d'une main distraite, tandis que l'autre se tendra discrètement vers vous.

On trouve partout, même chez les mahométans, des gens tolérants, comme on en trouve, aussi, qui ne transigent pas... à moins qu'une offre suffisante ne fasse taire leurs scrupules.

Cette coutume d'exiger qu'on se déchausse avant d'entrer dans une mosquée a pour principale raison, certainement, un sentiment de religieux respect pour le Prophète. Mais il y a aussi, là, une question de propreté, et l'on comprend fort bien que les musulmans, obligés, dans leurs prières, de se prosterner cinquante fois par jour, le front jusqu'à terre, prennent des mesures pour que le tapis sur lequel ils se prosternent soit toujours parfaitement propre.

J'enfile donc une paire de sandales par-dessus mes brodequins, et j'entre en traversant une grande cour au milieu de laquelle se trouve une piscine pour les ablutions. Autour de la cour, des arcades supportées par des piliers de marbre. Des fidèles sont à la piscine et font absolument comme s'ils étaient seuls. On peut suivre, en passant, tous les détails de leur toilette, qui est minutieuse et complète. A l'intérieur de la mosquée, ce n'est que marbre, or et riches tapis. Le pied ne peut pas toucher la terre, dans cet immense édifice où des milliers de croyants peuvent se prosterner sur autant de tapis inclinés vers la Mecque. (Car chaque musulman en prière a son tapis, comme nous avons chacun une chaise dans nos églises.)

Quelle richesse, dans ces grandes mosquées, mais aussi quelle simplicité, dans les grandes comme dans les plus petites, et quelle liberté! A côté des fidèles recueillis ou prosternés qui font leur prière, on voit se promener des pigeons et des enfants jouer à cache-cache.

Visite au puits de Joseph, cent cinquante mètres de profondeur. On y descend par un chemin glissant, en spirale. Au fond, la meule que Joseph était condamné à tourner. Dans une sorte de crevasse, un cercueil en pierre, grand comme celui d'un enfant; c'est, nous dit le guide, le tombeau d'un prophète. Il nous montre également, dans le puits, l'entrée d'un souterrain allant, dit-on, jusqu'à Damas.

Retour par le quartier arabe.

Infect partout, ce quartier arabe, toujours encombré

d'une foule grouillante, en guenilles, puant l'opium. Nous passons, au grand trot, dans ces ruelles étroites, tortueuses, au milieu de cette foule compacte. C'est miracle que nous ayons pu la traverser sans avoir écrasé quelqu'un.

Nous sortons de ce quartier sale par une rue sale entre toutes : la rue des Marchandes de plaisir. On les voit sur la porte de leurs boutiques, en plein jour, accroupies par groupe de trois ou quatre, savourant leur café du matin au soir, et faisant l'article. Marchandise peu tentante, que l'on regarde comme un objet curieux, quoique écœurant, mais sans envie d'acheter.

Rencontre d'un groupe de soldats anglais, highlanders, égyptiens, en grande tenue, qui consentent à poser et que je photographie au milieu d'une foule de curieux et de curieuses, qui me bousculent pour voir ce qui va se passer dans la lunette, sans se douter qu'ils me gênent.

Nous rentrons dans les quartiers européens, qui font contraste avec ceux que nous venons de quitter. Partout l'élégance et le luxe, les toilettes et les riches attelages, l'animation, l'entrain, la vie des grandes villes européennes. Rues tirées au cordeau et largement ouvertes, où se croisent en tous sens une foule bariolée de gens de tous les pays.

Nous rencontrons une charrette attelée en tandem et traînée au grand trot par deux superbes chevaux anglais que conduit une jolie femme. Un jeune esclave à riche livrée la précède à pied et fait écarter la foule.

J'aurais grand plaisir à passer au Caire une huitaine

de jours, mais mon temps est compté et le bateau ne m'attendrait pas.

A six heures et demie, je prends le train pour Ismaïliah. Mon compagnon rejoint le *Djemnah* directement. Le compartiment se remplit, et je suis seul de ma couleur. J'avoue que cet isolement, au milieu de tous ces Turcs, Égyptiens, Arabes, etc., bizarrement accoutrés, me produit un certain effet. Ce sont de braves gens, j'en suis certain; mais enfin je ne suis pas habitué à ces figures et à ces tenues de forbans, et je ne dors que d'un œil. A minuit, j'arrive à Ismaïliah, sans encombre, mais éreinté.

Samedi (18 février). — Je me lève à neuf heures, frais et dispos, et je vais faire à âne une promenade autour d'Ismaïliah.

Mon âne est poussif et mon ânier asthmatique; je m'en aperçois trop tard.

Nous commençons par le quartier arabe, toujours infect, mais toujours curieux pour moi. Nous longeons ensuite le canal d'eau douce qui va du Caire à Port-Saïd.

Mais la promenade en cet endroit devient très peu intéressante. Ma bourrique enfonce dans le sable jusqu'aux genoux, et je n'avance que lentement et à grand'peine. Je m'impatiente, je crie contre l'âne et contre l'ânier surtout, dont je comprends à présent la manœuvre perfide. Nous sommes près du quartier consacré à Vénus, mais quelle Vénus, bon Dieu!

Son temple est un village de baraques infectes, où sont parquées les femmes à deux piastres des Arabes

employés à la construction du canal, et c'est là que cet animal voulait m'amener. Il me fait des offres de service que j'accueille fort mal, comme vous pensez, et je l'accable de sottises qu'il ne comprend pas, d'ailleurs. Je me venge sur la peau de la malheureuse bourrique, affreusement ladre, dont le ventre vide résonne comme une grosse caisse sous mes coups de talon. L'ânier se contente de dire : « Oh! pas beau pour Français, crier et dire toujours : Allez! allez! bon pour Anglais! »

Nous revenons par les bazars : il y en a là de tous les pays. Et nous finissons par une visite au palais du khédive.

Très joli, ce palais, qu'un vieil Arabe boiteux, aux cheveux gris, et parlant bien le français, me fait visiter dans toutes ses parties. Grand jardin, très bel escalier intérieur, jolis salons au parquet en fine mosaïque et tout en chêne; mais tout cela délabré, faute d'entretien et de soin.

Enfin, retour à l'hôtel par une magnifique avenue ombreuse au milieu de belles plantations de palmiers.

La promenade a duré une heure et demie. J'ai fait mon prix au départ : trois piastres par heure; ça fait quatre piastres et demie. J'en donne cinq, pour être généreux. L'ânier crie au voleur! En Orient, ils sont tous taillés sur ce patron-là.

1 heure 1/2. — Je m'embarque sur la poste égyptienne pour Port-Saïd, par le canal de Suez.

A hauteur d'Ismaïliah, le canal s'élargit au point de devenir un vrai lac. Sa longueur totale est de cent soixante-treize kilomètres. Il a cinquante mètres de

large, et sur une largeur de quarante mètres, une profondeur de neuf.

D'Ismaïliah à Port-Saïd, cinq gares pour les gros navires, avec des signaux de jour et de nuit et, sur les deux rives, de petites bornes et des poteaux indiquant les distances en kilomètres et en milles. Cette partie du canal traverse des lagunes dans les deux tiers de sa longueur.

On achève en ce moment, à côté du canal de Suez et parallèlement au canal d'eau douce, à peu près terminé, une ligne de chemin de fer entre Ismaïliah et Port-Saïd.

A six heures et demie nous sommes arrivés, et je n'en suis réellement pas fâché. La traversée est monotone, et nous avons eu, depuis Ismaïliah, un vent violent, très froid. Je suis gelé.

Après dîner, je vais faire un tour de ville, une apparition au café concert, et je rentre me coucher.

Dimanche (19 février). — Je suis matinal, aujourd'hui, je me lève à sept heures, et je trotte dans la ville en attendant le départ du *Djemnah*. Je demande à la Compagnie des messageries si, oui ou non, nous ferons quarantaine à Beyrouth. Hélas! il est probable que oui.

Je vais à la Compagnie russe. On me dit qu'un bateau partira demain lundi, à quatre heures du soir, qu'il touchera à Jaffa; qu'il n'y a pas la moindre raison de craindre qu'il fasse quarantaine. J'hésite longtemps. En le prenant, je pourrais voir Jérusalem et arriver à temps pour reprendre le *Djemnah* à Beyrouth. Oui, mais si, par un hasard malheureux — on ne peut compter sur rien avec les Turcs, paraît-il, — le bateau russe

faisait aussi quarantaine? Je serais volé, et je devrais attendre quinze jours le navire suivant de la Compagnie française ou perdre mon billet, soit 300 francs. J'y renonce : décidément, c'est trop chanceux!

Le départ du *Djemnah* est fixé à cinq heures. Je profite de l'après-midi qui me reste pour aller voir le quartier arabe. J'ai le temps, je veux y aller à pied, en me promenant. Mais je n'ai pas fait dix pas que je suis assailli par dix âniers. Chacun d'eux veut, à toute force, malgré mes remerciements d'abord et malgré mes injures ensuite, me mettre sur sa bête, la meilleure, un vrai pur sang! Je joue des pieds et des poings pour m'en débarrasser; mais ils ont la peau dure et ne font que me presser davantage. Je rencontre heureusement mon guide des Pyramides et du Caire qui me cherchait et qui m'en délivre en s'adressant à un sergent de ville.

Nous faisons ensemble le tour du quartier arabe. Nous sommes accostés, en pleine rue et en plein midi, par un ouled quelconque qui nous fait l'article. Un gamin l'entend et, pendant un quart d'heure, le poursuit impitoyablement, à travers la foule, d'une épithète qui aurait dû le gêner et dont il ne fait que rire. Je veux essayer de prendre quelques types de femmes arabes, mais ce n'est pas chose facile. Il faut opérer sans être vu, ou bien elles se sauvent, ou vous tournent, tout au moins, fort impoliment le dos.

4 heures 1/4. — Je n'ai plus rien à faire à terre : nous remontons à bord. Je retrouve avec plaisir mon bateau et ma cabine.

Nous quittons Port-Saïd à cinq heures. Le temps est couvert, la mer agitée. La quarantaine en perspective a effrayé les passagers qui ont tous abandonné le *Djemnah* pour attendre le bateau russe. On a embarqué d'ailleurs très peu de marchandises, et le navire, léger comme une plume, commence à danser. Que c'est triste, maintenant, à bord du *Djemnah !* Plus d'autre passager de première que moi ! Nous étions quatre-vingts au départ, et me voilà seul probablement jusqu'à Smyrne. Les cinq jours de quarantaine, surtout, vont être folichons, devant Beyrouth !

Lundi (20 février). — A cinq heures du matin, nous sommes devant Jaffa. Je dors encore. Il est sept heures quand je monte sur le pont. L'officier de service est allé seul à terre. Je regrette de ne pas m'être éveillé à temps ; j'aurais demandé au commandant l'autorisation de l'accompagner. Il rentre à sept heures et demie, très secoué par la mer, toujours mauvaise sur cette côte les trois quarts du temps inabordable. Il nous confirme officiellement l'obligation de faire cinq jours pleins de quarantaine à Beyrouth. Désolation générale.

11 heures. — Le mont Carmel, avec le couvent au sommet, et, plus au nord, dans la plaine, Caïffa (Nazareth).

Midi. — Saint-Jean d'Acre, avec ses murailles en ruine, au bord de la mer comme Caïffa. — La mer est unie comme une glace ; le bateau, quoique vide et filant quatorze nœuds à l'heure, semble immobile.

1 heure 1/4. — Voici Tyr (actuellement Sour), capitale de l'ancienne Phénicie et commencement de

la Syrie proprement dite. (Jaffa est encore Palestine.)

2 heures 1/2. — Nous sommes en face de Saïda (ancienne Sidon), bâtie, elle aussi, au bord de la mer. Derrière la ville, le Liban avec ses bois de cèdres. Çà et là, des taches de neige sur la montagne qui s'élève de plus en plus, à mesure que nous marchons vers le nord.

Nous passons à six ou sept milles de la ville. Devant nous, mais très loin encore, Beyrouth apparaît, avec sa plaine de sable rouge qui s'étend en arrière jusqu'au Liban. Pays riche, paraît-il, où l'on cultive avec succès le mûrier et le ver à soie.

Aujourd'hui, j'ai passé près de deux heures sur la passerelle, avec l'officier de quart qui m'explique la manière de faire le point. A quatre heures, nous entrons dans le port. Le *Djemnah* jette l'ancre à deux ou trois cents mètres de la ville. Le pavillon jaune est hissé, et nous voilà en quarantaine jusqu'à samedi matin.

Beyrouth est une ville très étendue, s'élevant en amphithéâtre sur les deux versants d'une colline quí s'avance en pointe dans la mer : c'est le raz Beyrouth. Tout au fond du cap, le phare.

Voici maintenant la pluie. Il ne manquait plus que cela pour rendre notre situation tout à fait gaie! Elle tombe à torrents; le ciel se confond avec la mer. Le bateau recommence à danser. Je m'ennuie.

Mardi (21 février). — Je me lève tard : que ferais-je levé? Le tonnerre gronde et la pluie continue. De temps en temps, dans une petite éclaircie, le soleil hasarde quelques rayons. J'en profite pour photogra-

phier tout ce que je vois, afin de tuer le temps qui me paraît aujourd'hui d'un long, mais d'un long!

Et tout contribue à me faire broyer du noir. Je suis à deux cents mètres de la Syrie; la voilà, devant moi, qui me tente terriblement avec tous ses souvenirs. Je suis pour cinq jours ici et je partirai sans en avoir rien vu. Vrai, si j'avais assez d'argent sur moi, je sacrifierais mon billet de Smyrne et j'attendrais le bateau autrichien le *Lloyd* de la semaine prochaine, en visitant au moins Damas et Balbeck. Malheureusement, je suis à court; j'ai tout juste ce qu'il me faut pour arriver à Constantinople.

Ce matin, à déjeuner, on m'a supprimé mon verre de fine champagne. Ce n'est pas une affaire, mais, depuis notre départ, on me l'avait donné régulièrement, le matin et le soir, et je commençais à m'y habituer. Je veux en connaître la raison, et le commandant m'explique, avec sa bonne grâce habituelle, que, à partir de Beyrouth, la Compagnie devant diminuer le prix des places, si elle veut avoir des passagers, diminue aussi ses dépenses. De là ce petit changement dans l'ordinaire qui étonne tous les passagers accomplissant la tournée complète.

Le soir, on danse au son d'une turlutaine. Mais cela manque un peu d'entrain : en tout, deux danseuses!

Mercredi (22 février). — Deuxième jour de quarantaine. Il pleut toujours. Je monte cependant sur le pont, pour prendre l'air. Je fume quelques cigarettes en faisant des ronds dans l'eau — il faut bien se distraire! — et je redescends. Après le déjeuner, le

temps s'éclaircit un peu. J'en profite pour photographier un Syrien, gardien du lazaret, venu à bord pour la durée de la quarantaine. C'est un type du genre, bon à conserver. Le cafedji (marchand de café du bord) lui parle pour détourner son attention, et l'affaire est faite, sans qu'il s'en aperçoive. Plus tard, en l'apprenant, il se fâche et devient triste, persuadé que je vais lui porter malheur. Pour conjurer le mauvais sort, je lui fais, avant de partir, cadeau de son portrait. Il est ravi, à peu près rassuré, et il l'emporte précieusement.

Puisque j'en suis à parler du type des gens du pays, je confesse qu'il continue à ne pas me mettre en confiance, et que je ne vois pas venir sans une certaine appréhension le moment où je devrai vivre seul, au milieu de ce beau monde. Mais je n'en dis rien, et quand on m'en parle, même, je fais le vaillant; au fond, je ne suis pas fier.

Le soir, après dîner, on danse comme hier, pour tuer le temps et chasser la noire mélancolie. Je me couche de bonne heure, et comme je dors bien et qu'en dormant on ne s'ennuie pas, je fais la grasse matinée.

Jeudi (23 février). — Je me lève à huit heures et demie et j'ai l'agréable surprise de voir qu'il fait un temps superbe. Belle journée, soleil splendide et bonne mer.

Je tire quelques épreuves des photographies que j'ai faites. Une vieille miss, qui vient évangéliser Beyrouth, me voyant faire, vient en trottinant me demander si je vends mes chefs-d'œuvre. Je lui réponds, en prenant mes airs les plus gracieux, que je les donne quand ils

ne sont pas trop mauvais, mais que je ne fais pas profession d'en vendre. Je l'ai prise un jour dans un groupe sympathique (dont je tenais à garder un souvenir) sans qu'elle s'en doute. Elle se reconnaît et en rit aux éclats, regrettant seulement d'avoir été photographiée dans une mise trop négligée. Encore coquette, voyez-vous, malgré ses soixante-dix ans! Je lui promets de lui en faire hommage, si je puis la finir à temps. Elle est enchantée et me remercie « beaucoup ». Malheureusement le temps m'a manqué, et je n'ai pas pu lui faire ce plaisir.

Notre troisième jour de quarantaine se passe assez bien, grâce au beau soleil. Tous les officiers du bord pêchent à la ligne pour se distraire. Moi, je suis peu passionné pour ce genre d'exercice, et je trouve le temps bien long. Quand donc serons-nous à samedi matin?

Entendu cette définition, par le commandant : « La « ligne est une grande ficelle au bout de laquelle il « y a une bête, quelquefois deux. »

Vendredi (24 février). — Le soleil s'est caché. La mer est toujours calme, mais le ciel est couvert et le temps sombre. C'est si gai et si agréable, pourtant, de voir le ciel bleu! Les sommets du Liban, pendant les quelques éclaircies du matin, nous apparaissent tout blancs de neige. Tout l'après-midi, la pluie tombe à torrents. Bientôt, on ne sait plus où se mettre, l'eau passe partout; on n'évite une gouttière que pour tomber sous une autre.

J'ai reçu ce matin une collection de pièces de monnaie

turque (quatorze pièces). J'ai donné 3 francs de commission à celui qui me l'a procurée, et il a eu l'air de me trouver encore assez pingre.

Comme j'ai du temps dont je ne sais que faire, j'essaye de me familiariser avec cette monnaie. Ce n'est pas une petite affaire; et encore n'arrive-t-on qu'à une connaissance très approximative de la valeur des pièces, qui change presque avec chaque ville, et souvent d'un village à l'autre.

Notre quarantaine touche à sa fin. Ce n'est pas malheureux! Demain, paraît-il, nous serons libres de descendre à terre à partir de sept heures et demie du matin. S'il fait beau, j'en profiterai pour voir au galop une partie de Beyrouth.

Le commandant me dit qu'il compte partir au plus tard à midi; j'aurai donc deux ou trois heures devant moi.

Samedi (25 février). — A sept heures, on vient m'appeler. Le médecin est à bord pour la visite sanitaire, et il ne manque plus que la vieille miss et moi. Je m'habille à la hâte et j'arrive sur le pont.

On me fait payer 5 fr. 50 pour m'avoir fait faire quarantaine. Quoique je m'y attende, parce qu'on m'a déjà prévenu, je trouve la chose très raide. Encore si j'avais passé ce temps au lazaret, je comprendrais qu'à la rigueur on m'en fasse payer le loyer; mais être en prison cinq jours, chez soi, et être encore obligé de payer les gens qui vous y ont mis! C'est que ce n'est pas tout! Un article du règlement des Messageries dit que, dans ce cas, les passagers doivent payer un supplément de

12 francs par jour pour la nourriture, et le maître d'hôtel m'a déjà présenté ce matin une note de 55 francs.

Le commandant m'apprend que, depuis le 23, — c'était avant-hier, — la quarantaine est levée. Ainsi, sur la route que je suis, il n'y a juste qu'un bateau qui fasse quarantaine, et c'est le mien! Avouez que c'est ne pas avoir de chance.

Nous sommes libres à huit heures. Je profite de la permission, sans perdre une minute, et je fais aux grandes allures un tour dans la ville.

Je vois successivement : la rue Taouillé; le marché, sale et puant; la place — bourdj — du palais de justice, avec son jardin, petit, mais assez joli; la caserne des dragons, la route de Damas; le collège des Jésuites avec sa jolie chapelle. Nous revenons par la caserne et l'hôpital militaire turcs.

Je vois là des soldats turcs pour la première fois. Ils font réellement peine, tant ils sont mal habillés, mal équipés, tant ils se tiennent mal, quand ils sont abandonnés à eux-mêmes! Quel laisser-aller! Quelle indolence, même devant leurs officiers, même en faction! Avec leur ceinturon-cartouchière — la ceinture des chasseurs — lâche et pendant sur le ventre, leurs bottes sales, leur fusil placé sur l'épaule comme un manche à balai, le canon presque plus bas que la crosse, ont-ils l'air assez misérable! Et ils n'ont pas plus de soin de leurs casernes que de leurs personnes!

Retour par le consulat de France; la chapelle, très proprette, sans luxe et toute petite, des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, où l'on remarque un grand tableau

— *l'Adoration des bergers*, je crois — présent de Napoléon III. Les petites Sœurs sont Françaises et me font les honneurs de leur chapelle avec cette amabilité qui partout leur est propre.

J'ai l'occasion d'entrer, à Beyrouth, dans une maison bourgeoise. L'extérieur n'est rien moins que luxueux; elle a plutôt l'air misérable. Mais, à l'intérieur, c'est tout autre chose, et je suis frappé de la propreté, de l'ordre et du confortable qui s'y trouvent. Et c'est la même chose dans toutes les maisons orientales, paraît-il. Ils recherchent le bien-être chez eux et s'y entourent de tout le luxe possible. Quant au dehors, plus pratiques et moins vaniteux que nous, ils s'en moquent.

Par exemple, la voirie est par trop négligée. Dans les rues des grandes villes comme dans les ruelles des villages, on enfonce perpétuellement, à toute heure du jour et de la nuit, dans la boue, la crotte ou la poussière, jusqu'à la cheville. Il est certain que, pour ce qui concerne cette partie de l'hygiène publique, nous sommes infiniment en progrès sur les Orientaux; car, dans nos plus petites villes, à Montélimar même, il est rare qu'après midi les tas d'ordures ne soient pas enlevés.

En Syrie, ou tout au moins à Beyrouth, on ne saute pas, comme chez nous, au cou des gens à tout propos. Ainsi, une petite fillette de sept à huit ans, la nièce d'un compagnon de voyage avec qui je visite la ville, m'offre un joli bouquet de violettes qu'elle vient de cueillir. Je veux l'embrasser, la mignonne : c'est la moindre

des choses. Elle se recule comme si je voulais la mordre. Sa mère rit de mon étonnement, et me dit que, dans ce pays, en dehors de la famille, on ne s'embrasse pas, même le jour du 1er janvier. Sous ce rapport-là, j'aime mieux la mode française!

A onze heures et demie, je suis de retour à bord. A une heure nous partons, et personne ne s'en plaint : nous nous sommes fait assez de mauvais sang dans ce port de Beyrouth. Il fait un temps magnifique, mais la mer est très houleuse, et le bateau très secoué. On a peine à se tenir debout sur le pont.

A quatre heures un quart, nous sommes à Tripoli.

Pour arriver à Tripoli-marine (port), où nous abordons, on est obligé de faire un grand détour, à cause d'une ligne d'écueils partant de la côte et s'avançant très loin en pleine mer.

Tripoli-ville, que l'on aperçoit en arrière, est à quelques centaines de mètres du rivage, dans un pli de terrain. Un tramway relie le port à la ville. Je ne l'ai su que trop tard, et je le regrette d'autant plus que, le commandant m'ayant autorisé une fois pour toutes à descendre à terre avec l'officier de service, j'aurais pu profiter de l'occasion pour aller voir de près le château fort construit par Raymond, comte de Toulouse, et dont les ruines sont encore fort imposantes. C'est un des nombreux souvenirs des Croisades que l'on rencontre à chaque pas en Syrie.

Dimanche (26 février). — Départ de Tripoli à minuit et arrivée à Lattaquié à cinq heures du matin.

Aux premiers rayons du soleil, nous descendons à

terre. L'officier que j'accompagne me présente au consul, et je prends au consulat mon premier café turc dans une tasse à coquetier. J'avoue que j'étais très embarrassé de ce petit instrument jusqu'à ce qu'on m'en ait indiqué l'usage. Il est là pour remplacer le pied et l'anse qui n'existent pas dans ces sortes de tasses, et, sans lui, on serait fort embarrassé de prendre son café toujours servi brûlant et humé tout de suite.

A dix heures, départ pour Alexandrette. Mer calme et beau soleil, déjà très chaud dans ces parages. Le Liban s'éloigne de la mer depuis quelque temps, et s'infléchit vers l'est. Plus de neige, maintenant, quoique nous longions toujours des montagnes assez élevées.

Je passe mon après-midi avec l'officier de quart, qui me fait de nouveau une théorie très intéressante sur les termes de marine et la manière de déterminer l'heure vraie, celle de faire le point, etc.

3 heures 1/2. — Nous arrivons à Alexandrette. La ville est bâtie sur le rivage, au fond du golfe qui porte son nom. Le long de la mer, une plaine étroite, toute verte en ce moment et très fertile, paraît-il.

Au moment où nous entrons dans le port, une longue ligne de flamants nous précèdent. Leurs ailes rouges, qui se détachent sur le bleu de la mer, font un très joli effet.

A une demi-heure de la ville, au bord de la mer, le docteur me montre deux pierres, deux grandes bornes. C'est la double colonne de Jonas, qui marque

l'emplacement où le prophète est sorti frais et dispos du ventre de la baleine.

Je me couche de bonne heure. Il pleut toute la nuit.

Lundi (27 février). — Le matin, en m'éveillant, j'entends encore la pluie. Il semble pleuvoir très fort, même, et je reste couché. Je perds ainsi une excursion fort intéressante, à deux ou trois heures de la ville, au village pittoresque et aux cascades de Beylan.

Après le déjeuner, nous descendons à terre, le docteur et moi. Nous avons l'après-midi à nous, il fait beau maintenant, mes jambes commencent à s'engourdir; une petite promenade me fera du bien.

Alexandrette est tout entourée de marécages pestilentiels. Certaines rues même sont envahies et presque impraticables. Les grenouilles et les crapauds y donnent des concerts très animés en plein midi. Comme conséquence, la fièvre en permanence pendant la saison des chaleurs.

A travers ces marécages, une infinité de petits canaux remplis d'eau fangeuse. Sur le bord de ces fossés, des milliers de tortues prennent un bain de lézard. De loin, elles font l'effet de punaises monstrueuses. Pendant deux heures, je m'amuse à leur faire la chasse, au risque de piquer une tête dans le bourbier, et je parviens à en prendre deux. C'est assez difficile, parce que, tout en ayant l'air de dormir, elles veillent. Au moindre bruit, on les voit allonger le cou pour voir ce qui se passe, et, en un clin d'œil, toutes ont disparu. Le docteur me regarde faire et rit de mes déconvenues. J'en ai rapporté une jusqu'au bateau. Elle est là, en ce

moment, près de moi, dans ma cabine. Je l'entends croquer la salade que mon garçon vient de lui apporter.

Alexandrette n'a absolument de beau que sa situation sur la mer, avec la chaîne du Taurus derrière.

Retour au *Djemnah* vers trois heures. J'y suis maintenant seul de tous les passagers qui ont quitté Marseille sur ce navire. Ici, nous en embarquons quelques-uns, mais sans la nourriture. C'est l'habitude, dans ces contrées, me dit le commandant. Les Turcs, les plus riches même, ne prennent que le passage; ils emportent des provisions et mangent dans leur cabine. Les gens ordinaires emportent leur lit et couchent et mangent sur le pont.

Nous partons ce soir à dix heures, mais je n'attends pas le départ. J'ai beaucoup trotté et pataugé aujourd'hui; il fait très chaud, et j'ai envie de dormir.

Alexandrette est un pays de cocagne pour les chasseurs, m'a-t-on dit.

Mardi (28 février). — Nous arrivons à Mersina, vers six heures du matin, par un temps superbe.

La côte est très mauvaise dans ces parages; elle offre en ce moment un triste aspect. Six bateaux sont échoués sur le rivage, la quille en l'air. L'un deux a été lancé à cinquante mètres du bord, sur le sable. Ils ont été jetés à la côte, il y a un mois, par une tempête telle qu'on n'en avait pas vu de pareille depuis plus de quarante ans. Les vagues ont envahi les premières maisons. Toute la côte est ravagée.

Comme nous devons passer toute la journée devant Mersina, j'en profite pour aller voir les ruines d'un

ancien port, Pompeïopolis. L'agent des Messageries se met en quatre pour me rendre service. Le canot de la Compagnie vient me prendre à bord, et je trouve, en arrivant à terre, un cheval tout prêt. Le prix est fait, je n'ai qu'à partir.

Il est dix heures; un guide m'accompagne. Le petit cheval que je monte est tout jeune, tout mignon, un peu espiègle. Il est très fort en chausson aussi; je m'en aperçois au montoir.

A midi, nous sommes à Pompeïopolis. De l'ancien port, il ne reste que des ruines encore fort intéressantes. Comme nous en revenions, tranquillement, les rênes flottantes, un chacal, poursuivi par deux gros chiens, fauves comme lui, traverse la route au petit galop, à quinze pas devant moi. Je l'avais pris, lui aussi, pour un autre gros chien, et je sais maintenant que c'était un chacal parce que mon guide me l'a dit.

De ce côté, encore, la côte est marécageuse. Mon cheval, que j'ai mis à travers champs, enfonce jusqu'au ventre à chaque foulée de galop. Je dois revenir sur la route.

Nombreux troupeaux de vaches, de chameaux et de moutons au pâturage, dans cette plaine basse, hérissée d'arbustes rabougris, cultivée par endroits. Les paysans, en ce moment, labourent la terre. Leurs charrues, fort primitives, sont traînées par des génisses de la taille d'un gros chien; le joug porte sur le dessus de l'encolure, sur le garrot, où l'on remarque un « coup de hache » très prononcé. Près de chaque laboureur, un bourriquet sommeille ou pâture. L'homme s'en sert à

l'aller et au retour, car les Turcs vont rarement à pied.

Il paraît que c'est près de là que Pompée se rencontra avec Cléopâtre, avant d'entreprendre son expédition d'Égypte.

Remarqué à Beyrouth et à Mersina, et plus tard dans les établissements de bains, un genre de sabot extrêmement simple. C'est tout bonnement une semelle de bois reposant sur deux traverses également en bois, avec une courroie pour maintenir le pied. Remarqué également une étrille à musique dont on se sert dans ces pays pour les bourriquets, peu amateurs de pansage par tempérament. Ces petits ânes, inabordables avec une étrille ordinaire, couchent leurs oreilles de plaisir quand on les frictionne avec cet instrument dont le bruit les amuse, et paraissent goûter énormément cette musique.

Le *Djemnah* lève l'ancre à sept heures du soir. Il emporte une troupe de musiciens ambulants (quinze personnes, hommes et femmes) et deux courtisanes, tous chassés de Mersina par l'autorité turque. Il paraît que le sultan veut prendre la même mesure dans tout l'empire, dans le but surtout de faire cesser les jeux auxquels ces femmes servent de prétexte, pour la ruine des fils de famille.

Mercredi (1er mars, 6 heures 1/2 du matin). — Nous sommes à Larnaca. Le temps est superbe : je monte sur le pont, impatient de voir Chypre. Ce n'était pas la peine de tant me hâter. Rien de remarquable, comme aspect général. La ville s'étend le long du rivage, avec de hautes collines derrière, incultes et

dénudées. Chypre est cependant un pays béni, paraît-il, qui pourrait être très riche avec d'autres habitants que les Grecs.

A deux heures, départ de Larnaca pour Samos. C'est quarante heures de traversée. Nous longeons la côte sud de l'île. Le long de la mer, plaine généralement assez large, cultivée seulement par endroits ; puis la montagne inculte, sans sommets élevés. Beau temps malgré la houle.

Après dîner, j'assiste à la prière de deux musulmans. J'ai déjà dit que les Turcs restent généralement sur le pont, qu'ils y mangent et qu'ils y couchent. C'est surtout pour avoir leur pleine liberté d'action. Les deux dont je parle commencent par étendre leur manteau, puis ils s'inclinent profondément et s'agenouillent, face à la Mecque, le fez sur la tête. (Les Turcs ne se découvrent pas plus à la mosquée qu'à table. Pour être sûrs de ne pas se tromper sur la direction de la Mecque, beaucoup d'entre eux emportent une boussole.)

Ils se prosternent ensuite trois fois, le front jusqu'à terre, prient quelques instants, se relèvent debout, s'inclinent de nouveau profondément, se prosternent trois fois, et ainsi de suite, pendant un temps généralement assez long.

Ces gens-là sont très-recueillis et paraissent très convaincus. Je respecte leur religion et leur culte, et je me tiens immobile et à l'écart pour ne pas les gêner, tout en les observant à mon aise.

Il fait une nuit magnifique. Je n'ai jamais vu tant d'étoiles au ciel, et je ne les ai jamais vues briller

d'un éclat pareil. Et la mer est d'un calme parfait. On n'entend d'autre bruit que celui de la machine et le ronflement de l'hélice. Je suis à peu près seul sur le pont. Je monte sur le gaillard d'avant pour voir mieux, pour rêver à mon aise, et pour admirer ce spectacle grandiose, un peu effrayant, et vraiment admirable.

Jeudi (2 mars). — Je me suis levé tard, ce matin. Quand je suis monté sur le pont, vers neuf heures, nous longions, de loin, les côtes de Caramanie. La chaîne du Taurus apparaissait dans le lointain, avec ses sommets tout blancs de neige.

Depuis Beyrouth, j'ai pour voisin de table le directeur de la régie d'Alep. Ce monsieur nous raconte aujourd'hui, en déjeunant, que, à Alep et aux environs, jusqu'à Bagdad, il existe une maladie à laquelle échappent à peine deux ou trois pour cent des personnes habitant la contrée. Elle consiste en un bouton, bouton mâle, qui vient presque exclusivement sur le bout du nez; bouton femelle, qui vient sur l'une quelconque des parties du corps, mais surtout aux bras, aux poignets, sur la main. L'affection dure un an et laisse, en creux, une cicatrice ineffaçable de la largeur d'une pièce d'un franc, très disgracieuse quand elle se trouve à la figure. On l'appelle le « bouton d'Alep ». Elle n'est pas contagieuse par contact, mais il suffit de passer quelques jours dans le pays pour la contracter. Il arrive parfois qu'elle ne se déclare que plusieurs années après. On n'en connaît exactement ni la cause, ni le remède. Le plus sage est de lui laisser suivre son cours.

Sur le *Djemnah*, justement, trois passagers, habitants d'Alep, ont été touchés et sont à présent guéris. Tous trois ont eu le bouton à la tête : l'un à la joue, un autre au lobe de l'oreille. Je puis voir les cicatrices livides. Ils s'accordent tous trois à me dire qu'il est très douloureux et horrible à voir. Quand on l'a eu une fois, on n'a plus à le craindre. On l'attribue à l'eau du pays, sans en être bien sûr.

3 heures 1/2. — Nous passons devant Rhodes, à quelques centaines de mètres de la côte.

Rhodes, île montagneuse, avec de hauts sommets et des coupures larges et profondes. De chaque côté du port, un fort surmonté d'une tour et défendant l'entrée.

Nous sommes dans l'Archipel, et nous naviguons entre des îles montagneuses, tombant à pic sur la mer.

5 heures. — Voici les Sporades, avec leurs innombrables îlots semés entre des îles plus grandes. Parmi ces dernières, j'ai retenu deux noms : « Trompette » et « Lesclie », que nous rasons de très près. Celle-ci est cultivée.

A neuf heures du soir, nous traversons l'étroite passe de Cos, très intéressante le jour, et très difficile et dangereuse la nuit, à cause des zigzags incessants que le bateau doit faire pour se faufiler entre tous ces écueils. Le docteur me montre, dans l'île de Cos, la ville du même nom, où l'on fait naître Hippocrate.

Un vieux matelot, que je trouve à son poste de vigie, sur le gaillard d'avant, me raconte que, jusqu'à la guerre de Crimée, ces parages étaient infestés de pirates, embusqués et insaisissables au milieu de toutes

ces îles où règne toujours un calme plat. Ils étaient la terreur des navigateurs et se lançaient, à force de rames, à l'assaut des malheureux voiliers pris par le calme et incapables de leur échapper. Ils massacraient l'équipage et pillaient le navire, qu'ils coulaient ensuite.

Maintenant, tout est tranquille, et la navigation y est facile, grâce aux nombreux phares construits par un ancien capitaine au long cours, Michel-Pacha, à qui Smyrne doit ses quais magnifiques.

La lune est dans son plein — « depuis quatre heures du soir », me dit le docteur. Elle inonde la mer de sa pâle lumière. Quel beau temps! « Trop beau », dit le second, dont la moustache blanche atteste l'expérience; « trop beau pour durer longtemps. Nous payerons ça. »

Demain, au jour, nous serons à Samos; demain soir, peut-être à Smyrne. C'est là que je devrai quitter le *Djemnah*, qui m'a si doucement amené jusqu'ici, et me séparer de ses officiers qui ont tous été si aimables avec moi. Cette pensée-là n'est pas sans me causer une certaine émotion pénible.

Vendredi (3 mars, 6 heures du matin). — Arrivée à Vathi, capitale de l'île indépendante de Samos, vassale de la Turquie, sous l'autorité du prince de Samos.

Ville très propre, bâtie en amphithéâtre sur le flanc de la montagne, et en fer à cheval au fond d'un golfe étroit et profond, port naturel magnifique.

Pays riche en excellent vin (muscat) et en huile d'olive. Jusqu'au sommet de la montagne, végétation luxuriante; et çà et là, dans le feuillage vert d'une

vraie forêt d'arbres de toutes sortes, le feuillage argenté de l'arbre diamant.

Je me promenais sur le quai, mon appareil à la main, quand un jeune homme élégant m'aborde à la française et en excellent français. Il se présente : « M. Ménélas de Nicolaou, directeur général des postes princières de-Samos », et se met gentiment à ma disposition pour me guider dans ma promenade. Il me tient compagnie jusqu'au départ du *Djemnah*, et m'accompagne même jusqu'à Carlovassi, autre port de l'île, où nous devons prendre des marchandises.

Et, tout en nous promenant, il me fait l'éloge du prince, un éloge enthousiaste. Il me le représente comme un savant et un philosophe, administrateur médiocre, mais aimant son peuple et le rendant heureux; aimé de tous, d'ailleurs, et à bon droit.

« Sous le gouvernement de Son Altesse, dit-il, « Samos est une île bénie, où tout le monde est heu- « reux, où les mœurs sont douces et simples, la poli- « tesse exquise, les malfaiteurs inconnus parce qu'il « n'y a pas de misérables, la confiance et la sécurité « absolues. »

Nous étions, quand il me faisait ainsi l'éloge de son île et de sa ville, au sommet de la montagne, et Samos me paraissait, à moi aussi, un petit paradis, avec ses maisons échelonnées et le golfe à nos pieds; avec ses coteaux boisés, ses jolies villas, ses riches vignobles, et devant nous la mer immense.

Et, comme je le remerciais, en le quittant, de son extrême amabilité et de sa complaisance, il me dit

« que c'était un grand plaisir pour lui, mais que c'était aussi un devoir de me servir, puisque j'étais étranger ». Il serait difficile de trouver manières et langage plus courtois.

Nous arrivons à Carlovassi à six heures un quart; nous étions partis de Vathi à cinq heures. De Vathi à Carlovassi, montagnes sauvages, vertes par endroits, et à côté toutes grises avec des ravins noirs et profonds. Nombreux villages accrochés au-dessus de la mer, aux flancs escarpés de la montagne.

Ce matin, j'ai vu des poulpes pour la première fois. On les faisait dégorger en les frottant sur le trottoir. C'est un animal fort peu appétissant quand il subit cette opération; pourtant il paraît que sa chair est très fine et succulente.

10 heures 1/2. — Je me couche.

Samedi (4 mars). — A huit heures, nous entrons dans le port de Smyrne. Je suis occupé à boucler mes valises. Ce travail fait, je monte sur le pont. Il pleut à torrents : on aperçoit à peine la ville dans le brouillard.

Je descends à terre, et je fais, en pataugeant dans la boue, un tour dans le quartier européen, puis dans le quartier turc, où je visite quelques magasins, dont un, entre autres, de tapis d'Orient, tout rempli de fort jolies choses.

Après un déjeuner fait au galop, je retourne au *Djemnah* prendre mes bagages et je les embarque sur le khédivier *Prince Abbat,* petit bateau égyptien qui fait le service entre Smyrne et Constantinople.

L'heure est donc venue de me séparer de cette petite cabine n° 12 où j'étais si bien, et de ce beau *Djemnah* sur lequel j'ai passé trois semaines si tranquille! La mer, quelquefois agitée pourtant, m'a paru, grâce à lui, toujours douce et clémente. Il a droit à ma reconnaissance, et je ne la lui ménage pas. La peine que j'éprouve à cette heure, en le quittant, lui assure une bonne place dans mon souvenir.

Et si je regrette autant votre navire, commandant, c'est aussi beaucoup à cause de vous et de vos officiers, à cause de votre courtoise bienveillance et de vos aimables attentions. Vous m'avez fait croire, pendant ces vingt jours que j'ai eu le plaisir de passer avec vous, que j'étais toujours chez moi, au milieu de mes amis; à cette heure où je dois vous dire adieu, je vous remercie et je vous assure de toute ma gratitude.

Le *Prince Abbat* est littéralement bondé. Les cabines sont toutes au complet, et il y a encore des passagers sans places.

Départ à quatre heures. La pluie a cessé, le soleil commence à se montrer.

Vue de la pleine mer, Smyrne, avec ses maisons anciennes peinturlurées de couleurs voyantes, mais déjà passées, fait, à cette distance où les nuances se fondent harmonieusement, l'effet d'un immense tapis, un de ces tapis merveilleux que j'ai admirés ce matin. Des bois de sapins lui font tout autour une bordure verte, avec, par endroits, pareilles à de larges déchirures, les taches grisâtres de la montagne dénudée. Sur la crête, tranchant sur le ciel bleu, les ruines d'une ancienne for-

teresse romaine; et, au second plan, dans le lointain, d'autres montagnes sauvages et mouchetées de larges taches de neige.

A notre droite, une plaine vaste, monotone, avec des villages sans intérêt. A notre gauche, une autre plaine étroite, boisée, très fertile, avec de jolis villages. Puis la montagne à pic.

Dans ma cabine, avec moi, un lieutenant de hussards français et un officier de la marine russe. Heureux hasard qui nous réunit également à la même table.

Temps splendide et belle nuit. Le bateau, quoique très petit, n'a pas le moindre mouvement.

9 heures 1/4. — Je vais me coucher.

Dimanche (5 mars). — A huit heures et demie, nous sommes dans le détroit des Dardanelles. Le khédivier et les navires des Messageries maritimes ont seuls le droit d'y entrer la nuit. Le ciel, maintenant, est de nouveau couvert de gros nuages. On ne distingue rien des rives; la mer, cependant, est toujours très calme.

Nous déjeunons une première fois à neuf heures et demie; à une heure, nous redéjeunons. Sur ces bateaux, on le voit, la journée se passe à manger, sauf pour ceux qui ont le malheur de ne pouvoir faire que juste le contraire.

Nous sommes à présent dans la mer de Marmara. Il fait un vent impétueux et un froid de loup. La mer est très agitée; beaucoup de passagers sont malades.

A propos du mal de mer, voici un procédé que j'ai employé personnellement pour m'en garantir. Je le donne pour ce qu'il vaut.

J'avais remarqué, dans mes petits voyages à la lune, aux montagnes russes, à la balançoire, que si je combinais ma respiration de façon à aspirer fortement quand le wagonnet plongeait, et à expirer seulement quand il remontait, j'évitais la sensation pénible qu'on éprouve sans cette précaution. J'ai employé ce procédé sur mer. Est-il réellement efficace? Je n'en sais rien. En tout cas, je n'ai pas souffert une seule fois de ce mal, même par des temps assez mauvais et quand à peu près tous les passagers étaient malades.

D'autres ont fait aussi la même remarque, car j'ai vu dernièrement ce procédé indiqué dans un livre écrit par un médecin de la marine.

A table, j'ai à ma droite l'officier russe, en face de moi l'officier de hussards, M. de La Belleissue, et, à ma gauche, un inspecteur des banques ottomanes avec sa jeune femme, tous deux d'Andrinople.

En apprenant mon intention de traverser la Turquie à bicyclette, en cette saison, ils ont l'air de me prendre pour un déséquilibré, et l'inspecteur me dit : « Le jour « où l'on m'apprendra que vous vous êtes mis en « route, je dirai qu'on aurait dû vous enfermer dans « un hôpital de fous. Nous sommes du pays, nous le « connaissons un peu. Vous avez quatre-vingt-dix- « neuf chances sur cent d'être arrêté par une rivière « infranchissable, faute de pont, ou pris entre deux « torrents débordés subitement, ou attaqué par les « loups, très nombreux et féroces dans le pays, en « hiver, ou gelé! » Avec des renseignements comme ceux-là, on peut marcher de confiance!

A cinq heures nous apercevons, encore très loin, à travers le brouillard et la pluie, Constantinople. Car il pleut en ce moment, très fort même, et la pluie que le vent chasse violemment est froide comme la glace. Il faut diablement tenir à voir l'arrivée pour rester sur le pont par un temps de chien comme celui-là!

A six heures, nous entrons dans le Bosphore. Quel dommage d'avoir un brouillard pareil! Ce qu'il laisse entrevoir nous permet de nous figurer le beau spectacle que doit offrir l'arrivée par un beau soleil. De la pleine mer, la première chose qu'on aperçoit, de la grande ville des Sultans, c'est la pointe du Séraï et l'une des collines qui portent le vieux Stamboul. Ce qu'on voit alors n'est qu'une faible partie, la moins brillante, de Constantinople. Pourtant, l'effet produit par toutes ces mosquées qui couronnent la crête est déjà saisissant. Pour quiconque n'a jamais vu une ville orientale, c'est un tableau magnifique, plein de surprise et d'imprévu.

Mais quand on a tourné la pointe du Séraï et qu'on embrasse d'un seul coup d'œil la ville ancienne tout entière, Stamboul, avec ses innombrables minarets, et, lui faisant face, Scutari et le Constantinople moderne, avec les collines de Péra et la tour énorme de Galata; quand on aperçoit, entre les deux villes, la Corne d'Or avec sa flottille de bateaux de toutes les tailles et de barques de toutes les couleurs, et le Bosphore avec sa double bordure, immense, de somptueux palais, on est saisi, émerveillé! C'est un spectacle unique, m'avait-on dit, et je le crois. Malheureusement, nous arrivons par la pluie.

Au moment de quitter le *Prince Abbat*, un monsieur, très correctement vêtu, nous aborde et nous demande si nous ne sommes pas officiers français. Il est envoyé, nous dit-il, par la préfecture maritime du port, pour nous informer qu'en ce cas, nous sommes libres de passer quand nous voudrons et sans formalités. C'est probablement une mesure générale, prise à l'égard de tous les officiers arrivant à Constantinople. Quoi qu'il en soit, elle est très bienveillante.

Il fait ensuite avancer une barque, et nous descendons à terre. Comme il est tard et que j'aurais peur d'accident si je faisais emporter mes bagages ce soir, je les laisse à bord. Il sera toujours temps de venir les prendre demain matin. Et c'est prudent, car le bateau est littéralement bloqué par les barques et assiégé par une multitude de portefaix, de canotiers, de drogmans d'hôtels, de gens de toutes sortes qui vous passent dans les jambes, qui vous marchent sur les pieds, qui vous tombent sur la tête (il y en a qui paraissent venir du ciel). Et tout cela crie, dans cette belle langue turque dont chaque phrase, dite par eux, ressemble à l'aboiement d'un chien qui veut mordre; cela gesticule, vous bouscule, vous arrache tout des mains, même ce que vous voudriez garder. Et votre homme se sauve, emportant vos bagages dans une barque quelconque, et vous invitant à le suivre, à travers la cohue où il se faufile comme une anguille, tandis que vous êtes arrêté à chaque pas.

Et pourtant, il faut le suivre; car si vous le perdez des yeux un seul instant, allez le retrouver dans cette

bagarre, et savoir dans laquelle de ces cinquante barques il a mis vos bagages! Je laisse donc les miens. A peine à l'hôtel, je regretterai ce que j'ai fait. Si on allait profiter de la bousculade pour me les voler!

Pendant qu'on faisait sur le *Prince Abbat* tous ces préparatifs de débarquement, la nuit est venue, et le Bosphore et la Corne d'Or, avec leurs navires grands et petits, leurs canots et leurs gracieux caïques, et les Sept collines de Constantinople, se sont illuminés et pavoisés. C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance du Sultan, et Constantinople est en fête.

Le soir, le Sultan reçoit, dans son palais d'Ildiz-Kiosk, les dignitaires de l'empire et les hommages des sultanes. Nous nous promettons de voir cela de près, si c'est possible.

Nous descendons à l'hôtel d'Angleterre, grande rue de Péra. A table d'hôte, on me regarde curieusement. Est-ce que je serais indécent avec mon veston, ma culotte et mes guêtres? Il est vrai que je fais tache au milieu de tous ces messieurs en jaquette ou en habit et de toutes ces dames en toilette. Mais le moyen de faire autrement, avec ma garde-robe qui contient tout juste deux chemises et deux caleçons de rechange? On n'emporte pas trente-six tenues dans une valise qu'on doit porter sur sa bicyclette.

Après dîner, nous sortons, pour voir un peu la fête. Notre guide, qui nous reproche d'être restés trop longtemps à table, nous conseille de prendre une voiture pour rattraper le temps perdu. Le cocher d'une vieille carriole nous demande 22 francs pour une heure. Le

prix nous paraît un peu exagéré, et nous déclarons que nous irons à pied. Bientôt nous nous en repentirons.

La foule compacte nous empêche d'avancer, surtout sur les trottoirs; et quand nous en descendons, nous marchons, en pleine grande rue de Péra, dans dix centimètres de boue. Nous en avons vite assez et nous nous contentons de voir, d'un point assez élevé, l'illumination d'Ildiz-Kiosk, que le guide nous montre encore bien loin, trop loin décidément. Il recommence à pleuvoir, d'ailleurs, et nous revenons sur nos pas, peu enthousiasmés de notre première sortie dans les rues de Constantinople.

A un carrefour — place de Galata-Seraï — nous assistons au défilé des voitures du harem impérial. Les stores sont levés, et, quoique les vitres soient fermées, on voit très bien, même à travers leur voile, de gaze fine d'ailleurs, les figures pâles et les yeux noirs et brillants des femmes du Sultan. Si leurs voiles sont baissés, leurs grands yeux ne le sont pas, et l'on y voit brûler tous les feux du soleil d'Orient. Le guide nous raconte qu'on les recrute parmi les filles du pays, sans père ni mère, qu'on enlève, ou parmi les filles pauvres de l'Asie Mineure que l'on achète à leurs parents.

Lundi (6 mars). — Je me lève à huit heures. Sitôt levé, je vais au bateau chercher mes bagages.

La police et la douane, dans ces pays, sont d'une minutie et d'une défiance qui n'ont d'égales que leur lenteur et leur impassibilité. En voilà une école de patience! Soyez pressé, ne le soyez pas, c'est une chose qui les laisse absolument indifférents. La maison s'ef-

fondrerait qu'ils ne feraient pas un pas plus vite que l'autre pour s'échapper. Que voulez-vous y faire? c'est dans leur tempérament! Tout le monde, du haut en bas de l'échelle, à part quelques rares exceptions, tout le monde dort, insouciant, sans chercher même à secouer cette torpeur qui est, pour les Orientaux, pour les Turcs surtout, la première des jouissances. Ils ont pourtant des qualités sérieuses; ils ont montré qu'ils ne manquent pas de courage ni de valeur quand un péril imminent les oblige à se défendre; mais, dans les conditions ordinaires de la vie, ils manquent absolument d'énergie et de volonté.

J'ai dit que la douane est minutieuse, c'est vrai. La visite de ma malle ne dure pas moins d'une demi-heure. Les plaques photographiques, surtout, sont l'objet d'une attention scrupuleuse. Il en est de même des livres et des cartes que mon guide avait eu, d'ailleurs, la précaution de faire disparaître dans ses vastes poches. D'habitude, on les garde à la douane pour les examiner; puis on vous les rend, si un examen sérieux n'a rien fait découvrir de désobligeant ou de compromettant pour l'empire, ni de contraire à ses lois.

A côté de cela, extrême obligeance et politesse exquise du directeur. C'est un jeune homme aimable, distingué, fils de pacha, qui me traite avec beaucoup d'égards. Mon voyage excite son intérêt; mais, comme tout le monde, il doute de la réussite. « Si j'étais votre « ambassadeur, me dit-il en me serrant la main, au « moment où je prends congé de lui, je vous défen- « drais de partir. »

De plus en plus encourageants, les renseignements qu'on me fournit!

Je cours ensuite à la poste. Je dois avoir un courrier volumineux; depuis vingt-trois jours que je suis parti, c'est mon premier. Je me réjouis d'avance de lire toutes ces lettres.

Il n'y avait pas de quoi. En fait de courrier, une lettre, une seule! plus une facture — non affranchie. — Cette déception m'est très pénible.

Si vous avez un ami qui court le monde, surtout s'il est seul et dans des pays éloignés, écrivez-lui souvent, de longues lettres, même quand vous n'auriez que des riens à lui dire. Vos lettres lui feront toujours un plaisir extrême. Le moindre billet de vous, le plus insignifiant, à votre idée, sera reçu avec une vraie joie. Et quand il souffrira de son isolement, — car l'isolement est parfois très pénible — quand il s'ennuiera, il relira votre billet qui relèvera son moral en lui rappelant qu'il n'est pas seul, puisqu'il a des amis qui le suivent par la pensée.

C'est à Constantinople que j'ai eu ma première déception avec la poste. Depuis, j'ai eu le temps de m'y habituer. Je n'ai jamais pu rien recevoir à temps. Est-ce par suite de négligence dans les gares, ou la douane prend-elle plaisir à tout arrêter? Les gens du pays sont blasés là-dessus; ils ne se plaignent même plus. A quoi bon? Et quand ils vous entendent crier, quand ils vous voient trépignant d'impatience, ils vous disent pour vous calmer : « Cela viendra, monsieur, « cela viendra! Tout vient à qui sait attendre. Mais il

« faut savoir attendre! » Il faut pouvoir, aussi!

Après le déjeuner, notre première visite est pour le vieux Stamboul et la mosquée Sainte-Sophie (Sophia, disent les Turcs). Magnifique monument, avec la masse énorme de son dôme et les flèches gracieuses de ses quatre minarets; grandiose et d'une simplicité qui contraste fort avec la profusion d'ornements, de statues, de peintures, de nos églises et des églises grecques, surtout.

Mais cette simplicité n'exclut pas la richesse. Tous les piliers sont en marbre, toutes les voûtes en riche mosaïque, tous les tapis de grande valeur. Et il en faut pour que le pied ne puisse en aucun endroit toucher le sol, dans cette mosquée immense que quinze mille lampes éclairent dans les cérémonies du soir.

Des croyants font leur prière dans tous les coins. Dans le sanctuaire, deux vieillards accroupis psalmodient le Coran.

Au retour, nous voyons en passant l'obélisque de Théodose, la colonne Serpentine et la pyramide murée qui menace de tomber bientôt. Nous entrons quelques minutes au musée des Janissaires, et nous revenons par le quartier des bazars et le Bezesten.

Je rentre de cette promenade fatigué, en même temps qu'édifié sur l'entretien des rues de Constantinople. Cela vaut Smyrne, Beyrouth, etc. Décidément, dans toutes les villes orientales, la voirie est une chose dont on se soucie fort peu.

Nous passons la soirée au « Palais de cristal », café-concert relativement bon. A minuit nous rentrons. Je me couche à une heure.



LE PORT DE GUERRE (ANSE DE KASSIM-PACHA) ET LE PALAIS DE L'AMIRAUTÉ,
AU FOND DE LA CORNE D'OR

Mardi (7 mars). — Ma première visite, aujourd'hui, est pour le Crédit lyonnais. Il était temps : en me couchant hier, je ne me suis trouvé en poche que 2 fr. 50. On me paye en beaux napoléons. Des billets de banque auraient fait bien mieux mon affaire, mais le papier doit être rare, ici, car on ne veut pas m'en donner.

Après le déjeuner, nous faisons l'excursion du Bosphore. Le jour est mal choisi, car il pleut; il fait un froid de loup et un brouillard intense. Je pourrais attendre une meilleure journée, mais de La Belleissue n'a que quelques jours, et il aime encore mieux la faire par le mauvais temps que de ne pas la faire du tout. J'y vais pour l'accompagner.

La promenade est plutôt triste par ce temps de chien. Mais comme ce Bosphore doit être beau, par un temps clair, avec le soleil! Sur un parcours de huit à dix kilomètres, peut-être davantage, c'est, tout le long du détroit, des deux côtés, une suite non interrompue de palais princiers, de villages charmants, de villas et de parcs. La cour y a ses palais, chaque pacha sa maison de campagne, et tous les ambassadeurs leur résidence d'été. Nous rentrons à six heures, morfondus, mais charmés.

Le soir, deuxième apparition au Palais de cristal, qui a au moins l'avantage de posséder un répertoire presque exclusivement français. Nous y entendons, pour la mille et unième fois, le *Commis voyageur,* les *Volontaires,* etc., etc... Ça n'est pas nouveau, mais enfin! D'ailleurs, chantées avec un accent étranger très prononcé et toutes sortes de variantes fantaisistes, ces

chansons reprennent un certain air original qui leur donne un attrait nouveau. On ne peut pas, non plus, raisonnablement, se coucher à neuf heures, et les endroits où l'on peut passer sa soirée ne sont pas nombreux, à Constantinople. Chacun vit chez soi; on s'amuse en famille. Pour les étrangers de passage, rien à voir et rien à faire.

Je me couche, comme hier, à une heure.

Mercredi (8 mars). — Sitôt levé, je vais au consulat faire établir une demande de « teskéré », sauf-conduit spécial, indispensable pour voyager en Turquie. Mon passeport m'a suffi pour Contantinople, mais, hors de la ville, il ne suffit plus.

Au consulat, on paraît stupéfait en apprenant mon projet. On me regarde avec un air de se demander si j'ai bien toute ma raison : « Connaissez-vous la Turquie? » me dit-on, tout en établissant ma demande de teskéré sur laquelle on spécifie que je voyage avec deux revolvers. « Vous faites-vous une idée bien exacte des « difficultés sans nombre auxquelles vous allez vous « heurter à chaque pas? Avez-vous réfléchi aux dangers « réels que vous allez courir en vous aventurant, seul, « dans ces contrées désertes? Ce n'est pas une bande « de brigands organisée que vous avez à craindre : il « n'y en a plus. C'est tout le monde, ce sont les ber- « gers, surtout, autant de misérables que l'occasion « peut transformer en autant de brigands. Ils ne man- « queront pas de vous remarquer : votre manière de « voyager les mettra en éveil. Ils auront quelque rai- « son de croire que vous avez beaucoup d'argent sur

« vous, et, comme vous serez seul, loin de tout secours, « vous risquez de recevoir un coup de fusil, ou tout au « moins d'être dévalisé, avant d'avoir marché une « demi-heure. Sans compter que nos routes, — si on « peut appeler cela des routes, — sont absolument « impraticables en cette saison et surtout après le rude « hiver que nous venons de traverser. Voyez ce que sont « nos rues : vous pouvez, d'après cela, vous faire une « idée approximative de ce que sont nos chemins. »

Mais je suis têtu. Sans prendre aucun engagement avec personne, je me suis juré à moi-même, en partant, de tenter l'aventure et d'arriver à mon but; et je ne veux pas en démordre. J'ai deux raisons pour ne pas reculer maintenant : mon amour-propre, et ma qualité d'officier français, qui est connue de tous. Je ferai la route quoi qu'il m'en coûte, à moins d'impossibilité.

Pendant que j'étais au consulat, de La Belleissue était allé à l'ambassade demander des cartes pour le « Sélamlik ». J'apprends avec plaisir que, contrairement à ce qu'on nous avait dit, la tenue de touriste y est fort bien reçue.

Après le déjeuner, comme le temps s'est remis au beau, nous nous décidons à refaire notre promenade du Bosphore. Cette fois, nous avons un soleil splendide, et nous revenons enchantés et ravis de notre promenade.

Jeudi (9 mars). — Excursion aux îles des Princes. Le bateau part du grand pont à trois heures (à la turque). L'heure turque diffère de la nôtre (heure franque) plus ou moins, suivant la saison, étant donné que le

lever du soleil marque pour eux midi. En été, c'est donc, avec nous, une différence de quatre heures, et en hiver, de huit heures. La différence moyenne est de six heures environ.

L'exactitude étant une vertu essentiellement militaire et pas du tout turque, nous arrivons quarante-cinq minutes trop tôt. Il tombe une pluie très froide, encore aujourd'hui, et, avant même de partir, nous sommes déjà transis.

Le groupe des îles des Princes se trouve dans la mer de Marmara, près de la côte d'Asie, à vingt-quatre kilomètres de Constantinople. La mer, assez agitée, secoue notre petit vapeur comme une coquille de noix. Nous arrivons à Prinkipo (c'est la plus grande du groupe) vers onze heures (à la franque), après avoir touché aux îles Proti, Antigoni et Halki.

Les îles des Princes, à part quelques petits îlots insignifiants et inhabités, présentent l'aspect le plus riant, avec leurs jolies villas multicolores à demi cachées dans des bois que la pluie fait paraître plus verts, d'un vert sombre, se détachant vigoureusement sur la teinte rouge brique des terres cultivées.

A Antigoni, ligne de rochers à fleur d'eau, barrant à moitié le canal qui la sépare de Halki. A Halki, face à Prinkipo, l'École navale ottomane. En ce moment, le bateau-école est rentré à la Corne d'Or, par crainte des vents terribles du sud qui rendent souvent la mer très mauvaise en cet endroit.

La pluie a cessé, mais on voit que ce n'est pas pour longtemps. Nous remettons notre déjeuner à plus tard

et, profitant de l'éclaircie, nous partons à pied pour faire le tour de l'île. Jolie promenade sous bois jusqu'au monastère de Saint-Georges, et retour par la route, le long du rivage.

Prinkipo, en ce moment, est encore à peu près déserte; mais, à la belle saison, la société élégante s'y donne rendez-vous, et tout cela s'anime.

Nous rentrons vers deux heures un quart, contents de notre promenade qui nous a mis en appétit.

Départ de Prinkipo à trois heures un quart. Mer calme, mais pluie drue et vent très froid.

A Halki, le bateau est envahi par les élèves de l'École navale qui viennent à Constantinople, tous les vendredis, pour la cérémonie du Sélamlik.

Le jeune homme qui nous donne ces renseignements et qui parle le français comme un Parisien nous engage, tout en causant, à beaucoup de prudence et de retenue dans nos conversations, surtout en ce qui touche au Sultan et à son gouvernement. « Il y a, nous « dit-il, partout, une police secrète qui espionne sans « cesse. Au moindre propos qu'il croit louche, l'agent « rend compte, et cela suffit pour vous faire expulser « du territoire de l'empire dans les vingt-quatre « heures, si vous êtes étranger, et vous faire coffrer si « vous êtes sujet de la Sublime Porte. »

Je comprends à présent pourquoi, en vous parlant, ces gens-là ont toujours l'air de vous confier un secret d'État.

Il nous fait remarquer, en passant, la pointe de San-Stéfano, où les vaisseaux anglais, en 1878, arrivèrent

juste à temps pour arrêter les Russes marchant sur Constantinople dont ils apercevaient déjà les mosquées.

Le soir, nous restons à l'hôtel. Après le Palais de cristal, que je connais, et le théâtre italien « Concordia », où j'ai bâillé une demi-heure à entendre des choses que je ne comprenais pas, il ne reste plus guère que le théâtre « Verdi », où joue en ce moment une troupe française assez bonne. J'irais bien, mais je n'ose pas à cause de ma tenue.

Vendredi (10 mars). — C'est aujourd'hui le jour du Sélamlik. La cérémonie commence à midi. Ne sachant comment employer la matinée, je vais prendre un bain turc.

Voici, à peu près, en quoi il consiste :

En ma qualité d'étranger, on me fait entrer dans le salon pour me déshabiller et me mettre en tenue de bain : serviette autour des reins, sabots aux pieds. Les gens du pays quittent leurs vêtements et les reprennent dans la cour, sur des coussins *ad hoc*. En sortant du salon, on me met entre les mains d'un masseur qui ne me lâche plus. Il me fait entrer dans une première salle chauffée et me fait allonger sur un divan où je subis un premier massage à sec, très bénin, de quelques minutes.

Je passe, de là, dans une deuxième salle dont la température est un peu plus élevée. Sur une large dalle de marbre, un tas de torses nus, étendus pêle-mêle, pile et face.

Je m'y allonge au milieu des autres. Deuxième massage, complet, celui-ci. Mes jambes, mes bras, ma

poitrine, mes reins y passent tour à tour, à l'envers comme à l'endroit. Par quatre fois, mes vertèbres craquent sous l'effort du masseur. Ceci, par exemple, est très douloureux. Je mords l'oreiller pour ne pas crier, et maintenant encore, vingt-quatre heures après, ça me fait mal.

Le massage fini, je passe dans une troisième salle. La température va toujours en augmentant. Ici, une petite piscine avec une écuelle dont le masseur se sert pour puiser l'eau tiède dont il va m'inonder.

Dans cette salle, plusieurs opérations successives : 1° massage avec le gant en poil de chameau imbibé d'eau tiède, qui produit une sensation très agréable; lavage abondant ensuite; 2° frictions énergiques et lavage complet à l'eau de savon épaisse comme une crème; 3° dernier lavage à l'eau tiède. C'est la fin. Un garçon m'emmaillotte dans une demi-douzaine de serviettes-éponges, m'entortille la tête avec une septième, me fait retraverser les mêmes salles en sens inverse et me ramène au salon, où je jouis, pendant un quart d'heure, allongé sur un divan moelleux, des bons effets du bain en dégustant un excellent café turc.

Le bain a duré trente-cinq à quarante minutes. Pour demander ma note, c'est toute une histoire; aucun des garçons ne comprend un mot de français. Quand je demande mon compte, l'un m'apporte un miroir, un autre un peigne, un troisième un flacon d'odeur.

A bout de patience, je saute en bas de l'escalier pour chercher quelqu'un qui me comprenne, et je me trouve nez à nez avec le patron de l'établissement. Il parle

très bien le français, il était à deux pas, il entendait sûrement la discussion; mais il trône à son comptoir, et pour l'en faire sortir il ne faudrait pas moins que la force des baïonnettes. Quant aux garçons, dociles et complaisants au possible d'ailleurs, l'idée ne leur serait jamais venue de me conduire tout de suite près de lui, ou de l'appeler.

A onze heures un quart, nous partons en voiture pour le Sélamlik. La cérémonie se passe au palais d'Ildiz-Kiosk, à vingt minutes au moins de l'hôtel.

Nous entrons un instant dans les salons réservés, mais ils sont déjà tellement envahis que nous en sortons bientôt pour revenir sur la terrasse dominant la route que le Sultan doit prendre pour se rendre à la mosquée. Le commandant de Vialar, notre attaché militaire, s'y trouve. Nous nous présentons à lui. Il traite, lui aussi, mon projet d'insensé et profite d'un moment où il se trouve seul avec de La Belleissue pour l'engager à m'en détourner : « A mon avis, dit-il, ce que votre ami veut faire est matériellement impossible, et c'est folie que de le tenter. »

De La Belleissue essaya, jusqu'à son départ, de me dissuader comme le commandant le lui avait conseillé, disant qu'il y aurait un amour-propre stupide et un entêtement absurde à persister, après tout ce qu'on m'avait dit. « Ce ne sont pas des renseignements en l'air, ajoutait-il, et ceux qui vous les donnent connaissent le pays. » A vrai dire, je partageais bien un peu son avis. Je pensais bien que, s'il m'arrivait malheur, on ne manquerait pas de me donner encore,

en manière d'oraison funèbre, les qualificatifs d'extravagant et de tête brûlée; mais c'était une idée bien arrêtée, et il ne put me faire revenir sur ma décision.

Cependant, les troupes arrivent et forment la haie. Devant nous, face à la mosquée, les zouaves de la garde impériale (pantalon rouge très ample avec liséré noir, veste ouverte et soutachée, capote bleu foncé, fez plat avec turban noir formé d'une tresse en poil de chameau qui fait trois fois le tour de la tête; guêtres blanches : à peu près la tenue de nos tirailleurs). De l'autre côté de la route et leur faisant face, l'infanterie avec la grande botte. En potence, face à la porte du palais, les lanciers de la garde, à cheval, avec leurs flammes rouges, leur tenue grise et leur bonnet d'astrakan. La haie s'étend très loin, sur deux rangs, sur quatre par endroits.

Vers midi et demi commence un défilé imposant qui sort du palais. Ce sont les grands dignitaires de l'empire, sur deux rangs ouverts, comme on marche chez nous les jours de procession. En tête, le fils aîné du Sultan : seize à dix-huit ans, taille moyenne, la figure pleine, un peu pâle; très bien dans son uniforme d'officier de lanciers. La musique joue une marche. Tous ces grands personnages, chamarrés de dorures et de décorations, presque tous à barbe blanche, marchent au pas du jeune prince.

Le défilé entre dans la cour de la mosquée, le prince monte à cheval et se place devant le centre de l'escadron qu'il commande. En ce moment, un iman (prêtre

musulman) paraît au balcon de l'un des minarets de la mosquée.

Bientôt, un appel de clairon se fait entendre, prolongé : c'est le Garde à vous! Sur toute la ligne, une immobilité absolue. Puis, un coup de langue, très-bref : le Sultan sort de son palais. A cette dernière sonnerie, le *muezzin* appelle les croyants à la prière, et toutes les troupes présentent les armes, avec une précision et un ensemble auxquels j'étais loin de m'attendre. Le Sultan, enveloppé dans une ample houppelande noire, sans aucun insigne ni décoration, s'avance en voiture découverte attelée de deux chevaux noirs, au pas. En face de lui, dans sa voiture, Osman-Pacha, le défenseur de Plewna.

Sur son passage, les troupes, par trois fois, poussent un cri prolongé : « *Binn yâcha, padischah chimiz!* Qu'il vive, notre empereur! » Les officiers portent la main au fez. Le Sultan salue la foule avec un triste sourire.

Derrière la voiture impériale, un deuxième défilé, en tête duquel marche un petit prince de sept à huit ans, suivi de deux aides de camp aussi grands que lui. Il est officier de la marine impériale depuis deux jours, et porte gentiment son bel uniforme et son grand sabre.

Le Sultan entre dans la mosquée. Je ne vois personne entrer avec lui.

Près de nous, dans une loge réservée, tous les eunuques du palais sont enfermés. (Il leur est interdit de se montrer quand le Sultan passe.) Ils bavardent comme des femmes dont ils ont la voix flûtée. Il y en a de tout âge et de toute taille.



LES LANCIERS DE LA GARDE DEVANT LA MOSQUÉE ET LE PALAIS D'ILDIZ-KIOSK,
LE JOUR DU SÉLAMLIK

Les eunuques ont une solde très élevée que les femmes dont ils sont les gardiens doublent généralement pour payer leur silence. (J'ai dit plus haut que dans les grands yeux des femmes turques, voilés de gaze fine, brûlent tous les feux du soleil d'Orient.) Ils forment une classe privilégiée et ont leur « grand eunuque » tout comme il y a le « grand écuyer », le « grand vizir »! C'est encore une bien mince compensation! — On les enlève et on les fait eunuques généralement très jeunes. Malgré cela, la proportion de ceux qui meurent, à la suite de leur mutilation, est relativement considérable.

Puisque j'ai parlé des eunuques et de leur service, je dirai en passant que la femme turque, maintenant, n'est plus tout à fait une esclave. L'homme la considère toujours, c'est vrai, comme inférieure à lui; il la traite comme telle et lui fait sentir qu'il est son maître; mais il commence à lui laisser une certaine liberté.

Ainsi, elle peut sortir et se promener seule en ville. Souvent elle est très peu voilée; quelquefois, elle ne l'est pas du tout. Si quelques-unes ont conservé encore le masque épais, de couleur sombre, tombant jusqu'à la ceinture et couvrant entièrement le visage, la plupart ne portent plus qu'un demi-voile d'une blancheur de neige, sous lequel on devine une coquette coiffure, et laissant à découvert le milieu de la figure, dont l'extrême pâleur fait ressortir davantage leurs grands yeux noirs et brillants entourés d'un large cercle de bistre.

Cette liberté relative n'empêche pas, néanmoins, que la femme turque ne soit tenue à la plus grande

réserve, quand elle n'est plus chez elle. Il lui est interdit de parler, sous aucun prétexte, à aucun homme dans la rue, cet homme fût-il son mari. S'ils sortent ensemble, ils ne vont pas côte à côte; mais le maître marche devant, seul, et sa femme le suit, à distance respectueuse, comme une humble servante.

Cependant, le commandant de Vialar nous montre, dans l'entourage du Sultan, un capitaine de frégate anglais, amiral de la marine turque, et un colonel allemand, jeune, distingué, général dans l'armée ottomane, pacha et grand écuyer du Sultan.

Ce colonel fait partie de la mission allemande dont l'influence en Turquie est actuellement très grande, grâce à l'intervention personnelle de l'empereur Guillaume dans les affaires. Les Allemands ont la suprématie dans le pays; les chemins de fer, en particulier, sont tous entre leurs mains. Ils accaparent aussi la guerre et sont, en ce moment, en train de changer l'armement et de remplacer le Martini Henry par le Mauser.

Quelques remarques en passant :

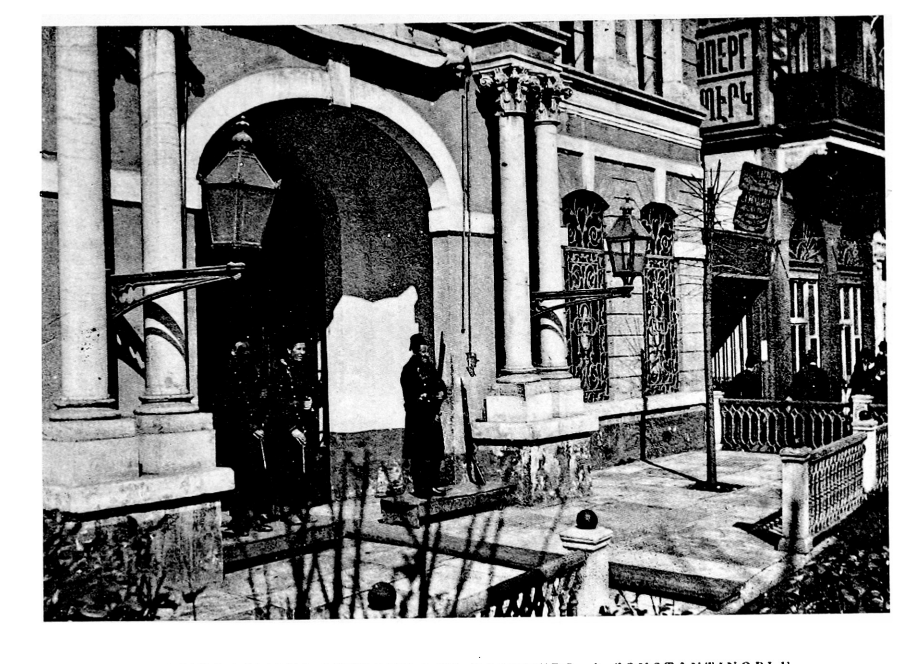
Port d'arme de la troupe : l'index allongé sur la poignée;

L'arme sur l'épaule : le pontet en dessous, l'arme très descendue, le canon presque horizontal;

Port du sabre des officiers (en marche) : le bras allongé vers la terre, la lame dans le prolongement du bras;

Pas de défilé : cent quinze à la minute, le pied à plat, le pas court, la jambe fléchie.

En somme, bonnes troupes, notamment les zouaves



FACTIONNAIRES RENDANT LES HONNEURS, A CONSTANTINOPLE

de la garde, et toutes différentes de ce que j'avais pu voir jusqu'alors. »

Sobres comme ils le sont, entraînés à la vie de privations par la frugalité lacédémonienne de leur vie habituelle, fanatiques comme tous les musulmans, les Turcs peuvent faire de très bons soldats. Il ne leur manque pour cela qu'une discipline moins relâchée et une éducation militaire plus solide et plus forte. La mission allemande travaille en ce moment dans ce double sens.

Sa prière achevée, le Sultan monte dans une autre voiture basse, tout étincelante d'or, et rentre au palais au grand trot de deux superbes chevaux blancs, escorté de nombreux esclaves à pied et conduisant lui-même. Et, jusqu'au vendredi suivant, le Sultan ne sortira plus.

Cette cérémonie, qui se renouvelle tous les vendredis et à laquelle il est forcé d'assister, quoi qu'il arrive, en sa qualité de Calife, est très imposante.

De La Belleissue part le soir même. Je l'accompagne à la gare.

Me voici de nouveau seul et pour longtemps cette fois. J'ai beaucoup marché aujourd'hui; je me sens fatigué et, pour ne pas battre le pavé encore pendant une demi-heure, — car la gare est loin de l'hôtel, — je vais prendre la ficelle. J'arrive trop tard. Plus de ficelle après huit heures! Je crois d'abord que la porte est seulement poussée; je la secoue en appelant.

Un gardien de la rue seul me répond, mais c'est assez. Il arrive sur moi, grondant comme un dogue en colère. Je lui montre la porte fermée en faisant, avec la main,

le geste de tourner une clef, voulant lui faire comprendre que, si je frappe, ce n'est pas pour faire du bruit et troubler la tranquillité publique, mais uniquement pour me faire ouvrir. J'exhibe en même temps mon billet de retour. Il me montre, lui, son gourdin. Je comprends sa pantomime très expressive et je m'éloigne sans insister et sans tourner la tête.

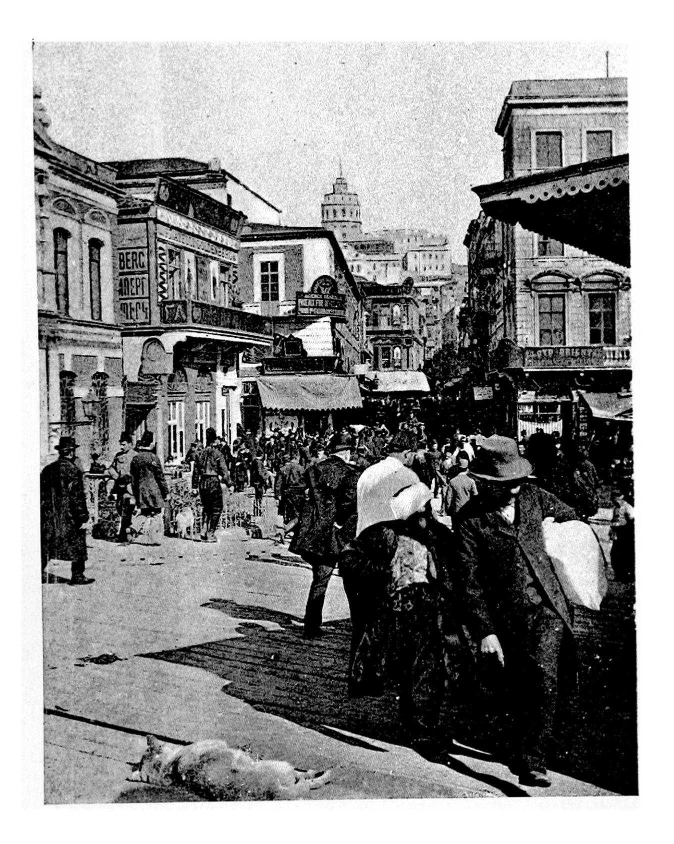
Après mille hésitations, dans un dédale de ruelles sombres où je m'égare, la main sur mon revolver, et où je suis seul à me promener à cette heure, je retrouve enfin mon hôtel, et, je l'avoue, avec un certain plaisir. Je me couche à dix heures.

Samedi (11 mars). — J'ai dormi d'un sommeil de plomb jusqu'à sept heures. Aussitôt levé, je passe chez le photographe qui me développe mes clichés au fur et à mesure. Les résultats sont très médiocres. Je prends beaucoup de peine chaque jour pour arriver à peu de chose.

Je passe la moitié de mes journées sur le grand pont à poursuivre des types, au risque de me faire ramasser par la police, ou sur la tour de Galata, à faire et à refaire le panorama de la ville que je ne parviens pas, d'ailleurs, à réussir une seule fois.

En somme, ce n'est pas du temps tout à fait perdu, car le grand pont est sans contredit l'endroit le plus curieux de Constantinople, à cause de l'animation extraordinaire qui y règne et de la variété de types qu'on y rencontre.

A midi surtout et à six heures du soir, c'est une foule compacte, où défilent sans interruption, comme l'eau



LE GRAND PONT ET LA TOUR DE GALATA

A CONSTANTINOPLE

coule, des gens de tous les pays et de toutes les classes, et des costumes de toutes les coupes et de toutes les couleurs.

Et, de la tour de Galata, le panorama est splendide. On embrasse d'un coup d'œil la ville tout entière. Le regard s'étend très loin, d'un côté sur la Corne d'Or et, par-dessus la pointe du Séraï, sur la mer de Marmara, jusqu'aux îles des Princes; de l'autre, sur le Bosphore et la côte d'Asie.

Le photographe, qui va aujourd'hui travailler au musée, me propose de l'y accompagner. Je n'ai rien de mieux à faire pour le moment; j'accepte avec empressement.

Il me montre, en passant, la « Sublime Porte » et, dans la cour de l'ancien Séraï, l'arbre des Janissaires, de quinze pas de circonférence et entièrement creux, tronc et branches. Cet arbre est très curieux.

A la porte du musée, le concierge me fait déposer mon appareil. Ils ont toujours peur qu'on ne leur prenne quelque chose, dans ce pays-là, même en photographie.

Le musée se compose de deux bâtiments. Dans celui de gauche, le musée des faïences, rien de bien remarquable pour moi, que les faïences de sa façade. Dans celui de droite, un chef-d'œuvre : le sarcophage en marbre d'Alexandre le Grand, qui a deux mille ans d'existence.

Les personnages de chacune des scènes représentées sur les quatre faces du monument sont autant de merveilles. On peut étudier, sur ces petites statuettes de marbre, comme sur un corps animé, le réseau des

veines, le jeu des muscles, celui des tendons et des nerfs. Chacune de ces physionomies, d'un fini parfait, reflète un sentiment particulier de peur, de souffrance, de colère, d'énergie, d'audace, avec une vérité admirable. Les deux scènes de la guerre et de la chasse, surtout, s'imposent à l'admiration.

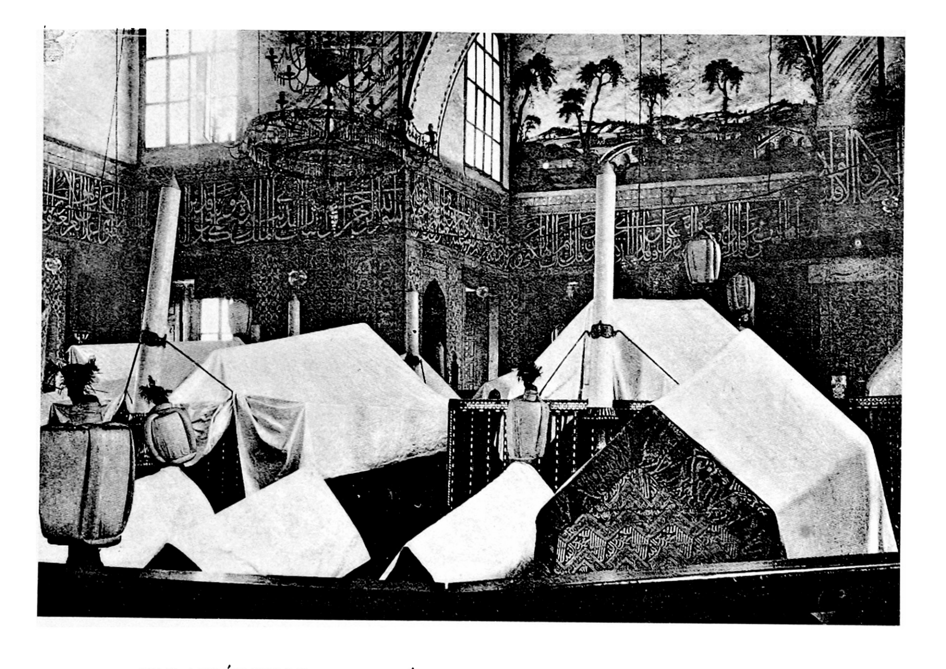
Le sarcophage des femmes pleureuses, aussi, mérite une attention particulière. Et sur celui du fond, n'est-elle pas charmante et frappante de vérité, cette petite scène du couple jeune et beau qui s'embrasse sur la bouche, la tête de chacun des personnages prise gracieusement dans les deux mains de l'autre?

Tout est défendu dans ce pays de Turquie, mais on peut tout de même faire bien des choses avec le *bakchick*. C'est étonnant comme tous les pays se ressemblent, sous ce rapport-là!

En allant au musée, mon compagnon, qui, en sa qualité de photographe attitré du Sultan, a ses entrées libres dans beaucoup d'endroits interdits aux autres mortels, me fait entrer avec lui dans le « turbé » (tombeau) d'une sultane. Ces turbés ne sont pas autre chose que des caveaux de famille. Ce sont des monuments très vénérés, où les profanes ne sont que difficilement introduits par l'iman qui en est le gardien.

Je sais qu'il est expressément défendu de photographier l'intérieur; je prie néanmoins l'iman de me laisser opérer. Il ne veut d'abord rien entendre, mais la vue d'un demi-medjidieh le fait vite capituler.

J'ai pu ainsi prendre un intérieur de turbé que l'on ne trouve chez aucun photographe.



VUE INTÉRIEURE DU TURBÉ D'UNE SULTANE, A CONSTANTINOPLE

Dimanche (12 mars). — Temps superbe.

Quinze jours avant mon départ de Montélimar, j'avais demandé à Paris des châssis photographiques et des cartes. Ce matin, je suis avisé que tout cela m'a été expédié le 4 février. C'est aujourd'hui le 12 mars, et je n'ai encore rien reçu.

En attendant l'heure des derviches, je prends la ficelle et je vais photographier une porte de Sainte-Sophie que j'ai remarquée hier. Le ciel est couvert, maintenant, il va falloir poser.

Pendant que je tâtonne, l'appareil sur son pied et mon œil sur le viseur pour chercher le bon endroit, un gamin fond sur moi, criant et gesticulant.

Je dis un gamin : il avait de seize à dix-sept ans et pouvait être un de ces espions qui foisonnent dans Constantinople. Je ne sais pas au juste à qui j'ai affaire. Ce que je vois de clair, c'est qu'il me montre la rue par laquelle je dois filer, et plus vite que ça, ou sinon... son geste indique le poste qui sommeille sous la porte du vieux Séraï, à deux pas de nous.

Je lui fais signe de se taire, que j'en ai pour un dixième de minute, et, pour être plus persuasif, je lui montre une double piastre. Il a l'air de se rendre, il empoche la pièce blanche et..... court appeler la garde.

Je m'esquive prudemment et vivement, mon appareil tout monté sous le bras, pour être plus vite hors de vue et de portée. J'aurais eu cependant bien du plaisir, je vous assure, à tirer les oreilles de ce galopin-là! Je reviens donc bredouille, et peu s'en faut que, pour comble, je ne manque les derviches.

Les « derviches » sont les moines de la religion musulmane. Il y en a de deux sortes : les hurleurs et les tourneurs ou danseurs. Leur tenue est la même, à peu près, mais leurs cérémonies sont absolument différentes.

Le « tekké » ou couvent des derviches hurleurs se trouve à Kassim-Pacha, quartier excentrique et misérable, dans une ruelle étroite et fangeuse. C'est un miracle que toutes les épidémies ne s'y donnent pas rendez-vous et n'y sévissent pas en permanence.

La maison est digne de la rue et du quartier. C'est une masure basse, petite, enterrée. Une salle étroite sert de temple. Au milieu de la salle, l'enceinte réservée aux derviches, entourée d'une petite balustrade en bois qui ménage un couloir pour les croyants. Au premier, une galerie pour les étrangers. Pour tout ornement, de vieux tambours de basque, accrochés aux murs, et, çà et là, en guise de tableaux, des versets du Coran sur de simples pancartes.

Sur le plancher, dans la partie réservée, des peaux de bêtes servant de tapis.

Au fond de la salle, une grande niche, le « Mihrab », où l'on distingue une sorte de hallebarde pareille à celle du suisse de nos églises, mais plus petite.

Devant le « Mihrab » (qui doit être l'autel de ce temple, car tous s'en approchent avec grande vénération), quatre tapis de peluche, rouges, superposés. Un autre tapis, rouge également, est étendu à côté de ceux-ci : c'est le tapis du chef. A côté de la niche, accrochées aux murs, de larges ceintures rouges.

Les derviches entrent une première fois et se forment, à gauche du Mihrab, sur un rang, le chef à la droite. L'un deux, un beau vieillard, prend une à une les écharpes et les remet successivement à chacun des autres en leur baisant la main. Les ceintures sont nouées autour des reins; puis les derviches sortent de la salle.

Ils reviennent bientôt en psalmodiant à demi-voix. Le chef va se placer devant le « Mihrab » et lui fait face, les autres en cercle, à genou, au milieu de la salle. Alors commence une sorte de litanie, chantée d'une voix nasillarde et monotone. De temps en temps, les derviches se passent les deux mains sur la figure, puis sur la barbe et le menton; le geste se termine sur les cuisses, où les deux mains restent posées à plat.

Puis ils vont se reformer sur un rang, debout, le dos au mur, au fond de la salle, et commencent à pousser des sons gutturaux, des « *La ilah il Allah!* » d'une voix sourde au début et s'élevant progressivement. En même temps, balancement en cadence du rang tout entier, en bloc, de gauche à droite et de droite à gauche, suivi chaque fois d'une inclinaison profonde et brusque en avant. A mesure que le ton s'élève, le mouvement s'accélère en s'accentuant davantage.

Le chef est maintenant devant le rang et donne la cadence. L'un des derviches entonne un nouveau chant, nasillard et monotone comme le premier.

Les autres s'animent et s'énervent de plus en plus. Des croyants, entraînés, se mêlent à eux; le rang se resserre; ceux du milieu sont à demi soulevés par les

autres. Bientôt, de leurs poitrines haletantes, ce ne sont plus des invocations qui sortent à chaque balancement, mais des « hoû » qui ressemblent aux rugissements d'une ménagerie.

Ils ont la tête renversée en arrière : leurs cous se gonflent à éclater, leurs yeux se ferment, leurs traits se contractent, la sueur ruisselle sur leurs figures. De temps en temps, on entend, dans un sanglot qui a peine à s'échapper de la gorge serrée, un cri d'angoisse : « Allah! »

C'est le râle d'un de ces malheureux qui suffoque d'ivresse délirante. Ils font alors réellement peur et pitié!

Puis les voix, petit à petit, redeviennent sourdes, les mouvements se ralentissent. Puis tout s'arrête et se tait.

La cérémonie se termine aux sons assourdissants des tambours de basque et des cymbales, qu'ils battent avec frénésie. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi sauvage que cette musique enragée et ces cris de bêtes fauves.

Et pendant ce vacarme épouvantable, une scène fort imposante se passe tout à côté. La salle est envahie par une foule de fidèles, de tout âge et de tout sexe, qui viennent se coucher sur le dos ou sur le ventre, les uns à côté des autres, aux pieds du derviche vénéré, debout devant le Mihrab. Ceux qui ne peuvent marcher y sont apportés.

Le vieux chef, s'appuyant des deux mains sur deux de ses acolytes, leur passe successivement sur le corps, puis leur souffle sur la figure. Des enfants tout petits



IMAN ET DERVICHE, A CONSTANTINOPLE

lui sont présentés : il leur impose les mains et leur souffle sur le front.

On manifeste pour ce vieillard, à figure douce et sympathique, la plus grande vénération. On se presse autour de lui pour baiser ses mains. La scène est touchante.

La tenue des derviches n'a rien d'uniforme que le haut bonnet de feutre gris.

La cérémonie a duré deux heures, pendant lesquelles l'encens n'a pas cessé de brûler.

Comme au musée, on m'a pris mon appareil photographique en entrant, et on me le rend à la sortie.

Le soir, je ne sors pas; ces notes prises, je me couche.

Lundi (13 mars). — Aujourd'hui, j'ai passé tout mon temps sur le grand pont et à la tour de Galata. Je voulais essayer une dernière fois de faire le panorama de Constantinople.

J'aurais mieux fait de rester tranquille, car je continue à ne rien faire de bon et je rentre boiteux. En descendant de la tour, mon pied a glissé sur une marche usée et, en tombant, mon genou a porté violemment contre la muraille. Je reviens à l'hôtel traînant la jambe.

Mardi (14 mars). — Mon genou est enflé; je le plie difficilement. Je me lève tout de même et, quoique je souffre en marchant, surtout quand il faut monter ou descendre, je cours toute la journée. J'ai peur qu'en restant arrêté ma jambe ne se raidisse.

Une inquiétude de plus : si j'allais ne pas pouvoir partir! Un épanchement de synovie est vite arrivé et fort long à guérir.

A dix heures et demie, dès l'ouverture des bureaux, je vais au consulat faire viser mon passeport.

Depuis deux jours, le temps s'est remis au beau, et je vais pouvoir partir. Le plus tôt sera le mieux, car mon congé s'écoule et je trépigne d'impatience.

En sortant du consulat, je passe à l'ambassade.

Je demande — c'est à l'hôtel qu'on m'a donné cette bonne idée — s'il ne serait pas possible d'obtenir du gouvernement turc un gendarme à cheval qui, vu le peu de sécurité des routes et les difficultés du voyage, m'accompagnerait jusqu'à la frontière.

On me répond que la chose est nouvelle, mais que, dans le cas particulier où je me trouve, ma demande est très motivée. Le deuxième drogman me promet de voir le jour même notre ambassadeur pour lui demander l'autorisation de soumettre ma requête au ministre de l'intérieur turc.

Demain, j'aurai la réponse; mais, dans le cas où l'on ferait droit à ma demande, je ne pourrais pas compter partir avant six ou huit jours.

C'est un peu de retard, mais j'attendrais volontiers, d'autant plus que, pendant ces huit jours, les chemins auraient le temps de sécher un peu et deviendraient plus praticables.

Dans l'après-midi, je vais faire le « tour des murs » (on appelle ainsi les anciens remparts de Stamboul).

En vingt minutes, le chemin de fer nous mène, moi et mon guide, à Yédi-Koulé, en longeant la mer et la muraille maritime. Je visite le château « des Sept Tours » et je remonte, par une chaleur étouffante, jus-



LA MOSQUÉE KAKRIYÉ



LE CHRIST

(MOSAÏQUE DE LA MOSQUÉE KAKRIYÉ)

qu'à la porte d'Andrinople « Edirné-Kapou » et la mosquée « Kakriyé ».

Quoique très gracieuse de formes, elle n'a rien de remarquable à l'extérieur, cette petite mosquée; mais les fines mosaïques de l'intérieur en font un monument précieux.

C'était, avant la prise de Constantinople par les Turcs, une église catholique. Elle fut construite au quatrième siècle, je crois, par l'empereur Théodose, qui y a son tombeau. Les mosaïques sont du huitième siècle. On les a découvertes tout récemment, en grattant les murs pour les refaire, et maintenant on les conserve avec un soin extrême, à cause de leur valeur artistique. Elles représentent les principales scènes de la vie de Jésus-Christ, et sont admirables de travail et charmantes de naïve simplicité.

L'iman qui en est le gardien est fort aimable et fort drôle aussi quand il vous dit : « Ça, c'est naissance de Marie; ça, naissance de Jésus-Christ; ça, fuite Joseph en Égypte; ça, présentation teskéré par Joseph à la frontière. » Le fait de ce prêtre musulman vous expliquant, dans une mosquée, les scènes de la vie du Christ, devant des tableaux qui les représentent, produit une impression bizarre.

Il en est de l'intérieur des mosquées, et de celle-ci en particulier, comme de l'intérieur des turbés. L'autorité turque défend expressément de les laisser photographier. Les photographes n'ont pas même le droit de vendre les vues de ce genre qu'ils auraient pu prendre.

En dehors des murs, tout le long du chemin que

nous suivons, s'étend un immense cimetière turc, avec sa forêt de magnifiques cyprès.

Nous rentrons dans Stamboul par la porte d'Andrinople, construction massive au haut de laquelle est suspendu un lourd boulet de marbre.

A vingt pas, en dedans des murs, la jolie mosquée Mirima, construite par le sultan qui prit Constantinople, à l'endroit même par où il entra dans la ville conquise. Chaque nouveau sultan, me dit le guide, doit, à son avènement, passer une fois sous la porte d'Andrinople, et c'est dans la mosquée Mirima qu'il reçoit l'investiture et le sabre.

En débouchant de la porte, nous croisons un enterrement turc. Le spectacle est lugubre. Pas de chants : comme corbillard, une civière que deux hommes ou quatre portent sur leurs épaules, et, comme cortège, un iman et quelques gens en guenilles dont l'accoutrement bizarre et misérable rend la cérémonie plus triste encore.

Le mort, vêtu comme il l'était hier, est simplement étendu sur la civière et recouvert d'un drap. On le descend dans la fosse sans cercueil, et l'on dispose tout bonnement au-dessus de lui deux planches, pour éviter qu'il ne soit écrasé par la terre dont on le recouvre.

En Turquie, cependant, le respect des morts est très grand. L'entrée des cimetières, pendant les inhumations, est rigoureusement interdite aux infidèles; mais, à tout autre moment, chacun peut les visiter. Les croyants aiment beaucoup à s'y promener et à venir



COIN DE CIMETIÈRE ET ANCIENNES MURAILLES DE STAMBOUL

s'asseoir et prier sur les tombes de leurs parents et de leurs amis.

Mais, comme avec le Prophète dans les mosquées, ils ont quelquefois avec leurs morts un sans-gêne dont rien n'approche. C'est ainsi que j'ai vu, à Scutari, un petit cimetière transformé en séchoir, les pierres tumulaires portant toutes, ou à peu près, une chemise ou un mouchoir exposé au beau soleil.

Les cimetières se reconnaissent, de loin, aux magnifiques cyprès qui ombragent les tombes.

Nous prenons le bateau pour rentrer par la Corne d'Or, et je puis voir au passage l'école et les chantiers de construction de la marine, le port de guerre où trois ou quatre vaisseaux vénérables sont en train de pourrir, et le beau palais de l'Amirauté. En voyant cette flotte misérable, je me demande dans quel but on forme tant d'officiers de marine dans les écoles.

Je suis heureux de rentrer, mon genou me fait très mal.

Le long des murs et sous les murs mêmes qui forment par endroits double et triple enceinte, des milliers de vagabonds se sont construit des taudis, où ils s'abritent pendant l'hiver, et qu'ils abandonnent dès les premiers beaux jours pour la campagne. Ce sont les tziganes, pour la plupart émigrants bulgares, qui ont fui devant l'invasion russe en 1877. Tous les pays, d'ailleurs, y sont à peu près représentés.

C'est un ramassis de misérables que l'on n'aimerait pas à rencontrer la nuit, au coin d'un bois; et en plein

jour même, il ne serait pas prudent de se promener seul dans ces quartiers.

Mercredi (15 mars). — Je retourne à l'ambassade pour savoir ce que le gouvernement turc consent à faire pour moi.

M. Rouet, drogman, me dit que le ministre de l'intérieur paraît s'intéresser beaucoup à mon voyage, et qu'il a promis de tout faire pour m'aider. Cette communication me cause, je l'avoue, un sensible plaisir.

Dans l'après-midi, j'achève le tour des murs.

Nous passons, sans y entrer, devant la mosquée d'Eyoub, célèbre pour le rigorisme de ses prêtres. Aucun infidèle n'y est admis. Il vient à mon guide une sueur froide rien qu'en me voyant approcher de la porte pour jeter un coup d'œil dans la cour, où des marchands ambulants font leur commerce entre deux exercices religieux, et où des milliers de pigeons s'ébattent en toute liberté.

Tout près de la mosquée sainte, une colline plantée de cyprès : c'est le grand et beau cimetière d'Eyoub, d'où l'on a une jolie vue sur la Corne d'Or et les Eaux douces d'Europe, magnifique petite vallée très fréquentée en été. Le Sultan y a un palais superbe que l'on aperçoit tout à fait dans le fond.

Retour par le bateau à six heures et demie.

Jeudi (16 mars). — Il est sept heures et demie quand je me lève. Mon genou m'a fait souffrir toute la nuit, les chiens ont aboyé avec rage, et, tout près de moi, un malheureux poitrinaire a toussé à se rompre la poitrine. Enfin, tout s'en est mêlé pour m'empêcher de dormir.

Le matin, jusqu'au déjeuner, je me repose.

J'emploie l'après-midi à voir Scutari. Malheureusement, le guide qui m'accompagne n'en sait pas plus long que moi sur cette ville et ne peut me donner aucun renseignement. Mon après-midi, par sa faute, est à peu près perdu. Je marche longtemps, je traverse et je retraverse la ville; je fais une interminable promenade à l'ombre des grands cyprès, dans l'immense cimetière de Scutari; je visite les deux principales mosquées, et j'assiste, dans l'une d'elles, à la prière de trois heures. A cette prière, beaucoup de femmes dans le parvis, beaucoup d'hommes et d'enfants dans l'intérieur, et, à la tribune, un iman qui s'égosille à chanter, avec force contorsions et d'une voix atrocement nasillarde, des airs qui n'ont rien d'harmonieux pour toute autre oreille que celle d'un Turc.

Au retour, j'ai l'occasion de voir de près, sur un rocher isolé au milieu de la mer, entre Scutari et la pointe du Séraï, la tour légendaire de Léandre.

En rentrant à l'hôtel, je trouve une carte de M. Rouet, m'invitant à passer demain à l'ambassade pour une communication qui m'intéresse.

Le soir, je reste chez moi.

Depuis ma chute, je ne sors plus après le dîner. La marche me fatigue beaucoup, et, quand j'ai passé la journée à courir, je sens le besoin de me reposer. Une seule chose m'intéresse, maintenant, et ce n'est pas de courir dans Constantinople, — je la connais suffisamment, — c'est de partir, et de partir dans les meilleures conditions de force et de santé.

Si tout ce qu'on me raconte est vrai, j'en aurai besoin. Du reste, quoique je n'aie pas vu grand'chose à Constantinople, le soir, il ne me reste plus rien à voir.

En me couchant, je constate avec grand plaisir que mon genou est moins gros et qu'il me fait moins mal.

Vendredi (17 mars). — A dix heures, je me présente à l'ambassade. M. Rouet me remet une lettre ouverte du ministre de l'intérieur, qui s'est montré, me dit-il, d'une extrême bienveillance en prenant en ma faveur cette mesure tout à fait exceptionnelle.

Dans cette lettre, il est recommandé aux autorités locales de me prêter aide et assistance sur mon passage « et de s'occuper de me faire traverser ces contrées en sécurité ».

Le ministre a écrit en même temps, de sa propre main et directement, au préfet de police, le priant de mettre sans retard un gendarme à ma disposition. Grâce à cet empressement et à cette complaisance de Son Excellence, j'obtiens, dans les vingt-quatre heures, ce qui demande habituellement huit ou dix jours.

Je sors de l'ambassade enchanté de la suite inespérée donnée à ma demande, et plein de gratitude pour la preuve de grande bienveillance et de haut intérêt que vient de me donner le ministre. Je décide que je partirai lundi matin. Sur le conseil de M. Rouet, j'écris au consul de Sofia pour lui dire ce que le gouvernement turc a bien voulu faire pour m'aider, et le prier de voir si l'on ne voudrait pas me continuer en Bulgarie les mêmes mesures bienveillantes.

J'ai vu dimanche les derviches hurleurs, je vais voir

aujourd'hui les derviches tourneurs. Ceux-ci ont leur « tekké » à Péra. C'est un des plus beaux quartiers de Constantinople, et la salle où se fait la cérémonie, sans être luxueuse, est très propre.

Les « tourneurs » ont une tenue presque uniforme. Leurs chants et leur musique sont plus modérés que ceux des « hurleurs ». L'exercice religieux auquel ils se livrent consiste à tourner autour de la salle, tout en pirouettant sur eux-mêmes comme des toupies, avec un mouvement de valse, les bras étendus, au son d'une musique plus ou moins harmonieuse. Deux d'entre eux, deux vieillards, ne tournent pas. L'un, vêtu d'un long manteau brun, surveille le mouvement et donne de temps en temps la cadence en frappant dans ses mains; l'autre, vêtu d'un long manteau vert, se tient immobile comme une statue au fond de la salle : c'est le chef. Ils tournent pendant près d'une demi-heure, sans un arrêt, à une vitesse de quarante tours par minute. Quand ils s'arrêtent, la sueur coule sur leur figure.

La musique se tait.

Ils sont à genou, maintenant, immobiles et recueillis, tout autour de la salle, les bras croisés sur la poitrine.

Le vieillard qui, tout à l'heure, marquait la cadence, est resté seul debout. Il dit des prières, d'une voix sourde, inintelligible, les bras croisés sur la poitrine, le corps profondément incliné en avant, les yeux fixés à terre.

La prière terminée, tous se lèvent et défilent devant le chef qui donne à chacun l'accolade. Puis ils se

reforment sur un rang et, tous ensemble, poussent un cri prolongé que je ne comprends pas, aigu d'abord, puis de plus en plus grave et s'éteignant insensiblement à mesure que le souffle leur manque.

A part la valse effrénée, rien qui prête à rire dans ce culte des derviches tourneurs.

Le soir, mon genou recommence à m'inquiéter. Hier, il allait mieux; aujourd'hui, il va plus mal. Pourvu que je n'aie pas à regretter de n'avoir pas consulté un médecin dès le premier jour!

Samedi (18 mars). — La matinée se passe à courir au consulat, pour y prendre mon teskéré, et à l'agence de Bulgarie, pour faire viser mon passeport.

Le soir, M. Bey, drogman du consulat, m'accompagne au ministère de la police et chez le commandant de la gendarmerie, qui, tous deux, me reçoivent de la façon la plus aimable.

Le ministre de la police, quoique indisposé, se dérange pour m'obliger et vient au ministère, afin de donner lui-même ses ordres au commandant de gendarmerie et lui recommander de choisir avec soin le gendarme qui devra m'accompagner.

Le commandant fait appeler un de ses hommes, figure sympathique, me le présente, lui dit qui je suis, lui donne sa consigne, et l'avertit qu'il le rend responsable de tout ce qui pourrait m'arriver de fâcheux. Le drogman me traduit au fur et à mesure les paroles de l'officier.

Comme je devrai changer de gendarme à chaque circonscription, l'ordre est donné à celui-ci de passer



UN BAZAR EN PLEIN AIR, DERRIÈRE LA MOSQUÉE DE LA SULTANE VALIDÉ,
A CONSTANTINOPLE

rigoureusement la consigne qu'il a reçue à celui qui le remplacera. Chacun d'eux devra rapporter à son chef un reçu du chef de la gendarmerie de la circonscription suivante, et le commandant me prie de lui faire savoir, en même temps, de quelle façon le soldat se sera comporté à mon égard.

Me voici maintenant en règle. J'ai pris rendez-vous avec mon gendarme pour six heures du matin, lundi, place de Galata-Séraï. Le jour de mon départ est définitivement et irrévocablement fixé : quelque temps qu'il fasse, je partirai lundi.

Pour avoir attendu jusqu'au dernier jour des cartes qui n'arrivent pas, je me vois dans l'obligation de prendre, au dernier moment, celles que je trouve à Constantinople. Elles sont bien insuffisantes, surtout jusqu'à Philippopoli. C'est pourtant avec cela que je devrai m'embarquer dans cette solitude triste et inconnue de moi, sans renseignements possibles, avec un guide dont je ne parle pas la langue et qui pourrait fort bien me tromper sans que je m'en aperçoive.

La question de mon départ réglée, je profite des instants qui me restent pour visiter la belle mosquée du sultan Achmet et admirer ses magnifiques faïences et les mosaïques de son dôme.

Au moment d'en sortir, mes yeux tombent sur un Coran qui reste en permanence dans la mosquée à la disposition des fidèles. Je n'en ai jamais vu, et je prie le jeune iman qui me guide de me le laisser regarder de plus près. Il s'y prête de la meilleure grâce; il l'ouvre et le feuillette complaisamment, au grand scan-

dale et au vif mécontentement d'un autre prêtre, vieux et plus austère.

M. Bey me disait tout à l'heure que, en Turquie, on ne s'étonne, on ne s'effraye de rien. Et, à l'appui de ce qu'il avançait, il me racontait les faits suivants qu'il a vus de ses yeux :

« Après la guerre turco-russe de 1877-1878, dix mille malheureux, fuyant devant l'invasion, arrivent le même jour, à l'improviste, à Constantinople, et demandent asile au préfet.

« Chez nous, tout le monde eût perdu la tête; le ministre de la police turque n'en est pas ému. — « Dix mille vagabonds à loger? — Qu'on les mette dans les mosquées! » Ce fut fait en quelques heures. On ferma les mosquées et personne n'y pensa plus.

« Bientôt, le bruit perça au dehors que le choléra, la peste, le typhus, la fièvre typhoïde, s'étaient déclarés dans cette foule en haillons, grouillante et affamée. Beaucoup de familles de Constantinople, effrayées, se sauvèrent à Nice, en Italie, un peu partout; mais l'autorité n'entendit pas ces rumeurs effrayantes, aucun soin ne fut donné à ces malheureux, complètement oubliés.

« Et les épidémies cessèrent d'elles-mêmes. Dans la ville, il n'y eut aucun cas de mort suspect; et, dans les mosquées, le jour où l'on se souvint que les dix mille émigrants y étaient enfermés, on ne trouva, en ouvrant les portes, qu'un très petit nombre de victimes!

« Une commission de marins déclara un jour qu'un

navire de la flotte ne pouvait plus tenir la mer sans danger immédiat pour son équipage. Il y a vingt-sept ans de cela, et, depuis vingt-sept ans, ce navire a navigué dans toutes les mers et par tous les temps, et l'on n'a pas eu à déplorer un seul accident! »

Les cochers sont d'une insouciance turque, ils vont toujours à une allure folle; les trottoirs n'existent pour ainsi dire pas, dans ces ruelles étroites et tortueuses; la foule y est toujours pressée; et jamais aucun écrasé, pas même un estropié, par les voitures et les chevaux.

Enfin, les chiens pullulent dans les rues de Constantinople (il suffit d'y passer pour s'en rendre compte, comme de l'insouciance des cochers). Ils ne sont à personne, ils errent en toute saison et par tous les temps, ils vivent Dieu sait comme; ils en sont réduits, les pauvres bêtes! à faire leurs petits sur le trottoir — je l'ai vu — et l'on ignore ce que c'est que la rage! Et il faut bien que la rage y soit absolument inconnue, car, si un seul cas s'était jamais déclaré, dans ces milliers de chiens errants, il y a longtemps que tous auraient été mordus et que tout Constantinople serait enragé!

Les Turcs comptent absolument sur Allah pour les garantir de tous les maux. Il faut reconnaître qu'Allah est bon autant que grand, et qu'il les protége!

Dimanche (19 mars). — C'est la veille du départ.

Le ciel se met contre moi. Depuis quatre jours il fait un temps superbe, et, aujourd'hui, il pleut. Toute la journée se passe en préparatifs. Au dernier moment, l'idée me vient d'apprendre à préparer le café turc que je trouve si bon.

Voici comment il faut opérer, d'après le chef de l'Hôtel d'Angleterre :

Moudre le café en poudre impalpable. Mettre dans la cafetière autant de cuillerées de cette poudre qu'on veut avoir de tasses (il est question ici de la cuiller à café). Y mettre également le sucre en poudre (la quantité varie avec les goûts de chacun). A titre de conseil, ne pas trop sucrer; l'arome du café se sent davantage. Une demi-cuillerée suffit généralement. Jeter là-dessus l'eau bouillante. Remuer pour mélanger le tout. Mettre sur le feu (braise ou cendre chaude), jusqu'à ce que le café mousse et monte comme le lait qui bout. Retirer pour éviter que la cafetière déborde. Répéter cette dernière opération trois fois de suite, servir, et boire tout bouillant, à petites gorgées.

Après cette leçon importante, nettoyage de la bicyclette et arrimage des valises. J'emporte comme provisions de réserve : deux petits pains, une boîte de pâté de foie gras, une boîte de conserve de jambon, quatre bougies.

Poids total de la machine, au départ de Constantinople et jusqu'à Vienne : de trente-cinq à trente-six kilogrammes; de Vienne à Montélimar, trente-deux kilogrammes.

Le soir, je fais ma correspondance, je règle mes petites affaires, et je note sur mon carnet quelques locutions turques avec lesquelles je pourrai demander les choses indispensables.

Mon vocabulaire français-turc :

Demain, départ à six heures.	Yârinn guidetzeis ombirdé.
Demain, départ à sept heures.	Yârinn guidetzeis yédidé.
Je veux manger.	Néyémek istersinn.
Je désire coucher.	Istérim yatmak bouyouroune.
Combien vous dois-je?	Bordj oum nédir? *ou* Nékadar istersinn?
Conduisez-moi au gouverneur.	Guétir bâna Valié.
Venez ici.	Guel bourda.
Merci.	Eivala.
Le chemin pour Andrinople.	Edirné Yôhlou bou-doûr.
Où sommes-nous maintenant?	Nérédé is chinndi?
Bonjour, monsieur.	Sabah élérossoum, Efêndim.
Bonsoir, monsieur.	Guetz élérossoum, Efêndim.
L'autorité du pays.	Konak hukumett.
Je voudrais.	Istérim.
Quelle heure est-il?	Sâte Katchtre?
Oui.	Evèt.
Non.	Haïr.

OEuf.	Ymoûrta.	Laver.	Ikamak.
Pain.	Ekmek.	Sucre.	Chéker (chèkre).
Fromage.	Pénir.	Hôtel.	Hân (Kazine).
Poulet bouilli.	Tavouk haslâma.	Pétrole.	Gaz.
Poulet rôti.	Tavouk kébap.	Huile.	Zéytinia.
Feu.	Atesch.	Allumettes.	Kébrîte.
Une chambre propre.	Bir ôda.	Viande.	Ett.
Eau.	Sou (Néro en grec).	Vin.	Charap.
		Pomme.	Elma.
		Chien.	Kapek.

Ce petit vocabulaire, que j'ai écrit à l'hôtel, en partie sous la dictée de Georges, le portier, ne brille pas, à coup sûr, par la correction de l'orthographe des mots. Mais je n'en avais que faire; ce qu'il me fallait, c'était

la prononciation, et c'est la seule chose que j'aie recherchée en prenant ces quelques locutions. Grâce à elles, d'ailleurs, et à une pantomime savante — j'étais à bonne école — je suis arrivé à m'en tirer relativement bien, à travers la Turquie, et à tenir même la conversation pendant deux et trois heures avec les braves gens qui m'entouraient chaque fois, à mon arrivée, et qui ne me lâchaient plus.

En fermant ma fenêtre, je m'aperçois qu'il neige, maintenant. C'est ce qui pouvait m'arriver de plus malheureux.

Minuit. — Je me couche, énervé, impatient d'être à demain.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE (*aller*).



UNE COLLINE DE STAMBOUL
AVEC LA MOSQUÉE SULÉIMANIÉ ET LE PALAIS DU CHEIKH-UL-ISLAM
(chef suprême de la religion musulmane).

DEUXIÈME PARTIE

DE CONSTANTINOPLE
A MONTÉLIMAR
A BICYCLETTE

Lundi (20 mars). — J'ai mal dormi.

En ouvrant ma fenêtre, je m'aperçois qu'il neige toujours à gros flocons ; on ne voit pas à dix pas devant soi.

Mon voyage commence bien !

Il pleut depuis deux jours à torrents, et voici maintenant la neige. Pourtant, je ne peux songer à reculer

mon départ, car le gendarme qui doit m'accompagner m'attend à six heures.

Dans la grande rue de Péra, personne dehors par ce temps épouvantable. Je patauge déjà dans la boue liquide jusqu'à la cheville.

Place de Galata-Séraï, deux gendarmes attendent au lieu d'un. Mon guide, que j'ai pris avec moi jusque-là, leur transmet mes instructions, et nous nous mettons en route à six heures et demie, eux à cheval, l'un devant, l'autre derrière, moi à pied, traînant ma bicyclette.

De peur de trouver le grand pont encore fermé — car on le ferme toutes les nuits — nous remontons, sans que je m'en doute, la Corne d'Or, jusqu'aux Eaux douces, coupant à travers champs, malgré les difficultés inouïes que j'éprouve à pousser la machine dans la boue gluante et glissante, et nous revenons par l'autre rive, le long des murs, à Yédi-Koulé, où nous arrivons à neuf heures.

Mes guides ont dépassé, je ne sais pourquoi, la porte et la route d'Andrinople, après m'avoir fait faire un détour énorme pour éviter le pont, et m'ont fait prendre un mauvais chemin qui longe le rivage. En partant une demi-heure plus tard, nous aurions sûrement trouvé le passage libre; mais l'idée n'est même pas venue aux gendarmes de me le dire. On leur a donné l'ordre de venir à six heures, ils sont venus à six heures, sans observation.

Quant à moi, je pensais bien à regarder ma carte, à ce moment-là et par un temps pareil ! Et puis, la neige tombait tellement épaisse, que je ne voyais même pas où nous passions.

Nous traversons, sans nous y arrêter, Yédi-Koulé. Je me croyais déjà à San-Stéfano, tant j'étais loin de soupçonner l'immense détour qu'on m'avait fait faire. Il est onze heures un quart quand nous arrivons à Makri-Keuï, petit village dont toute la population me fait une escorte bruyante jusqu'à la gendarmerie, où mes gendarmes ont reçu l'ordre de me conduire et où ils doivent être remplacés. (On m'a donné deux soldats au lieu d'un pour cette première partie de l'étape, à cause du voisinage dangereux des tziganes, dont j'ai eu déjà l'occasion de parler.)

Il faut voir dans quel état je suis, en arrivant à Makri-Keuï ! A force de patauger dans la boue, j'en ai jusqu'à la ceinture. Je suis déjà éreinté. On me fait prendre un café brûlant, on me traite avec égards. Deux messieurs parlant le français me tiennent compagnie, pendant qu'un des gendarmes est allé chercher le capitaine à qui il doit me remettre contre reçu.

Tout le village est sous les fenêtres, attendant avec impatience ma sortie. Car c'est un événement pour ces braves gens que mon arrivée, dans cette tenue et dans cet équipage ! Le capitaine arrive. Je lui parais louche. Il gesticule et parle avec volubilité ; il me regarde de temps en temps en face, dans les yeux ; puis il regarde le gendarme qui m'a amené, puis les messieurs parlant français. Pour moi, je ne comprends pas un traître mot de ce qu'il dit.

Il me semble cependant saisir le sens du discours ; le geste est très éloquent. Est-ce qu'il voudrait me

coffrer, par hasard? Le pauvre soldat n'en mène pas large non plus.

A la fin, un de mes interprètes me demande, de la part de l'officier, si je n'ai pas un papier quelconque sur moi pouvant l'éclairer. Le capitaine est perplexe, très perplexe. On lui amène un étranger qui demande a être escorté de circonscription en circonscription : c'est très bien. Mais en vertu de quel ordre? Qui mettra sa responsabilité à couvert? S'il m'arrivait quelque chose, ne s'en prendrait-on pas à lui pour avoir agi sans autorisation?

Je pense alors à ma lettre ouverte que j'avais complètement oublié de lui présenter. Il la lit, et sa figure s'éclaircit soudain. Il est tout à fait rassuré, le brave capitaine; il me sourit avec complaisance, donne au soldat qui m'a amené le reçu qui le décharge, et à l'un des siens l'ordre de seller promptement. On me demande ma carte, on me serre les mains, on me souhaite un heureux voyage, on m'acclame quand je pars, on m'escorte comme à mon arrivée, avec enthousiasme.

Par malheur, je ne puis pas faire à ces bonnes gens le plaisir de me voir marcher sur ma machine.

Le moyen, s'il vous plaît, dans ce bourbier, dans cette terre grasse et détrempée, où j'ai de la peine à me tenir debout? Je fais des efforts surhumains pour avancer, et je suis obligé de m'arrêter tous les cinq ou six mètres pour reprendre haleine. En une heure, je fais moins d'un kilomètre! Il me reste à peine vingt mètres pour atteindre la crête d'un mouvement de terrain insignifiant, et je désespère d'y arriver!

Non-seulement les roues ne tournent plus, mais quand j'essaye de pousser la bicyclette, elle glisse sur cette terre glaise, et, à chaque tentative, je risque de tomber avec elle. Impossible aussi de la porter. Je ne puis même pas la soulever, tant elle est lourde. Les rayons des roues et les essieux ont disparu sous le mortier.

Je me suis arrêté, brisé, n'en pouvant plus, désespéré, regardant et accusant mon malheureux gendarme qui n'en peut mais, qui lève les yeux au ciel, et qui cherche à m'encourager du haut de son cheval.

Il m'aurait fallu abandonner l'instrument, à cinq kilomètres de Constantinople, à un kilomètre de Makri-Keuï, sans la rencontre providentielle d'un paysan qui allait travailler à son champ, et que mon guide requiert de m'aider. Il l'aurait fait volontiers, lui, sans son cheval qui l'embarrassait. Le paysan, encouragé par la promesse d'un bon *bakchich,* lui donne sa besace, et à nous deux, moi à gauche, lui à droite, nous essayons de tirer la machine du bourbier en poussant sur le guidon. Impossible, même à deux! Alors mon Turc me fait comprendre qu'il va essayer de la porter. C'est le seul moyen de sortir de là.

Nous arrivons, non sans peine, à la mettre sur son dos, et il me la porte, à deux ou trois reprises, l'espace de deux kilomètres au moins. Je le vois fléchir sous le poids; son pied s'enfonce et glisse à tout instant.

Enfin, nous sortons de ce mauvais pas. Nous pouvons maintenant, après avoir nettoyé de notre mieux la bicyclette, la rouler à nous deux, en nous arrêtant de

temps en temps pour la décrotter, quand les roues ne tournent plus.

Nous traversons San-Stéfano, et nous arrivons à Kütschük-Tchekmedjé à quatre heures un quart. Kütschük-Tchekmedjé est un hameau misérable, sans auberge (kazine) où je puisse coucher.

Je suis mort de fatigue, je grelotte; l'eau et la boue remplissent mes souliers, ma chemise est collée par la sueur sur mon dos. Et je dois rester dans cet état, en plein air, entouré de gens qui ne me comprennent pas, attendant mon homme d'escorte, qui est allé chercher le gendarme du village entre les mains duquel il doit me remettre et qu'il ne trouve sans doute pas.

Ils arrivent enfin. Les deux camarades se sont abouchés, et mon guide de demain sait maintenant à qui il a affaire. Dès lors, il fait empoigner ma bicyclette toute couverte d'une épaisse couche de terre glaise, et me fait comprendre que je puis être tranquille, qu'on va la nettoyer à fond — on a déjà commencé à l'inonder de grands seaux d'eau. — Puis il m'emmène à la gendarmerie, me décrotte mes souliers, me fait asseoir auprès d'un réchaud bien rouge, me remplace mes brodequins par des pantoufles, me tire mon pantalon, me lave les pieds, etc., etc.

Braves gendarmes! Ils sont autour de moi comme des femmes de chambre et m'obligent à prendre la meilleure place. Je n'ai qu'à me laisser faire.

Le soir, ils m'emmènent dîner avec eux, à leur « hôtel » ! Comme tous mes effets sont à sécher, ils me font endosser des effets à eux, leur tenue n° 1 ; et,

ma casquette sur la tête, leurs pantoufles aux pieds, je les suis, déguisé en gendarme turc. C'est le premier repas que je fais depuis mon départ de Constantinople. Ils me font servir, dans une misérable gargote, des œufs à la coque et de cet affreux pain noir et collant qui reviendront dans la suite si souvent dans mon menu.

Oh! ce pain noir! Figurez-vous un de ces tourteaux de chènevis dont on a extrait l'huile et encore tout chaud; faites-le tremper dans une cuve du plus gros vin du Midi pour lui donner une teinte violet foncé : vous aurez le pain turc, cette pâte indigeste que l'on doit manger dans les villages si l'on ne veut pas mourir de faim.

La cuisine n'est rien moins que ragoûtante; le cuisinier aurait énormément à faire pour être d'une propreté même ordinaire; mais une faim féroce fait passer sur bien des choses, et je mange avec volupté. Ce n'est pas le moment de faire la petite bouche.

Pour faire plaisir à mes hôtes, je veux goûter aussi de ce qu'on leur sert : une confiture faite avec je ne sais quoi, un morceau de fromage, et c'est tout, avec un peu d'eau. C'est maigre, pour des gens qui jeûnent depuis deux heures du matin. Moi, au moins, je bois du vin qui, soit dit en passant, n'est pas mauvais du tout, en Turquie.

Nous allons ensuite prendre le café, en face, de l'autre côté de la rue. Il fait très sombre. Un ruisseau coule au milieu du chemin, par suite du dégel; je ne le vois pas et je saute au beau milieu. Mes pieds et mes pantoufles prennent de nouveau un bain d'eau sale et glacée. On me fait asseoir à la place d'honneur, dans

cette salle étroite et basse où cent consommateurs sont accroupis, les uns sur les autres, au milieu du nuage épais de la fumée des cigarettes et des narghilés.

Toutes les classes se coudoient, dans ces sortes d'établissements; l'iman s'y assied à côté du berger et du capitaine, sans morgue de la part des uns, sans crainte ni gêne de la part des autres. Et moi-même, je n'éprouve aucun embarras avec ce monde si nouveau pour moi. On me regarde avec tant de curiosité bienveillante, tant de déférence, que je sors avec regret quand, à huit heures, mes gendarmes me font signe qu'ils doivent rentrer et m'invitent respectueusement à faire comme eux.

C'est le « Ramazan », le carême des Turcs. Pendant trente jours, ils doivent se coucher à huit heures, se lever à deux heures du matin pour le « sabbat » ou dernier repas du jour, et jeûner jusqu'à six heures du soir, heure à laquelle ils font le premier repas de la journée.

Les deux gendarmes couchent ensemble dans un lit et me laissent l'autre, le meilleur, auprès du feu. Ils me bordent la couverture et me souhaitent une bonne nuit.

A deux heures du matin, je bondis sur mon lit, réveillé en sursaut par un bruit infernal. C'est le « davou », tambour de Ramazan, qui résonne sous la fenêtre pour réveiller les croyants et les inviter au sabbat.

Je me le rappellerai toute ma vie, le son lugubre de cette grosse caisse, battue d'un côté avec une lourde baguette, et de l'autre, de temps en temps, suivant le rythme, avec une lanière en cuir.

Ces deux sons du tambour produisent une harmonie bizarre pour des oreilles étrangères, et le chant qu'ils accompagnent achève de rendre l'effet saisissant.

L'étrange musicien parcourt ainsi toutes les rues du village, battant la grosse caisse et chantant son interminable complainte d'une voix non moins étrange que la musique. Et les fidèles, à cet appel, font leur prière et prennent le dernier repas du jour. Ils mangent pour toute la journée, et se couchent ensuite pour ne se lever qu'après midi.

De deux heures du matin à six heures du soir, ils ne mangent, ni ne boivent, ni ne fument. La journée est longue, dans ces conditions; ce jeûne sévère et pénible est pourtant observé scrupuleusement. J'ai marché sept jours à travers la Turquie, pendant le Ramazan; chaque jour j'ai eu un gendarme nouveau, quelquefois deux; et jamais aucun n'a voulu prendre avec moi, à l'auberge ou dans la route, la moindre chose.

Ce qu'on me disait du mauvais état des chemins, avant mon départ, était donc bien vrai! On m'avait prévenu que je trouverais des difficultés sans nombre, que j'aurais beaucoup à souffrir; mais, malgré tous ces avertissements, j'étais loin de m'attendre à ce que j'ai trouvé aujourd'hui.

Mardi (21 mars). — Je comptais partir de bonne heure; mais, en me levant, je vois le ciel tout chargé de gros nuages et la terre couverte de neige dans les endroits bas.

Je pense un instant à suivre la voie ferrée; mais un

naturel me conduit sur la voie et, à force de gestes, me fait comprendre que cela n'est pas pratique, que mon chemin serait coupé à tout instant par des ponts sans tablier, jetés sur des rivières souvent infranchissables et praticables seulement pour les trains. D'ailleurs, cette route n'est pas meilleure pour moi que l'autre. On n'y trouve que de temps en temps un tronçon de sentier, tantôt à droite, tantôt à gauche, et pour le moment en très mauvais état. J'y renonce.

Nous partons à huit heures et demie. Je fais le premier kilomètre, le long du lac, sur ma machine. La chaussée est assez bonne, à peu près à plat; je me crois sauvé. Mon gendarme « Mustapha », qui a pris le galop, est loin derrière moi; son cheval ne peut pas suivre à cette allure. Tout le village le nargue et me poursuit de cris enthousiastes.

Mais mon succès n'est pas de longue durée. La route recommence à monter, bien peu, pourtant; elle paraît bonne; mais la boue redevient gluante et grasse; les roues, à chaque tour, en enlèvent de larges plaques, et je dois descendre et traîner ma bicyclette. A chaque instant, il faut m'arrêter pour décrotter les roues qui ne tournent plus. Ce que je souffre dans ces moments-là est inouï!

Nous rencontrons une rivière. C'est plutôt un maigre ruisseau, en ce moment : on peut l'enjamber. Mais, il y a quinze jours, ce ruisseau couvrait tout le fond de la vallée, quatre-vingts ou cent mètres de large, par suite de la fonte des neiges. Elle s'est retirée petit à petit, laissant une boue noirâtre où l'on enfonce jus-

qu'à mi-jambes. A peine entré dans ce bourbier, je suis de nouveau enrayé, sans pouvoir ni avancer, ni reculer, ni même soulever la bicyclette.

Un berger m'aide à sortir de là. Nous mettons la machine dans la rivière et nous la lavons à grande eau. Il nous aurait fallu une heure pour la décrotter, avec cette terre grasse qui colle comme de la poix.

La route monte, maintenant; la montée est longue et assez raide. Je pousse toujours l'instrument, lourd à traîner comme une voiture.

Mon gendarme, voyant ma peine, met pied à terre et veut de temps en temps me donner un coup de main. Mais nous nous gênons l'un l'autre; et comme d'ailleurs je me suis promis de ne recourir qu'à mes seules forces, à moins d'impossibilité absolue, je le remercie de sa bonne volonté et je le prie de me laisser faire seul. Obligé de marcher tout de travers en poussant la machine, penché en avant sur le guidon pour avoir plus de force et pouvoir avancer, je fatigue énormément. A tout instant, il me prend un point de côté qui me coupe la respiration.

A onze heures et demie, nous arrivons en haut de la montée, et j'aperçois dans la plaine basse, devant nous, Büyük-Tchekmedjé. Je veux profiter de la descente et je monte à bicyclette. Mais bientôt il faut de nouveau sauter à terre, tant cette descente est mauvaise, à cause des ornières profondes qui coupent la route, et des cailloux énormes qui me font sauter à chaque tour de roue d'un côté à l'autre du chemin et me sortent presque de ma selle.

A onze heures trois quarts, nous sommes à Büyük-Tchekmedjé, gros village traversé par la route en parfait état.

Mon guide me conduit à la gendarmerie. C'est une grande maison, d'assez belle apparence. J'entre dans une salle où je trouve le capitaine. Une balustrade en bois la divise en deux parties : dans la première, les visiteurs quittent leur chaussure; l'autre, la plus grande, est réservée. Une banquette, également en bois et pareille aux bancs des salles d'attente, en fait le tour. C'est sur cette banquette que s'accroupissent les hôtes, autour du brasier. Chez les riches, elle est recouverte de divans moelleux; chez les pauvres, de simples nattes.

Le capitaine est accroupi, lui aussi. Il égrène son chapelet d'un air ennuyé et ne s'occupe pas beaucoup de moi. Ma lettre ouverte n'a pas l'air de l'émouvoir. (Le chapelet dont je parle ne sert pas aux Turcs pour réciter des prières; ils l'égrènent tout simplement pour se distraire, dans la rue aussi bien que chez eux. Les officiers en font usage comme tout le monde.)

Le médecin de l'endroit, prévenu, arrive bientôt. Il parle un peu le français, comme tous les médecins du pays. Il me dissuade de continuer ma route par Silivri, comme j'en avais l'intention. « Vous avez failli rester « en chemin hier, me dit-il; si vous vous engagiez de « ce côté, vous y resteriez infailliblement aujourd'hui. « La côte est très basse, et le bord de la mer est absolument impraticable en ce moment. » Il me conseille de prendre la route de « Tchataldja », moins mauvaise, et me ramenant sur la voie ferrée dont j'ai

le plus grand intérêt à me rapprocher toujours, pour le cas extrême où je serais complètement arrêté.

Quoiqu'il en coûte à mon amour-propre de tourner sitôt les difficultés, je me range à l'avis très sage du médecin. J'irai coucher le soir à Tchataldja.

Je mange au galop deux œufs à la coque et des tripes à la mode... de Tchekmedjé, au bouillon rouge à force de poivre, et toujours cet affreux pain noir! Quand on meurt de faim, on ne pense pas à faire le dégoûté. Heureusement pour moi, car la cuisine et le cuisinier, la vaisselle et les tripes n'avaient rien d'appétissant.

Je pars à une heure trois quarts avec un nouveau gendarme. Celui qui me quitte me fait comprendre qu'il m'accompagnerait volontiers jusqu'à Mustapha-Pacha (frontière turque).

La route est moins défoncée, mais rocailleuse, empierrée, montant toujours. Avec cela, vent très violent en tête, rafales de neige et de grésil qui m'aveuglent pendant trois heures et me coupent la figure. Pas moyen de faire un pas à bicyclette : je n'avance déjà qu'avec peine en la poussant devant moi.

J'arrive à Tchataldja à quatre heures un quart, éreinté, n'en pouvant plus. Mon gendarme me conduit au premier hôtel de l'endroit, mauvaise auberge où je rencontre deux employés de la régie parlant français, qui me tiennent compagnie jusqu'à huit heures du soir.

Je goûte ici le « raki » pour la première fois. Je le trouve très bon. Étendu d'eau, il devient laiteux et ressemble, pour le goût, à notre absinthe. Pris sec, il

vous réchauffe l'estomac comme un bol de vin brûlant et rendrait des jambes à un paralytique. On le fait avec du raisin sec et de l'anis.

Ce que j'endure depuis deux jours m'a déja découragé. En partant, j'avais confiance en moi; je me croyais assez de volonté pour surmonter tous les obstacles de la route, quels qu'ils fussent. J'ai souffert deux jours, et je suis déjà complètement abattu! Mais il y a bien de quoi. Dans ces deux jours de peines et de fatigues inouïes, j'ai fait cinquante kilomètres : et j'en ai à faire plus de trois mille. Je commence à me dire qu'il y aurait bêtise à m'entêter, et à poursuivre ma route dans ces conditions. D'autant plus que le mauvais temps continue et qu'il neige toujours. La terre est maintenant toute blanche. Je me décide, non sans en éprouver intérieurement une grande humiliation, à prendre le train, demain matin, de Tchataldja à « Tchorlou » — soixante-cinq kilomètres environ — pour rattraper le temps perdu dans ces deux jours. A Tchorlou, je reprendrai de nouveau la route avec ma bicyclette.

Je me couche à huit heures et demie.

Mercredi (22 mars). — A dix heures un quart, je vais à la gare, suivi d'une bande de curieux. Mes compagnons d'hier soir viennent avec moi jusque-là.

Le chef de gare parle très bien le français. Le train a du retard. Tout en l'attendant et en savourant un excellent café turc, nous causons de mon voyage, de ses difficultés, des précautions dont je dois m'entourer, etc. Il me recommande d'être très prudent,

de me défier surtout des bergers, de ne laisser personne m'approcher de trop près, sur la route, et de compter beaucoup plus sur moi que sur le soldat qui m'accompagne, dans le cas où je ferais une mauvaise rencontre.

J'apprends, sur ces entrefaites, que le gendarme qui m'escortait hier est en prison pour avoir accepté de l'argent de moi. (J'ai oublié de dire que le service des cavaliers d'escorte était absolument gratuit, et que le gouvernement turc avait eu la précaution de m'en faire prévenir par l'ambassade.)

Je suis désolé de la mésaventure de ce malheureux soldat, dont je n'ai eu qu'à me louer pendant la route. J'ai fait la chose bien discrètement, cependant; mais ses camarades m'ont vu, et sont allés le raconter à l'officier qui l'a fait mettre immédiatement en prison.

Avant de partir, j'écris à la hâte un mot au lieutenant en le priant de vouloir bien lever la punition de cet homme, dont j'ai été très satisfait. Je ne sais pas si mon intervention l'a fait gracier.

Entre Tchataldja et Tchorlou, on traverse, dans toute sa longueur, la fameuse forêt de « Sinékli » où l'Orient-Express fut arrêté, il y a deux ans, par Athanase et sa bande.

A la station de Sinékli, qui se trouve à trois ou quatre kilomètres de l'endroit où eut lieu le coup de main, le chef de gare me raconte le fait de la façon suivante :

« Athanase avait sept brigands avec lui, le jour où il accomplit son exploit. Il fallait de l'audace pour s'attaquer, avec cette poignée d'hommes, à un train aussi fréquenté que l'Orient-Express. Un rail enlevé

fait dérailler le train. Athanase, à l'affût, profite de la panique qui s'ensuit, et l'augmente encore en faisant tirer quelques coups de fusil. Puis il court au chef de train et le somme, le pistolet sur la gorge, de dire où est l'argent. Un Juif, pris à parti par un autre brigand, fait le geste de tirer son portefeuille; les bandits croient qu'il cherche une arme et font feu sur lui. Une balle l'atteint au bras, et il meurt plus tard des suites de sa blessure. Ce fut la seule victime.

« Athanase en voulait à un autre Israélite dont ses affiliés lui avaient annoncé le départ de Constantinople, par l'Express-Orient, avec une somme considérable; c'est lui qu'il voulait dévaliser en arrêtant le train. Par bonheur pour lui, le richissime Juif avait changé d'idée au dernier moment et retardé son départ. Athanase était volé. »

L'endroit était bien choisi pour un coup de ce genre : une vaste forêt, sauvage et déserte; une plaine triste, couverte d'un taillis bas, fourré, rabougri, coupé en tous sens de ravins et de marécages.

A tout instant, à droite et à gauche de la voie, on aperçoit encore des bergers à mine de bandits, tout déguenillés, avec leurs inséparables chiens, féroces, et gros comme des veaux. Mais l'attentat d'Athanase, qui a coûté cher à la Turquie, a décidé enfin le gouvernement turc à prendre des mesures sérieuses pour éviter pareille chose à l'avenir. Le préfet d'Andrinople a organisé dans toute la forêt une surveillance constante. Les mesures les plus rigoureuses ont été ordonnées. Vingt soldats ont été placés en permanence à la gare de

Sinékli. Tous les cinq ou six kilomètres, le long de la voie, il y a un poste de gendarmes. Des patrouilles, à pied et à cheval, font continuellement la navette entre les postes. Le brigandage n'est plus possible, dans ces parages et dans ces conditions, au moins par bandes organisées.

A « Tcherkeskoï », arrêt de trente minutes. J'en profite pour descendre déjeuner et me réchauffer un peu au buffet tenu par une Allemande.

J'y déjeune fort bien d'un rôti de bœuf aux pommes, d'un « cascaval » excellent (fromage fait avec du lait d'agneau), et d'une tarte, un peu lourde par exemple, mais rendue légère par l'addition d'un certain petit vin blanc « château Palugyay » délicieux.

J'arrive à Tchorlou vers deux heures. Je montre ma lettre ouverte au premier gendarme que je trouve à la gare, et il se met immédiatement à ma disposition pour me conduire au village distant de deux à trois kilomètres. De la gare au village, bonne route, montée insignifiante, vent violent. — Comme je le fais partout, je vais d'abord à la gendarmerie me présenter au chef.

A peine revenu à l'hôtel (traduisez toujours misérable gargote), je reçois la visite d'un officier et du pharmacien de l'endroit, qui viennent voir ma bicyclette. En se retirant, l'officier me prie, par l'intermédiaire du pharmacien, d'excuser le factionnaire de la caserne qui ne m'a pas porté les armes, ne sachant pas encore qui j'étais. Je lui assure que je n'avais même pas remarqué cet oubli de la sentinelle, bien explicable d'ailleurs et très excusable.

Le soir, avant de dîner, quoiqu'il fasse très froid et un vent qui rappelle le mistral, je fais le tour de Tchorlou avec le fils du pharmacien qui veut me servir de guide dans ma promenade. Il sait quelques mots de français et me rend service, ne serait-ce qu'en m'aidant à commander mon dîner : soupe aigre au riz, poulet rôti, arrosé, comme toujours, d'un petit vin très bon, quoique mal préparé!

Après le dîner, je fais la conversation jusqu'à neuf heures et demie avec le patron de l'auberge, hercule tout empressé à me servir, et les clients qui prennent le café. Bonnes gens, à l'air sauvage, qui s'amusent comme des enfants de ma manière de parler et de mon calepin que je consulte à chaque phrase. Ils me donnent, en riant aux éclats, une leçon de prononciation et des renseignements sur ma route de demain.

Quand je vais me coucher, mon hôte vient m'éclairer. Sa femme et ses enfants l'accompagnent. Tous entrent avec moi dans ma chambre, et je les laisse faire. Ils sont là qui regardent curieusement ma bicyclette, et le gros papa me fait comprendre que sa petite fille voudrait bien monter dessus. Je m'empresse de la mettre en selle, et je lui fais faire le tour de la chambre, à sa grande satisfaction et à celle de toute la famille. On me remercie cent fois, et l'on redescend enchanté!

On m'a monté un grand verre d'excellent lait de buffle, très peu différent du lait de vache. J'ai soif, je le bois avec grand plaisir, et je me couche à neuf heures et demie.

Demain, je vais de nouveau tenter la route.

Jeudi (23 mars). — La neige a cessé, la journée promet d'être belle. Mais il a gelé, cette nuit, et le froid est très vif.

Mon nouveau gendarme rechigne quand je veux lui passer une partie des bagages que tous ses camarades ont portés jusqu'ici : la sacoche où sont mes provisions de route, mon appareil photographique et son pied, ma gourde. Je change de figure et de ton, et il obéit, tout en grommelant. Mais cela a suffi pour m'indisposer contre lui. Je l'aurai à l'œil.

Nous partons à sept heures et demie. Tout Tchorlou nous suit, nous entoure plutôt. Je dois marcher sur cinq ou six pieds pour me faire faire place. Mon gendarme caracole à vingt pas devant moi : je lui fais signe de venir sur mes talons, et il obéit sans répliquer, cette fois.

Jusqu'à la gare, très bonne route. Je perds de vue mon cavalier, qui reste au pas d'amble de son bidet et me laisse filer. Je siffle, je fais des gestes désespérés pour lui faire accélérer l'allure. Me comprend-il ou ne me comprend-il pas? Toujours est-il qu'il n'avance pas plus vite. Je m'impatiente : une si belle route, un si beau temps! Et cet animal qui va me retarder par sa lenteur! C'est sûrement de la mauvaise volonté.

J'entre au bureau du chef de gare, sachant que dans toutes les stations on parle français, et je prie ce monsieur de dire au gendarme récalcitrant que, s'il continue à regimber et à faire la mauvaise tête, je le fais coffrer en arrivant à l'étape. Et j'agite devant ses yeux ma lettre ouverte, d'un air menaçant. Le pauvre homme proteste alors de toute sa bonne volonté. Ce

n'est pas sa faute, mais celle de son cheval qui ne peut pas suivre. Dans un cas, comme dans l'autre, me voilà bien planté!

Enfin, il est prévenu, et nous partons.

J'ai les doigts gelés; le cœur me manque, tant je souffre de l'onglée.

Je cherche la route de l'autre côté de la gare : je n'en vois plus. Jusqu'ici, chaussée magnifique; vingt pas plus loin, plus la moindre trace de chemin. J'interroge le chef de gare et je lui demande la route de « Karichtiran ». Il m'indique une direction. Mon gendarme me montre une ornière, et me fait comprendre que c'est là le chemin qui conduit à Karichtiran.

Je m'embarque donc dans cette ornière, persuadé qu'elle va me conduire à la route, et que le gendarme me fait prendre un raccourci pour y arriver plus tôt. Cependant, nous marchons, toujours à travers champs, sur une terre rouge déchirée que la gelée de cette nuit a faite dure comme le granit. Il y a de quoi attraper une entorse à chaque pas, dans ces trous et ces bosses, et briser la machine. Et toujours nulle apparence de route!

Je m'arrête inquiet : ce gendarme doit me tromper. Pour être plus tôt à l'étape, il prend la traverse, sans s'inquiéter de ma machine et de moi. Je l'invective furieusement, joignant une pantomime enragée à la parole. Je lui dis — comme s'il me comprenait — qu'il me fourre dedans, que je le vois, que c'est la grande route que je veux suivre, et non les sentiers de traverse. Et j'épuise tout mon répertoire de sottises contre ce guide qui m'égare

Il laisse passer l'orage, impassible sur son cheval, drapé dans son manteau, la tête enfouie dans un immense cache-nez qui ne laisse voir que les yeux et le bout du nez, et se contente de me répondre, avec un calme qui m'exaspère davantage : « Adé ! adé ! — Allez ! allez ! » Et il lève un doigt pour me faire comprendre qu'il n'y a qu'une route de Tchorlou à Karichtiran, qu'il n'y a pas moyen de se tromper, et que c'est elle que nous suivons.

Il fait en même temps un geste des épaules qui signifie, pour moi, qu'elle n'est pas bonne, mais que je n'ai pas lieu d'en être surpris, ayant été prévenu, et qu'il faut la prendre comme elle est.

Je consulte ma boussole : c'est bien la direction. Mais cette route à deux traits, indiquée sur ma carte au cinq cent vingt millième, où donc est-elle?

Nous marchons, moi à pied, bien entendu, lui tantôt à cheval grelottant, tantôt à pied pour se réchauffer. Nous sommes en plein désert, dans une plaine nue peu mouvementée, sans bornes d'aucun côté, sans un arbre, sans une maison, sans un champ vert. A tout instant, un ruisseau à traverser, souvent simple filet d'eau, mais toujours avoisiné d'un bourbier d'où je ne puis tirer ma machine qu'avec des peines infinies, et en pataugeant dans la boue jusqu'au-dessus des brodequins.

De temps à autre, aussi, une terre mouvante, toute couverte de hautes herbes, où ma bicyclette enfonce et où les roues, après dix tours, sont larges comme des roues de moulin et ne tournent plus. J'ai toujours une

raclette en bois à la main pour décrotter. Tous les vingt pas, il faut m'arrêter et perdre cinq minutes à enlever le plus gros de ce qui enraye les roues.

Il en est ainsi toute la journée, et il en sera de même demain et après-demain, jusqu'à « Baba-Eskisi ». Et il fait beau, aujourd'hui, le temps est sec. Que ferais-je donc s'il venait à pleuvoir, si le mauvais temps me surprenait au milieu de l'étape, dans cette solitude où l'on n'aperçoit, de quelque côté que l'on regarde, ni une maison, ni le moindre abri? Personne non plus, à cette saison, dans ce désert, qui puisse me donner un coup de main. Il faudrait, bon gré, mal gré, abandonner la machine.

Je marche ainsi, de sept heures et demie à une heure un quart, en faisant ces réflexions peu gaies, sans autre arrêt que ceux nécessaires pour décrotter les roues, et un de cinq minutes pour manger, debout contre ma bicyclette, un morceau de pain noir, et boire un verre de vin de ma gourde. Et personne à qui je puisse confier mes sombres pensées et mes inquiétudes, personne pour me remonter le moral et m'encourager. Je suis seul avec ce soldat qui se contente de siffloter en voyant mon embarras et mon éreintement, mes fureurs et mon impuissance, qui ne peut rien faire pour moi, et dont je me défie même. Je dois me tirer seul d'affaire.

Il faut que je fasse un appel désespéré à tout mon amour-propre, à toute mon énergie, pour ne pas renoncer à ce voyage où les difficultés se multiplient au point de me le faire entrevoir comme matériellement impossible en ce moment.

Le premier jour a été terrible pour moi; mais au moins j'avais la ressource de prendre quelqu'un pour m'aider, dans les villages que je traversais. Aujourd'hui, pas de villages, et par conséquent personne entre le village d'où je suis parti ce matin et celui où je m'arrêterai ce soir.

J'arrive à Karichtiran à deux heures. Je m'y arrête pour coucher, dans la crainte de ne pas pouvoir gagner le village suivant, distant de près de vingt kilomètres.

Je souffre d'un commencement de dysenterie depuis le matin; je suis à bout de forces et de courage. Mon gendarme me fait entrer dans un « han » (auberge) isolé, à cinq cents mètres du village qui se trouve en dehors de ma route. Dans la salle basse, trente hommes sont accroupis. Un vieillard, le « caïmacam » (maire) sans doute, tient la place d'honneur sur la banquette, auprès du brasier.

On ne fait pas grande attention à moi, aujourd'hui; pour la première fois depuis Constantinople, je suis reçu à peu près comme un chien dans un jeu de quilles.

J'ai faim, je demande à manger; on me rit au nez. C'est le Ramazan, et ces fanatiques, qui ne mangent pas de la journée, se figurent que je dois jeûner comme eux. Ce n'est pas mon avis; et ne pouvant rien obtenir, je tire de ma sacoche à vivres du jambon, un peu de pain, et je sors ma gourde.

Je touche à regret à mes provisions de réserve. Je ne pourrai pas les remplacer, dans ce pays sauvage; et si, demain et les jours suivants, j'ai besoin, comme aujourd'hui, de manger au milieu de l'étape, que ferai-je?

Vers six heures, l'impatience me gagne. Jusque-là, j'ai pu me contenir, mais je n'y tiens plus. J'ordonne à mon gendarme de me conduire au village où j'irai manger et coucher, puisque ici je ne puis rien avoir.

Le vieux, qui paraît être très respecté de tous, me fait alors signe de rester, et me fait comprendre que je mangerai là et que j'y coucherai. Je réfléchis que c'est l'heure du repas du soir, qu'ils vont sans doute m'inviter à leur table, et je reste.

Bientôt, à six heures un quart, le repas de la maisonnée arrive sur une civière. On étale les plats sur la banquette; cinq personnes — dont moi — s'asseyent autour, sur leurs talons, et l'on commence à manger. Mon gendarme est à côté de moi. Des assiettes, des serviettes et des couverts, je n'en parlerai pas, et pour cause.

Comme premier plat, une soupe au riz et au pain noir, aigre toujours — il faut que la soupe soit aigre pour être vraiment bonne, comme il faut que le gibier soit fait. — Pour manger cette soupe, nous avons chacun notre cuiller de bois.

Malgré toutes les ablutions de mes hôtes, je dois avouer que j'éprouve une grande répugnance à m'asseoir à leur table, à me servir de leurs cuillers mal lavées, à boire dans le même gobelet qu'eux.

Après la soupe, des œufs sur le plat, avec des oignons. Pour ceci et pour tout le reste, plus de cuiller et pas de fourchette : chacun mange avec les deux premiers doigts et le pouce. Pour moi, qui les ai vus à chaque instant faire de leurs doigts, même en man-

geant, un usage peu propre, cette manière de manger des sauces est très peu appétissante.

Cependant le repas continue avec une extrême rapidité. Deux autres plats, que je n'essayerai pas de définir, suivent le premier, sans intervalle. On voit que ces gens-là ont jeûné pendant quinze heures. Quelle ardeur à l'ouvrage, mes amis! Leur appétit est féroce; les plats ne sont pas mangés, ils sont engloutis! Comme dessert, une tarte indigeste, une sorte de feuilleté, lourd comme du plomb; et pour le faire descendre, de l'eau à discrétion et de très bon café.

Je mange peu, j'ai la fièvre. Je cause avec tous jusqu'à neuf heures; puis on me fait un lit sommaire et je m'y couche, éreinté. J'ai une dysenterie qui me force à sauter du lit cinq ou six fois dans la nuit. Je dors mal et je souffre. Tous sont là, autour du poêle, qui veillent accroupis.

A deux heures, comme à Tchekmedjé, je saute debout sur mon lit en entendant la grosse caisse du Ramazan. Ils rient de ma frayeur.

La chose me paraît non moins lugubre que la première fois. Vingt hommes sont là qui écoutent, immobiles, attentifs, dans un silence profond. Pendant dix minutes, le chanteur psalmodie son hymne d'un air inspiré, en s'accompagnant sur le « davou », et tous l'écoutent religieusement. Moi, maintenant, je regarde, attentif comme eux, et immobile sur mon matelas.

Deux mots reviennent souvent, dans cette prière : « Mohammed Efèndim », que je traduis par « Monsieur Mahomet ». Ils sont dits d'une façon si drôle, ces

deux mots-là, que, malgré tous mes efforts pour garder mon sérieux, et malgré mes tiraillements d'entrailles, j'ai envie de pouffer de rire chaque fois que je les entends.

Le musicien sort ensuite et retourne au village, toujours battant et toujours chantant, précédé d'un homme qui porte une lanterne. Je les vois s'éloigner dans la nuit, à travers la fenêtre; tous deux ont l'air de fantômes revenant du Sabbat.

Vendredi (24 mars). — Le ciel est toujours gris quand je me lève; je vais avoir la pluie. Je suis malade; les coliques me font souffrir, et la diarrhée m'a déjà complètement abattu. Je dois, avec cela, partir à peu près à jeun; il ne me reste dans ma sacoche que très peu de jambon, et un verre de vin dans ma gourde. Je mange ce qui reste et je me mets en route, avec mon malheureux verre de vin pour toute provision, et la perspective de rester en chemin infailliblement si, par malheur, il vient à pleuvoir.

J'ai hésité d'abord, et, si la station avait été moins loin, j'y serais allé prendre le train. Mais il me faut deux heures pour y aller; il m'en faut six pour atteindre Loulé-Bergas; arrive que pourra, je tente l'aventure et je continue ma route. Seulement, comme je ne me sens pas très fort aujourd'hui, ni très courageux, je décide le patron du « hân » à m'accompagner moyennant un « medjidié » à venir (4 fr. 25). — Nous partons. A peine avions-nous fait trois kilomètres que mon compagnon refuse d'aller plus loin. Il a traîné la machine peut-être un kilomètre, et il trouve

que c'est trop pénible. Je l'accable d'insultes et de malédictions, dont il rit, et il s'en va, sans *bakchich,* bien entendu. Moi, je me remets en marche, seul avec mon gendarme et très inquiet.

Aujourd'hui, la route est plus accidentée qu'hier; je ne fais que monter et descendre; et, au fond de chaque vallon, il faut passer un ruisseau ou une rivière et traverser des terrains défoncés, des marécages, où je crains à chaque fois de laisser ma machine. Le chemin que je suis est coupé, en cette saison, par une infinité de cours d'eau dont la plupart sont absolument à sec en été. La carte ne porte que les rivières d'une certaine importance, et elles sont déjà très nombreuses; sur celles-ci, il y a des ponts. Mais sur tous ces petits ruisseaux, débordés à la suite de l'hiver et de cet hiver surtout, si rigoureux, il n'y en a pas, et il faut tous les traverser en se mettant à l'eau, souvent jusqu'à mi-jambes.

De Karichtiran à « Loulé-Bergas », je l'ai fait six ou sept fois, sur une distance de vingt-cinq kilomètres.

A force de se remplir d'eau, de neige et de boue, mes souliers se sont rétrécis et racornis; et comme j'ai fait tout mon voyage avec la même paire — ceci soit dit en passant à l'honneur de l'artiste montilien qui me les a confectionnés, M. Charretier — j'ai souffert aussi pas mal sous ce rapport.

Vers dix heures, j'avais faim et soif; je n'osais pas trop boire d'eau, à cause de ma dysenterie, et je n'avais plus dans ma gourde qu'un verre de vin. Et pas moyen d'en trouver d'autre.

Les moutées devenaient de plus en plus raides et longues, et je n'avais plus la force de me traîner. Et, de tous côtés, toujours le même désert, aussi loin que je pouvais voir. J'ai dû marcher dans ces conditions encore pendant plus de trois heures.

Nous arrivons à Loulé-Bergas vers une heure et demie. Comme à Karichtiran, je crains de ne pas pouvoir gagner le village suivant, distant de vingt-cinq kilomètres, et je me décide à coucher. Je compte par kilomètres, mais, quand je demande les distances, on me répond par heures. Mon guide lève, par exemple, quatre doigts et en ouvre à demi un cinquième : je sais tout de suite que j'en ai pour quatre heures et demie de marche.

Je dîne — ou plutôt je déjeune, car c'est mon premier repas — avec quatre œufs durs et un demi-litre de vin. Je commence à trouver que les œufs à la coque et les œufs durs reviennent bien souvent : je ne mange que cela. Mais, dans ce temps de Ramazan, c'est le diable pour avoir de la viande. On ne peut guère en trouver que chez les aubergistes grecs, qui sont, par exemple, assez nombreux dans le pays.

Je me présente au « caïmacam », qui me reçoit avec égards.

Loulé-Bergas est un village important, une ville plutôt; son caïmacam est un personnage. On ne s'en douterait guère en voyant sa maison, où l'on n'entre qu'en tremblant, tant elle a l'air de vouloir vous tomber sur la tête.

Je suis justement, aujourd'hui, chez un aubergiste

grec. J'en profite pour faire, avec mon gendarme, dont je suis très content maintenant, un vrai festin de noce. Je commande un poulet bouilli! L'hôtelier ouvre la bouche et les yeux d'un air effaré, comme si je demandais une chose extraordinaire. C'est que le pauvre homme n'est pas un cuisinier de première force; et, dans les études culinaires qu'il a faites, de même, du reste, que tous ceux qui tiennent dans ce pays des établissements comme le sien, point n'est besoin, pour avoir son brevet de chef, de savoir faire des choses si compliquées, ni de pouvoir préparer des mets aussi raffinés. Un poulet bouilli, bon Dieu! C'est un luxe inconnu en Turquie, sauf, peut-être, chez les pachas.

Je lui montre comment il faut faire, je mets le poulet en train, et je vais l'attendre, non sans impatience, devant un petit verre de raki. Enfin, à six heures, notre poulet fume sur la table, à côté d'une large écuelle de son bouillon.

Nous attaquons en affamés. — Miséricorde! En fait d'épices et d'assaisonnement, notre cuisinier ne connaît que le poivre rouge, mais il en a mis assez pour remplacer tout le reste. Nous pleurons (ou plutôt je pleure, car mon gendarme y est habitué), je pleure en mangeant, mais je mange tout de même. Le poulet y passe. Nous avions une telle faim!

J'ai grand besoin de me reposer, et je me couche de bonne heure.

Samedi (25 mars). — J'ai la bouche encore toute brûlée par le poivre d'hier soir. Le ciel est toujours gris, mais je crois qu'il ne pleuvra pas.

Je règle ma dépense. Mon aubergiste n'est certainement pas un cuisinier habile, mais c'est à coup sûr un brave homme. Jusqu'à présent, on m'avait pris le medjidié pour 20 piastres en moyenne. Il me demande 35 piastres; je donne deux medjidiés (40 piastres); il me rend 15 piastres. — Je crois qu'il se trompe à son désavantage, et je veux lui en rendre à mon tour 10. Il les refuse, en disant qu'il a bien fait son compte, et que le medjidié vaut ici 25 piastres au lieu de 20. C'est de l'honnêteté vraie, cela; car il n'avait rien à craindre de moi — le gendarme n'était pas là — moi étranger, qui ignorais la valeur de cette monnaie, trop compliquée pour qu'on la connaisse bien quand on n'est pas du pays.

Hier soir, à la veillée, les renseignements que l'on me donnait sur la route de Baba-Eskisi à Loulé-Bergas étaient très mauvais. Je devais, d'après ces bonnes gens, avoir à traverser des rivières très grosses en ce moment; on me montrait que j'aurais de l'eau, plusieurs fois, jusqu'à la ceinture. C'est un peu trop, tout de même, et je me décide ce matin à prendre un chariot de Loulé-Bergas à Baba-Eskisi.

J'attends pendant plus d'une heure. Enfin, je vois revenir le charretier, mais sans chariot. J'envoie tout le monde au diable, et je pars seul. On m'a annoncé de l'eau jusqu'à la ceinture : je m'y mettrai, s'il le faut, jusqu'au menton, mais je passerai. Je suis furieux, cela me donnera du courage et des forces. Je ne pense plus à ma dysenterie qui m'a fait courir encore toute la nuit.

Je pars à huit heures. Mon entêtement à marcher quand même est récompensé. La route est moins dure que celle d'hier, les rivières sont moins grosses, les bourbiers moins fréquents, moins mauvais et moins longs à traverser. Par exemple, les montées sont de plus en plus difficiles; le pays, maintenant, est très accidenté.

A trois kilomètres environ de Baba-Eskisi, du sommet de la dernière côte, j'aperçois un long ruban gris suivant la même direction que moi : c'est la route, que j'ai perdue depuis trois jours et que je retrouve, après soixante-cinq ou soixante-dix kilomètres dans le désert.

Depuis la gare de Tchorlou, je marche à travers champs, sur une piste large par endroits de cinquante mètres, où se confondent et se croisent en tous sens une centaine d'ornières très profondes. Il n'y a pas de chemin tracé; la carte au trois cent millième n'indique d'ailleurs la direction que par un trait pointillé, tandis que la mienne au cinq cent vingt millième portait à tort une route à deux traits pleins.

Les rares chariots qui passent, allant d'un village à l'autre, creusent chacun une ornière. Pour éviter un terrain déjà coupé par d'autres roues, les charretiers passent à côté de la piste tracée par ceux qui les ont précédés. Les nombreux troupeaux de moutons, de chevaux, de buffles, qui vivent en plein air, l'hiver comme l'été, font avec leurs pieds une infinité d'autres trous, très profonds en hiver, qui achèvent de rendre le terrain horriblement mauvais pour les piétons et surtout pour moi, avec ma machine.

Enfin, je retrouve ma route ! Il me semble, en l'apercevant, que je passe des pays sauvages dans le monde civilisé. Je ne sens plus ma fatigue, et mes bonnes jambes me reviennent avec l'énergie.

Je suis sauvé. Plus de rivières à passer sans pont, plus de bourbier où les roues ne peuvent pas tourner. La route jusqu'à la fin, je l'espère.

Je fais à bicyclette — c'est la première fois que cela m'arrive depuis près de cinq jours — les deux derniers kilomètres, et j'entre sur ma machine dans Baba-Eskisi. Je suis vite entouré, dans la cour de l'auberge où je descends.

Un jeune homme m'aborde : c'est le fils du médecin de l'endroit. Il se met à ma disposition, m'aide à commander mon déjeuner, et me dit que son père m'accompagnera chez le caïmacam dès que je le désirerai. Nous y allons pendant qu'on me prépare à manger.

Il est midi ; le caïmacam n'est pas encore levé. On se lève tard, pendant le Ramazan. La nuit, on mange ; le jour, on dort, pour moins souffrir du jeûne. La bonne entre-bâille la porte avec mille précautions, comme si elle craignait un enlèvement, et nous dit de repasser.

Bon petit déjeuner, puis nouvelle visite au caïmacam qui me reçoit, cette fois, et me fait donner un nouveau gendarme.

Nous partons à trois heures et demie. « Hafsa » est à trente kilomètres ; ce caïmacam endormi va être cause que j'arriverai la nuit. La chaussée, maintenant, est généralement bonne, mais toujours avec de nombreuses montées, longues et difficiles, que je dois faire à pied.

A cinq heures et demie, je suis à « Couléli », gros village en partie composé de huttes en chaume. A six heures et demie, la nuit est venue; je ne vois plus mon gendarme qui, pour ménager son cheval, prend les raccourcis. (L'amble très allongé est l'allure que l'on emploie presque exclusivement dans le pays; le trot et le galop sont d'un emploi excessivement rare.)

A sept heures et demie, nous arrivons à Hafsa. Je me fais conduire immédiatement chez le caïmacam, malgré l'heure avancée, et malgré la résistance du gendarme qui n'ose pas le déranger si tard. Il me reçoit d'abord très mal, et me pose un tas de questions qui m'agacent. Je suis fatigué et j'ai grand'faim. Je lui réponds en lui présentant, sans phrases, ma lettre ouverte. Aussitôt il change de ton. Demain, j'aurai un gendarme, à l'heure que j'indiquerai.

Délivré du maire, je rentre au hân pour dîner. On m'introduit dans une salle enfumée, une vraie salle de police, où j'ai de la peine à trouver une place. Je demande des œufs, pour changer. Un lieutenant de l'armée du Sultan, que je n'aurais certes pas deviné, m'aide à faire une omelette, et je soupe avec un appétit féroce. Je me couche ensuite, très fatigué. La journée a été dure.

Dimanche (26 mars). — Je me lève au petit jour, et, quand je descends de ma chambre, je trouve mon gendarme qui m'attend déjà. Je mange deux œufs durs, je bois un verre de vin, et nous nous mettons en route.

Route très accidentée, toujours, mais bonne. A part

les montées, je fais tout à bicyclette. Mon gendarme reste en arrière, mais je ne m'en inquiète pas. Il me tarde d'arriver à Andrinople ; il arrivera, lui, quand il pourra.

On aperçoit la ville de huit ou dix kilomètres, à travers une échancrure de la crête qui borne à l'est la plaine de la Maritza. Andrinople est bâtie en partie dans la plaine et en partie sur le versant d'une colline. Ses mosquées échelonnées offrent un aspect des plus jolis au milieu des maisons blanches.

La vallée, très large, de la Maritza garde les traces d'inondations récentes. En maints endroits, le sable recouvre encore les arbustes ; la route est tout abîmée. J'arrive à onze heures. Mon gendarme est à six kilomètres derrière.

Ne sachant à qui m'adresser, j'entre au premier poste de soldats que je trouve sur mon chemin, malgré la sentinelle qui voudrait m'en empêcher. Il pleut, je me mets à couvert et je tire ma précieuse lettre de ma sacoche. Un soldat la porte à l'officier de garde. Le factionnaire commence à élever le ton et veut me mettre dehors ; je crie plus fort que lui, et je refuse énergiquement de sortir tant qu'on ne m'aura pas rendu ma lettre. De part et d'autre, pantomime très animée.

Au bout de quelques minutes, le soldat revient en faisant des gestes désespérés à ses camarades, qui se taisent comme par enchantement. L'officier arrive bientôt après, encore tout barbouillé de savon et en bras de chemise. Il était en train de se raser quand on lui a remis ma lettre, et il n'a pas même pris le temps d'achever cette opération. C'est lui qui a fait donner

l'ordre aux soldats de se taire et de me laisser tranquille où je suis. — C'est un tout jeune homme, de belle tournure, parlant un peu le français. Il me prie de l'excuser et de lui permettre d'endosser sa tunique. Puis il se met à mes ordres, et nous allons ensemble chez le gouverneur d'Andrinople, « Edim-Pacha », que nous ne voyons pas. Il est encore couché, lui aussi, et je le regrette infiniment. Il paraît que c'est un personnage très influent et de grande valeur, malgré ses quatre-vingt-dix ans. C'est à son énergie et aux mesures rigoureuses qu'il a prises que la forêt de Sinékli doit sa sécurité actuelle.

L'aimable officier me fait conduire ensuite par mon gendarme au restaurant de « Roumélie », où je trouve, avec un plaisir facile à comprendre, bon lit et bonne table. Je me promets d'en profiter, car j'ai grand besoin de me refaire.

Je passe à la poste et au télégraphe; ici encore, rien pour moi. Je vais à la gare prendre ma malle; la gare est fermée. Est-ce de la guigne (1)!

En visitant le quartier des bazars, très intéressant dans les villes orientales, je fais la rencontre d'un jeune homme parlant le français, qui a vu mon départ de Constantinople annoncé dans les journaux et qui me

(1) J'oubliais de dire que, avant de quitter Constantinople, j'avais expédié ma malle pour Andrinople, par le chemin de fer. Elle devait me précéder de la même façon dans chaque ville importante où je me proposais de faire séjour et de renouveler ma provision de linge; on verra dans la suite que je n'ai jamais pu la recevoir à temps, et que, pour cette raison, je l'ai fait expédier de Sofia directement pour Montélimar.

devine sous mon costume extraordinaire. C'est une bonne fortune pour moi, car il est fort aimable et me tient compagnie presque toute la journée.

Le soir, après dîner, nous allons voir ensemble la magnifique mosquée du « Sultan Sélim », si gracieuse avec ses quatre minarets, son dôme en mosaïque, ses fines sculptures et ses richesses inouïes. Elle est, à mon avis, plus magnifique même que Sainte-Sophie à Constantinople.

Nous y assistons à la prière, dans une galerie du premier étage, d'où nous pouvons voir le spectacle imposant de plusieurs milliers de croyants alignés au cordeau, sur trente ou quarante rangs de profondeur, répondant d'une seule voix, puissante, à la voix de l'iman, que l'on perçoit à peine du fond de cette salle immense; se prosternant et se redressant à son signal, comme un seul homme, à la clarté d'une infinité de candélabres sur cinq ou six rangs, sur deux ou trois étages, qui éclairent la mosquée comme en plein jour. Au dehors, éclairage du dôme par une gigantesque fleur lumineuse, suspendue entre deux minarets et formée de godets multicolores, descendus et placés un à un par la main habile d'un artiste invisible. L'effet en est magnifique.

Nous entrons ensuite dans un « guignol turc », où je m'amuse, quoique à demi étouffé par la foule et la fumée des cigarettes, à regarder pendant un quart d'heure les petits personnages s'agiter derrière la toile transparente. J'entends leurs dialogues très animés et leurs disputes furibondes, mais sans en comprendre

un mot. Il paraît, d'ailleurs, que je n'y perds rien, car il ne s'y débite qu'un tas de gros mots et de monstrueuses incongruités qui feraient rougir ces petits bonshommes s'ils n'étaient pas en bois.

A onze heures, je rentre me coucher.

Lundi (27 mars). — Je me présente au consulat. Le consul me fait un accueil charmant.

Ma malle est enfin arrivée, mais toujours pas de nouvelles de mes châssis ni de mes cartes.

Pendant que je déjeunais, M. Degrand (c'est notre consul) me fait dire par son drogman qu'il désire me présenter ce soir au commandant du corps d'armée d'Andrinople. C'est un personnage très influent et fort aimable, qui aime beaucoup la France et qui sera flatté de ma visite.

A cinq heures et demie, j'arrive au consulat. M. Degrand me présente au maréchal « Mahmoud-Pacha », qui me fait l'honneur de me convier au repas de l'« iftar » (dîner du Ramazan). C'est la deuxième fois que je m'assieds à une table turque, pour ce repas de l'iftar; mais la première fois, à Karichtiran, c'était loin d'être gai, et j'en étais sorti écœuré, malade.

Aujourd'hui, c'est chez un pacha que je vais dîner, en très aimable compagnie, à côté d'une personne charmante dont le seul souvenir suffirait à me rendre inoubliable cette délicieuse soirée.

La cuisine orientale est exquise; mais une chose manque à toutes les tables : on mange sans boire. Les estomacs occidentaux s'accommodent très mal de cette mastication à sec, et les meilleurs morceaux passent

difficilement quand on meurt de soif. On vous sert bien, au milieu du repas et après un certain plat salé, un verre de sirop de groseille ou de grenadine, mais cela ne désaltère pas énormément.

Les gracieuses invitées d'aujourd'hui, parmi lesquelles Mme Degrand, m'ont prévenu à l'avance de cette particularité et m'ont promis d'intercéder auprès du maréchal, dont elles connaissent bien la galanterie, pour qu'il leur fasse, ainsi qu'à moi, la faveur exceptionnelle d'un verre d'eau.

Trois ou quatre minutes avant l'heure du repas, qui doit commencer exactement à six heures, Son Excellence nous invite à passer à table. Quand tout le monde est assis, il prend en souriant une olive entre ses doigts, suivant la coutume, et attend, pour la porter à sa bouche, le coup de canon réglementaire. Chacun de nous en fait autant.

Le coup de canon retentit. Dès lors, le repas commence. Après les olives, des petits plats doux et épicés, servis sur un immense plateau. Chacun prend ce qui lui plaît. Puis viennent : un potage délicieux à l'orge perlé, un poisson magnifique, des croquettes orientales, des artichauts à la mode turque, du riz au lait, une dinde énorme et, enfin, le « pilaf » national (poulet, riz et, je crois, pois chiches). Tous ces plats se succèdent, comme à Karichtiran, avec une extrême rapidité.

J'allais oublier de dire que le maréchal s'était empressé de donner satisfaction au désir de ses char mantes invitées, et avait fait donner à chacun des convives un verre d'eau.

La soirée s'achève au salon, à entendre de bonne musique et à causer. Son Excellence se montre tout le temps d'une extrême amabilité.

Au moment où je prends congé de lui, il me dit, en me serrant la main, « qu'il est très heureux d'avoir « reçu à sa table un officier de l'armée française, avec « laquelle il a déjà combattu en Crimée et à côté de « laquelle il espère encore se battre ».

Il est au service de la Turquie depuis 1848. Il était, à cette époque, capitaine dans l'armée hongroise. Il a neuf campagnes, dont celle de Crimée, et cinquante-quatre années de service. Il me demande des nouvelles du maréchal de Mac Mahon, de Canrobert, de Bourbaki, etc.

En sortant, M. Degrand m'offre de me faire accompagner par son drogman, de peur, dit-il, que l'on ne m'arrête; car, la nuit, il est interdit de circuler dans les rues de la ville sans être porteur d'un falot.

En ce moment deux gendarmes, envoyés par le gouverneur, viennent se mettre dès maintenant à ma disposition. L'un d'eux m'accompagne jusqu'à l'hôtel, et je lui donne rendez-vous pour demain, vers midi.

Je me couche, tout occupé du souvenir de cette charmante soirée.

Je dois être reconnaissant à notre consul qui m'a reçu avec tant de cordialité, et qui a eu l'heureuse pensée de me présenter au maréchal. Je le prie d'accepter l'assurance de toute ma gratitude. Je prie également Son Excellence d'agréer l'hommage respectueux de ma profonde reconnaissance pour ses paroles amies et

pour les marques de bienveillance qu'il a bien voulu me donner.

Mardi (28 mars). — Mon gendarme arrive à midi précis; mais je suis obligé de retarder mon départ. J'ai couru toute la matinée et je n'ai pas encore mangé. Je déjeune copieusement. C'est peut-être le dernier repas que je fais en Turquie, et je crains de dîner moins bien le soir et de jeûner les jours suivants, car il paraît que les Bulgares ne sont rien moins qu'hospitaliers. On me l'a dit partout.

Il est deux heures quand nous nous mettons en route. Le chemin est assez bon et à peu près à plat, mais j'ai le vent en tête, très violent, et je suis obligé d'aller à pied la plupart du temps.

Il paraîtra sans doute extraordinaire que je ne puisse aller à bicyclette quand il fait le moindre vent ou quand la route monte un peu. Un bicycliste tant soit peu entraîné marche tout de même, à moins d'un vent absolument impétueux ou d'une montée excessivement raide. C'est vrai; mais je répète que je ne suis pas un bicycliste sérieux. Et puis je me trouve quelque peu en dehors des conditions ordinaires.

Ma machine, au lieu de peser vingt à vingt-deux kilogrammes, comme il conviendrait pour une route, pèse, avec mes bagages, trente-cinq kilogrammes. J'engage ceux qui ne se rendent pas bien compte de la différence à essayer la même machine avec les deux poids.

En second lieu, le dernier mois avant mon embarquement, j'ai très peu monté. Je suis resté trois

semaines sur mer et quinze jours à Constantinople : pendant ces cinq dernières semaines, aussi, il m'aurait été assez difficile de m'entraîner.

Bref, je me suis mis en route dans un pays extrêmement difficile, au plus mauvais moment de l'année, après deux mois de repos, avec une bicyclette pesant deux fois ce que j'avais l'habitude de pousser jusqu'alors.

Quoi qu'il en soit, j'étais absolument incapable d'avancer contre le vent, et les moindres montées me forçaient à mettre pied à terre. Il me semblait traîner une maison. Même à plat, j'étais obligé de dépenser une force inouïe, du matin au soir, et sans jamais pouvoir me reposer.

Quant à la traversée de la Turquie jusqu'à Andrinople, — jusqu'à Baba-Eskisi exactement, — je la mets complètement en dehors. Entraîné ou pas entraîné, j'affirme qu'il était impossible de marcher à bicyclette, au moment où j'y suis passé, et je ne crains pas d'être démenti.

A cinq ou six kilomètres de Mustapha-Pascha, montée longue, assez raide. En haut de la côte, un poste de gendarmes. A partir de cet endroit, j'ai deux soldats au lieu d'un. Sur la hauteur, à plusieurs kilomètres en avant, un groupe de maisons : c'est l'hôpital de Mustapha-Pascha, dernier village turc. Dans le fond, le village lui-même, très long, assez joli, avec la « Maritza » sur la gauche. Depuis Andrinople, nous avons toujours suivi de près la rivière.

Il est cinq heures trois quarts quand nous arri-

vons. J'y fais une entrée à sensation, moi à bicyclette, mes deux gendarmes derrière moi, au grand trot de leurs chevaux. Je suis bientôt entouré, à l'auberge où je descends, et j'y fais la rencontre d'un jeune médecin militaire, très bien dans sa tenue fort propre qu'il porte d'ailleurs fièrement. Il m'emmène dîner avec lui.

Dîner sommaire, surtout pour lui, et du vin seulement pour moi. Il me fait servir de la viande, mais il mange, lui, une ratatouille qui ne m'aurait rien dit, et tout juste suffisante pour aiguiser un appétit ordinaire.

Voilà comment les musulmans observent les préceptes de leur religion. Je ne puis m'empêcher d'admirer cette frugalité de Spartiate. C'est l'affaire de dix minutes à peine. Et pourtant il n'a pas mangé depuis plus de quatorze heures. Nous sommes tous des Sardanapales à côté de ces gens-là !

Des hommes soumis à ce point aux lois religieuses ne peuvent pas, à mon avis, être rebelles aux règles de la discipline militaire. Leur fanatisme, bien dirigé, peut en faire des soldats obéissant en esclaves, au doigt et à l'œil, et une armée composée de pareils hommes serait une armée redoutable.

Mon jeune médecin me conduit ensuite au « cercle », café assez propre, où se tiennent beaucoup d'officiers qui m'entourent avec toutes les marques d'une vive sympathie. Il me présente un autre docteur de l'endroit, un Polonais, qui parle assez bien le français. Nous allons ensemble faire une visite (à huit heures du soir) au général de division « Abdullah », qui com-

mande la place, et à qui ces messieurs tiennent à me présenter. « Il sera, disent-ils, flatté de cette démarche, « et vous ferez la connaissance d'un homme très dis- « tingué, très courtois, et d'un général de valeur. »

Je suis, en effet, très bien reçu par Son Excellence (tous les Pachas, et par conséquent tous les généraux (1) sont Excellences). Il est en famille, avec ses enfants assis et sérieux comme des hommes, et ses aides de camp. Suivant la coutume, nous y prenons, à peine entrés, un café turc et l'inévitable cigarette.

L'un des officiers d'ordonnance du général, qui est en même temps son beau-frère, nous accompagne ensuite au café-concert. Bien innocent, ce café-concert de « Mustapha-Pascha », où tous les « artistes » sont des hommes, de par les ordres du gouverneur. Nous n'y restons pas longtemps. Je ne m'y amuse guère, et ces messieurs le comprennent. Ils me reconduisent jusqu'à l'hôtel. Je me couche à onze heures.

Mercredi (29 mars). — Au moment où je quittais l'hôtel, je me trouve en face de mon docteur qui vient me chercher, pour me faire prendre chez lui une tasse de café avant mon départ. Le temps de saluer Mme Zaczyuski et ses filles, deux jolies brunettes, de prendre un café en mangeant une tartine de beurre, et je me mets en route.

Sur le pont de la Maritza, je trouve l'aide de camp du général Abdullah qui m'attend, à cheval, avec deux gendarmes. Il est envoyé par Son Excellence pour

(1) Tous les généraux sont « Pachas ».

m'accompagner quelque temps. Je suis très sensible à cette attention.

A deux kilomètres environ de la ville, l'aimable lieutenant me demande la permission de me laisser poursuivre seul ma route. Il donne l'ordre à un de ses gendarmes de m'escorter jusqu'à la frontière, me remet la carte du général et la sienne, me souhaite un bon voyage et, en me serrant la main, me charge « de ses meilleurs compliments pour mes excellents camarades ».

Je continue ma route. Le vent me contrarie de nouveau, et, malgré le bon état de la chaussée, il faut aller à pied.

La maison frontière se trouve au sommet d'une assez longue montée, à six ou sept kilomètres de Mustapha-Pascha. Mon gendarme turc parlemente un instant avec le poste bulgare, et je passe sans la moindre difficulté. (J'avais eu soin de dissimuler mon revolver.)

EN BULGARIE

Me voici donc hors de la Turquie d'où l'on m'avait dit que j'avais neuf chances sur dix de ne pas sortir avec ma machine. J'en emporte, en somme, un bon souvenir, que les difficultés rencontrées rendront inoubliable.

J'entre maintenant en Bulgarie.

A peine a-t-on franchi la frontière que l'on est frappé du contraste qui existe entre les deux pays. Du côté de la Turquie, c'est la solitude et l'abandon; personne dans la campagne inculte et désolée, que des bergers en haillons au milieu de leurs troupeaux. Çà et là, de rares villages d'un aspect misérable; une population simple, douce, hospitalière, mais indolente, paresseuse, avachie.

Du côté bulgare, au contraire, les laboureurs peuplent déjà la campagne qui paraît plus gaie et plus riche. La nature prend subitement un air plus riant et perd cet aspect absolument sauvage des contrées que je viens de traverser. La plaine, encore aride et inculte

à de rares endroits, est généralement cultivée et fertile.

Les routes, travaillées sans relâche, s'améliorent sensiblement.

On reconnaît tout de suite un peuple actif, laborieux, entreprenant et fier. Cette fierté se remarque surtout dans l'armée dont la tenue est très soignée, l'attitude militaire, la démarche vive et hardie.

Je parle ici de ce qui me frappe dès la frontière : il y a une transition brusque qui saute à l'œil. Au cœur du pays, c'est bien autre chose encore.

Je suis seul, maintenant, et je serai toujours seul désormais. Le consul de Sofia m'a fait savoir « que je « suis chaudement recommandé, par le ministre de « l'intérieur bulgare, aux préfets des départements que « je dois traverser, mais qu'il n'a pas cru devoir trans- « mettre la demande d'escorte que je lui avais adressée, « sûr d'avance que ce serait courir au-devant d'un « refus poli, mais certain ».

Tout en marchant, il me semble que je suis cependant accompagné, depuis la frontière, ou bien surveillé. Un gendarme s'est détaché du poste et me suit d'abord; puis, peu à peu, il prend les devants, sans avoir l'air de s'occuper de moi. Au premier village, il disparaît; mais, de l'autre côté, je retrouve, à sa place, sur mes talons, un autre cavalier, un paysan à cheval, qui disparaît lui aussi, par moments, pour reparaître plus loin, tantôt sur ma droite, tantôt derrière moi, à la fin assez loin en avant.

J'ai la conviction que l'on veille sur moi discrètement, sans en avoir l'air. Le gouvernement turc m'a

fait escorter ostensiblement, franchement : c'était avouer que le pays n'est pas très sûr. Le gouvernement bulgare, en me refusant un gendarme, veut montrer qu'il n'y a pas le moindre danger, tant la police est bien faite, tant les routes sont sûres.

Mais, d'un autre côté, dans la crainte intime d'un accident fâcheux et désagréable pour la bonne renommée du pays, quelqu'un est chargé de veiller sur moi sans que je m'en doute et répond de ma sécurité. Voilà mon idée.

Les Bulgares sont extrêmement défiants, aussi, et cette surveillance est peut-être, en même temps qu'une sauvegarde, un espionnage.

Bonne route, presque toujours, généralement à plat ou à peu près. Deux montées seulement, mais assez longues et assez raides : l'une à sept ou huit kilomètres d'« Hermanli », l'autre à quatre kilomètres environ du village et à deux kilomètres de la gare.

J'arrive à la station à deux heures. J'y passe pour retirer ma malle (je veux être présent quand la douane bulgare la visitera), et j'y déjeune.

Le commissaire de police en uniforme vient, d'une façon très courtoise, me demander mon passeport (je l'avais pris d'abord pour un officier, à cause de sa tenue absolument militaire). Il me le rapporte quelques instants après. En ce moment, un gendarme se présente et demande à lui parler. Il est envoyé par le préfet, qui vient d'apprendre mon arrivée, et à qui je suis très recommandé par l'autorité turque et par le ministre de l'intérieur bulgare. Ordre est donné au

commissaire de me demander à quelle heure je veux partir demain, et comment. Le commissaire, déjà fort aimable, le devient encore davantage.

Je vais coucher au village. Dans la soirée, je fais la rencontre d'un jeune sous-lieutenant de soixante-huit ans, — c'est un phénomène dont je regrette vivement d'avoir oublié le nom (1), — vert et vigoureux comme à quarante, et je ne lui en donnerais pas davantage.

C'est un type connu dans toute la Bulgarie pour l'énorme quantité de vin qu'il absorbe. Il me traîne de cabaret en cabaret, et je reste en extase devant sa capacité. Il est doux comme un agneau, fort comme un bœuf, bon comme le bon pain, et les enfants courent après lui pour l'embrasser en l'appelant « papa ».

Je me présente à la préfecture. Le préfet, me dit le secrétaire, m'a attendu longtemps, et il vient à peine de sortir. Je laisse ma carte.

Jeudi (30 mars). — Le temps est superbe, le vent est tombé, la route bonne. Je pars à sept heures un quart. A la sortie de la ville, montée difficile, mais assez courte. Une autre, longue et raide, à mi-chemin d'« Haskiöj (2) ». Le reste du temps, route généralement à plat. Je fais presque toute l'étape à bicyclette. Comme c'est la première fois que cela m'arrive depuis mon départ de Constantinople, je suis heureux. Je

(1) Je l'ai retrouvé depuis : c'est le sous-lieutenant « Nicolas Schichmanof ».

(2) Haskyeuï.

vais pouvoir marcher, maintenant, et rattraper peut-être le temps perdu.

Je trouve toujours, à chaque pas, des bergers et des chiens énormes; mais je n'ai rien à reprocher ni aux uns ni aux autres. Si un chien s'oublie jusqu'à m'insulter, son maître le rappelle au premier coup de voix.

J'arrive à « Haskiöj » à dix heures un quart.

A la première maison, je demande à un monsieur en uniforme, très correct, de m'indiquer un hôtel. Je l'avais pris, lui aussi, pour un officier; c'était le commissaire de police qui m'attendait depuis une demi-heure, pour me rendre à l'arrivée les services dont je pourrais avoir besoin.

Une dépêche m'avait précédé, annonçant au préfet l'heure de mon départ d'« Hermanli » et celle probable de mon arrivée à « Haskiöj ». Le commissaire de police avait aussitôt reçu l'ordre de se trouver sur mon chemin. Il me conduit lui-même à l'hôtel et se retire, après m'avoir salué avec la même correction, et sans se faire connaître. La surveillance continue donc avec la même discrétion.

J'avais d'abord l'intention de déjeuner et de repartir ensuite, mais il fait maintenant une telle chaleur que je me décide à coucher ici. Un jeune homme, professeur de français, me tient compagnie toute la journée et me sert de guide dans la ville.

« Haskiöj » a quinze mille habitants. Elle est située dans une vallée étroite et divisée en trois parties distinctes. On l'aperçoit, avec ses maisons blanches et ses

mosquées, de cinq à six kilomètres. Rien de bien intéressant à voir que les bains turcs, remarquablement installés, et l'église bulgare surchargée, comme les églises grecques, de sculptures, de dorures, de statues, et de reliques à baiser plus ou moins grotesques.

Je me présente à la préfecture au moment où le préfet en sortait, en uniforme toujours. Il me reçoit assez froidement, et me dit qu'il me rendra ma visite à l'hôtel dans l'après-midi. Mais une course qu'il est obligé de faire dans un village voisin l'empêche de venir.

Je vais, en me promenant, jusqu'à la caserne où je vois une troupe rentrant de l'exercice. Ils défilent devant moi, par le flanc, sur quatre rangs, l'arme sur l'épaule gauche et parfaitement en ordre. Ils chantent pour cadencer leur marche, et il en est de même, me dit-on, pour tous les exercices à l'extérieur. Des escouades de chanteurs sont formées à cet effet.

Ce sont de beaux hommes; leur tenue est excellente, et ils me paraissent très disciplinés. Ils sont armés du court poignard.

J'entre derrière eux à la caserne qui est ouverte à tout le monde. Au milieu de la cour, un gymnase, comme chez nous.

J'assiste à un peloton de punition. Cinq soldats, de ceux qui viennent de rentrer, des maladroits, sans doute, ou des fortes têtes, sont mis au port d'armes, immobiles, sous la surveillance d'un gradé. Je suis curieux de savoir combien va durer la punition. J'attends un quart d'heure, vingt minutes, et ils sont tou-

jours là, et cela menace de se prolonger longtemps encore. Je m'en vais sans attendre la fin.

Cette petite troupe m'a produit une excellente impression; je prenais plaisir à la regarder défiler.

Car c'est une chose sur laquelle on n'est jamais blasé. En quelque pays que ce soit, chez des amis ou chez des ennemis, la vue d'une troupe solide, alerte et bien en main, fait vibrer en nous une corde toujours sensible, empoigne les plus indifférents, et commande à tous l'admiration et le respect.

Chacun sent qu'il y a du cœur et de la valeur, dans ces hommes qui s'avancent allègrement, fiers de mine et d'allure, et qui portent crânement l'uniforme, le sac et le fusil.

Par contre, n'est-on pas écœuré quand on voit ces troupiers avachis, piteux et misérables sous l'uniforme, qu'ils portent comme le bœuf porte le joug, comme l'esclave abruti porte sa chaîne; quand on les voit passer la tête basse, l'œil terne, les jambes molles, la démarche lâche, l'air dégoûté, sans discipline, sans amour-propre et sans nerf?

Si ce sont des amis, ils font rougir d'eux quiconque a du sang dans les veines; et l'ennemi qui les voit les méprise et prend confiance.

Je n'en ai pas remarqué, de ces hommes-là, dans la petite troupe bulgare dont je parlais tout à l'heure, et que j'ai franchement admirée.

La caserne, par exemple, laisse beaucoup à désirer, particulièrement au point de vue hygiénique. On y respire un air empesté qui montre que la corvée

de propreté n'est pas faite souvent, ou est mal faite.

La tenue des officiers est parfaite, à tous les points de vue. Ils ont un air hautain qui impose.

J'ai entendu dire que, souvent, leur savoir n'est pas à la hauteur de leur morgue. C'est possible, mais je ne veux parler que de ce que j'ai vu. Leur fierté, leur dignité contrastent étrangement avec le laisser-aller et la bonhomie des bas officiers turcs en général.

D'ailleurs, j'entends dire partout, et par les étrangers eux-mêmes qui habitent le pays, beaucoup de bien de ce petit peuple naissant, à peine sorti de l'esclavage.

Jusqu'en 1877, les Bulgares, sous le joug, ont beaucoup souffert. Ils cultivaient la terre et faisaient le commerce sous le contrôle et la surveillance des Turcs, auxquels ils devaient payer une forte dîme. Ils ne pouvaient prétendre à aucun emploi ni à aucune charge dans l'administration, la magistrature ou l'armée. Ils travaillaient sans goût, parce qu'ils travaillaient pour d'autres. Mais, depuis qu'ils ont conquis leur indépendance, depuis qu'ils sont devenus une nation libre et qu'ils recueillent pour eux-mêmes le fruit de leur labeur, ils travaillent avec cœur et avec intelligence aussi, grâce aux nombreuses écoles et lycées où on les instruit.

La terre est très fertile, ils sont économes et sobres, le pays s'améliore de jour en jour et fait de rapides progrès.

Les Bulgares, maintenant, sont assez riches pour payer, sans que rien en souffre, les quatre millions de redevance qu'ils versent chaque année à la Turquie.

Ajoutez à cela qu'à leur tête se trouve un homme d'une énergie sauvage, d'une grande intelligence, d'une volonté de fer, et d'une ambition extrême qui s'accorde fort bien avec les justes prétentions de ce peuple longtemps opprimé et qui se sent fort, qui ne lésine pas quand il s'agit de son armée et de son instruction, et vous aurez comme moi la conviction que ce petit pays a le droit d'espérer de plus brillantes destinées.

Le français et l'allemand sont enseignés dans tous les lycées; le russe est appris dans toutes les écoles en même temps que le bulgare.

Quand je me couche, l'horizon me paraît moins sombre : je sens que je me rapproche de l'Europe civilisée. Je demande au ciel de me donner une belle journée, pour que je puisse arriver avant le soir à Philippopoli.

Vendredi (31 mars). — Temps superbe, pas la moindre brise, et bonne route. Le ciel m'a entendu. Je pars à sept heures, content et dispos.

En sortant de « Haskiöj », montée longue. Je la fais à pied. Puis route à peine ondulée. Je marche à une bonne allure; ma bicyclette me paraît moins lourde; mes jambes sont plus fortes. C'est peut-être la joie de retrouver de bons chemins qui me donne du nerf.

Haskiöj se trouve à soixante-seize kilomètres de Philippopoli. Au kilomètre 68, je m'aperçois, tout en marchant, que mon frein touche le caoutchouc; je descends pour y remédier. En examinant le frein, mes yeux tombent sur la fourche, et je vois, avec un vrai

désespoir, qu'elle est brisée. Un choc un peu violent peut l'achever. Il est encore heureux que je m'en sois aperçu à ce moment-là ; car, en continuant ma route, j'ai trouvé des descentes longues, rocailleuses et rapides, où la roue serait infailliblement tombée et où je pouvais me tuer.

Mais je suis démonté! Impossible de me servir de ma machine, maintenant. J'essaye à deux ou trois reprises, en terrain plat, quand la route est bonne ; et, à chaque fois, mon poids fait coucher la roue à moitié, et la cassure s'élargit.

Ainsi donc, c'est au moment où je suis sorti des mauvais chemins, c'est quand le temps m'est devenu favorable, quand je vais pouvoir aller un peu rapidement et me servir utilement de ma bicyclette, qu'elle se brise! C'est à en devenir fou de colère et de découragement. Rien à faire, pourtant, qu'à continuer à pied. Et il fait une chaleur écrasante, et mes souliers me font mal.

Je traverse des villages où l'on m'arrête à chaque pas pour me prier de monter sur ma machine ; c'est si rare dans ce pays, et ça leur ferait tant plaisir ! Et, malgré tout mon bon vouloir, impossible de les satisfaire! J'ai beau leur expliquer que la bicyclette est brisée ; ils n'y comprennent rien, ils se figurent que c'est mauvaise volonté de ma part, et ils s'en vont en maugréant. Moi, j'enrage! Encore si je pouvais espérer qu'on me la répare à Philippopoli ! Mais il n'y faut pas penser. On m'a prévenu que, jusqu'à Buda-Pesth, au moins, toute réparation sera absolument impossible. Il va donc fal-

loir interrompre là mon voyage et revenir par le train.

J'en pleurerais; je dois même dire que j'en pleure. Je marche, pourtant, avec la perspective de voir, à un beau moment, ma bicyclette se partager en deux, et d'être obligé de porter une roue sur chaque épaule.

Je n'étais pas bien loin du chemin de fer au moment où l'accident m'est arrivé, mais je ne veux pas en profiter. Il me reste soixante-huit kilomètres à faire pour arriver à Philippopoli : je les ferai à pied.

L'idée m'est venue d'expédier ma machine à Sofia; là, peut-être, on pourra me la réparer, et la remettre suffisamment en état pour qu'avec elle je gagne Buda-Pesth (1) ou Vienne.

Pour plus de sûreté, je télégraphierai de Philippopoli à Paris qu'on m'envoie une pièce de rechange. Je trouverai toujours bien quelqu'un pour me la poser. Quant à la route de Philippopoli à Sofia, je la ferai aussi à pied; car la réparation sera probablement assez longue, et j'aurai du temps devant moi; et je tiens absolument à passer les Balkans sur mes jambes. Je n'en suis plus, d'ailleurs, à compter les journées que je perds.

Je marche tout en faisant ces réflexions.

Depuis « Kajali (2) » je côtoie les Balkans tout couverts de neige, très rapprochés à gauche, assez éloignés à droite.

A « Catak (3) », vers une heure de l'après-midi, je

(1) Bouda.
(2) Kayali.
(3) Tchatak.

m'arrête vingt minutes pour manger une omelette de deux œufs que je prépare moi-même, sans graisse et sans autre assaisonnement que du sel. Et pour faire descendre cette omelette exquise, un verre de vin horriblement aigre.

C'est tout ce que je prends pendant cette étape extrêmement pénible de quarante-huit kilomètres, dont quarante à pied, par une chaleur écrasante, en traînant ma bicyclette.

Bonne route toujours; à peine quelques montées insignifiantes.

Au milieu du trajet, entre « Catak » et « Papasli », je rencontre deux gendarmes qui m'accostent et m'offrent, dans leur langage, de me conduire à la station prochaine. Je les remercie et je poursuis mon chemin.

Aujourd'hui encore, on le voit, la surveillance continue et la police a l'œil sur moi. Elle se tient à portée, afin de me prêter à l'occasion aide et assistance.

J'arrive à « Papasli » — vingt-huit kilomètres de Philippopoli — à quatre heures et demie, exténué. Tout autour de ce petit village, nombreuses traces d'inondations récentes.

Je trouve, à la gare, un semblant de restaurant où je m'arrête pour manger et pour coucher.

Je parviens à grand'peine à me faire faire, ici encore, une omelette. Celle-ci n'est pas trop mauvaise, et je la dévore, car j'ai grand'faim. Je bois pour la deuxième fois, aujourd'hui, du vrai vinaigre qui m'écœure. Mais j'ai une telle soif!

Le fils de la maison, qui parle bien le français, vient

de temps en temps me tenir compagnie. Si la cuisine est mauvaise, l'accueil, au moins, est très bienveillant. Ce jeune homme, pour me distraire, m'apporte une année du journal *la Famille* que je m'amuse à feuilleter.

Une petite chienne, toute mignonne et câline, vient me caresser. Elle me rappelle mes bons chiens, à moi, et leurs caresses. Je l'aime tout de suite et je m'amuse avec elle.

Quand je me couche, à neuf heures, il fait un vent impétueux qui fait trembler les vitres.

Samedi (1er avril). — Il pleut, maintenant, et la pluie qui tombe est glacée. Il fait un brouillard épais. Ma roue ne tient plus que par un fil; j'ai peur qu'elle ne tombe avant d'arriver, et je prends le train jusqu'à Philippopoli (vingt-huit kilomètres).

J'arrive à onze heures, par une pluie battante. L'hôtel « Feller », que l'on m'a recommandé, est à quinze minutes de la gare. Ces quinze minutes me paraissent longues, sur ce pavé inégal où je m'attends, à chaque pas, à voir tomber ma roue. J'arrive cependant sans encombre à l'hôtel. Mais, au moment précis où je passais sous la porte cochère, la fourche se sépare et la roue tombe sur le pavé. Il faut la porter pour traverser la cour.

L'hôtel Feller est, paraît-il, le premier de la ville, ce qui ne veut pas dire que ce soit un hôtel de premier ordre. — J'y suis à peine depuis dix minutes que je reçois la visite d'un jeune homme, un pharmacien, parlant le français, qui m'offre de me servir de guide pendant mon séjour à Philippopoli. Il m'accompagne chez

notre consul, homme charmant, qui me fait le meilleur accueil et m'invite à dîner pour le lendemain.

Je trouve, au consulat, des « Pères Augustins », Français de naissance et de cœur, qui dirigent une école à Philippopoli.

On m'avait dit, en Turquie, beaucoup de mal des Bulgares; on me les représentait comme très inhospitaliers, et surtout hostiles à la France et aux Français.

Ici, au contraire, on me dit qu'ils ont une grande sympathie pour nous et qu'ils sont même assez tolérants, puisque, le jour du 14 juillet, les Pères Augustins font chaque année jouer la *Marseillaise*, sous les fenêtres du consulat, par la fanfare des enfants qu'ils instruisent, sans que personne s'y soit jamais opposé.

Impossible de réparer ma machine à Philippopoli. J'ai toutes sortes d'ennuis, car, pour comble, me voici presque sans un sou. Il me reste soixante-dix francs, et je ne puis rien toucher avant Sofia.

Dimanche (2 avril). — Sitôt levé, je vais à la gare expédier la bicyclette qui a reçu hier la pluie toute la journée et qui est toute rouillée.

Je retire en même temps mes châssis qui viennent enfin d'arriver, après un voyage de deux mois, et je télégraphie à Paris pour demander une pièce de rechange.

Retirer un colis n'est pas chose facile, dans ce pays; c'est même une affaire très compliquée. Le pharmacien qui m'accompagne, qui est très connu et pour qui les employés montrent beaucoup d'empressement, met une demi-heure à se tirer des huit à dix bureaux où

nous devons successivement donner une ou plusieurs signatures et plus ou moins de piastres. Je n'en serais pas sorti, moi étranger, en deux heures.

Après le déjeuner, nous faisons un tour de promenade, et, pour avoir une idée générale de la ville, nous montons sur l'un des quatre « térés », ou collines, sur lesquels on a construit Philippopoli.

On a, de là-haut, une très jolie vue. A nos pieds, la plaine immense de la Maritza. Tout autour, à perte de vue, une ceinture de montagnes, avec une brèche, une seule, dans le « Rhodope ».

Cette plaine, encore à moitié inondée en ce moment, était autrefois — du moins on le suppose — un lac immense dont les eaux se sont un beau jour frayé un passage dans la montagne et se sont écoulées, laissant la plaine à sec. Et, au milieu de cette large vallée, les îlots sont devenus ces quatre collines isolées, pittoresques, ces « térés » que l'on croirait élevés là par la main des hommes.

En attendant l'heure du dîner, nous allons faire un nouveau tour de promenade à la gare où la musique joue tous les dimanches. Plusieurs jeunes gens se joignent à nous.

Je remarque, tout en marchant, un officier jeune et fringant, que les autres officiers saluent avec une attention et une déférence qui indiquent un grade élevé. Je m'informe, et l'on me dit que c'est un colonel, commandant actuellement une brigade par intérim. Il a trente-deux ans d'âge et quinze années de service. Et ce n'est pas là une exception : une armée qui existe depuis

quinze années seulement ne peut avoir, en effet, que des cadres jeunes.

Ainsi, la Bulgarie peut mettre en ligne cent cinquante mille soldats, robustes, sobres, durs à la marche et à la fatigue, et tous ardents patriotes. Et ces cent cinquante mille hommes sont loin d'être une quantité négligeable, si l'on pense qu'ils ont à leur tête des chefs jeunes, enthousiastes et ambitieux, aussi vigoureux et aussi alertes que les soldats qu'ils commandent.

La conversation tombe ensuite sur la politique. Ces messieurs m'apprennent la chute de notre ministère. Ils sont mieux renseignés que moi, et en savent beaucoup plus long sur nos propres affaires. (Il faut dire que, sur ce terrain, je suis d'une ignorance crasse.)

De la politique, nous passons à un sujet moins sérieux ; les servantes en font les frais.

Il paraît qu'en Bulgarie ce n'est pas la coutume de les payer régulièrement, tant par mois ou par an, comme cela se fait chez nous. D'habitude, on leur fait au bout de dix ans, de quinze ans de service, une petite dot de trois cents à quatre cents francs ; et c'est tout ce qu'elles reçoivent.

Dans les maisons où, par exception, on les paye régulièrement, c'est à raison de quatre ou cinq francs par mois. Leur service, on le voit, est presque gratuit ; on les paye si l'on veut. Par exemple, ce qu'elles exigent, les vieilles comme les jeunes tendrons, ce sont les bonnes grâces du maître. Si, au bout de huit jours, elles s'aperçoivent que vous ne voulez rien faire pour elles, elles vous quittent infailliblement.

Mais si les Bulgares ont des domestiques pour rien, ces domestiques leur en donnent pour leur argent. Il n'en est pas de même des étrangers, qui sont plus exigeants. Un fonctionnaire, un Français, me disait qu'il paye chacun des siens à raison de six cents francs par an.

Chez les fournisseurs, on leur fait aussi la faveur d'un prix spécial; et, quand ils s'en plaignent, on leur répond naïvement : « Mais sur qui voulez-vous donc « que nous gagnions notre vie, si ce n'est sur vous? »

Lundi (3 avril). — Je vais faire une visite aux Pères Augustins. Je ne suis pas seul : un autre Français, rencontré à l'hôtel, m'accompagne.

Nous sommes reçus à bras ouverts. Les bons Pères, qui consacrent leur vie au développement des idées françaises, qui travaillent sans cesse à augmenter notre prestige et à défendre nos intérêts en Bulgarie, qui sont, ne cesse-t-on de me dire, « l'honneur du drapeau français en Orient », se montrent tout heureux de recevoir un compatriote et de pouvoir parler avec lui du pays pour lequel ils s'exilent.

En me reconduisant, le supérieur, le Père Alexandre, me serre les mains avec émotion, et me dit « qu'il n'a pas de plus heureux moments que ceux « qu'il peut passer avec un soldat français, et que son « grand regret sera toujours de ne pouvoir être aumô-« nier de notre armée ». Je suis aussi ému que lui.

Le Français qui m'accompagne ne peut pas non plus cacher l'admiration qu'il a pour ces hommes. Il dit que c'est une grande faute de ne pas accorder plus

d'attention à de pareils auxiliaires, et de ne pas faire davantage pour eux et pour leur œuvre. « Ce témoi-
« gnage rendu aux Pères Augustins, ajoute-t-il, a bien
« une certaine valeur venant d'un ancien communard,
« ami de « Rossel », et l'un des auteurs du massacre
« des otages. »

Je dîne ce soir au consulat.

Toute ma tenue est d'emprunt : la chemise et la cravate sont du pharmacien ; la jaquette, le pantalon et le gilet, de M. « Charles Gérardin », l'ami de Rossel. Quant à la chaussure, faute d'escarpins, je garde mes souliers de marche ; et, faute de melon ou de gibus, je garde également ma casquette de voyage. Que voulez-vous ? Le consul, à cause de certains personnages officiels étrangers, m'a prié, si la chose était possible, de me procurer des effets de soirée : j'ai fait ce que j'ai pu.

Dire que j'étais très élégant, non. Le col de la chemise était bien un peu large, la jaquette un peu ample ; le pantalon, remonté jusqu'aux aisselles, était bien encore de deux doigts trop long pour moi. Mais enfin, j'avais fait de mon mieux pour être décent, et M. Guillois (notre consul), homme fort aimable, m'avait assuré qu'on serait très indulgent.

Je suis reçu d'une façon charmante. Mme Guillois me met tout de suite à mon aise, et le consul me complimente même sur ma tenue (en riant). Il y a de quoi !

La soirée se passe très agréablement. Au moment où tout le monde se retire, M. Guillois me prend à l'écart et me demande si je n'ai besoin de rien. Il ne

pouvait mieux tomber! Vous vous rappelez qu'en arrivant à Philippopoli j'avais encore en tout soixante-dix francs pour aller jusqu'à Sofia. Je lui avoue mon embarras, et il me remet à flot. Inutile de dire que je le bénis comme un sauveur, et que je lui suis profondément reconnaissant.

Nous restons à causer, seuls, jusqu'à minuit. Il me parle des difficultés de sa situation à Philippopoli, à côté d'un prince que le gouvernement français ne reconnaît pas et qu'il doit éviter.

J'ai trouvé ce soir, près de mon assiette, une lettre ouverte que M. Guillois, toujours attentif à me rendre service, a demandée pour moi au préfet, homme très conciliant malheureusement déplacé. Il a reçu, dit-il au consul, et tous ses confrères ont reçu comme lui, des recommandations du ministre à mon sujet, et l'ordre de me faire toutes les facilités désirables pendant mon séjour en Bulgarie.

Avec cette lettre, je pourrai, quand je le voudrai, me faire donner un gendarme d'escorte. Le consul m'engage, sur l'avis du préfet, à me faire accompagner pour la traversée des Balkans.

Il est une heure quand je me couche. Je suis très enrhumé.

Mardi (4 avril). — Nous partons à huit heures et demie, par une très forte chaleur. Je dis « nous », car je suis accompagné par un professeur de français, rencontré chez les Pères, qui m'a offert de faire la route avec moi jusqu'à Sofia pour se promener.

Toute la journée nous marchons dans une plaine

monotone, hérissée de nombreux « tumuli ». L'étape est de trente-sept kilomètres. M. Torte, — c'est le nom du professeur, — très bon marcheur, mais peu entraîné en cette saison, doit s'arrêter souvent. Au dixième kilomètre, il est déjà blessé. A tout instant, il fait une halte, soit pour boire, soit pour se reposer un peu. Je suis forcé de m'arrêter aussi pour l'attendre.

Cette plaine que nous traversons a été le théâtre des derniers efforts des Turcs en 1877 ; elle a été témoin de leur retraite, — un vrai sauve-qui-peut, à ce moment-là, — devant les Russes qui ont élevé, sur l'un de ces tertres, un monument à la mémoire de leurs soldats tombés sur tous ces champs de bataille.

Nous avons toujours à notre gauche, très près de la route, le Rhodope, et, loin sur notre droite, les Balkans.

Nous arrivons à « Tatar-Bazardzik (1) » à cinq heures et demie. C'est un village important, fort long, aux rues sales et mal pavées, où nous cherchons pendant une demi-heure un hôtel pour coucher. Au commissariat de police, sur la présentation de ma lettre, on me dit que demain j'aurai un gendarme à ma disposition, à l'heure que j'indiquerai. Je donne rendez-vous à six heures, devant l'hôtel.

En dînant, j'ai décidé M. Torte, blessé et fatigué, à retourner à Philippopoli. Je le regrette, car il est gai compagnon ; mais à quoi bon l'estropier ?

Je souffre beaucoup de mon rhume, et je tousse à m'arracher la poitrine.

(1) Bazardchik.

Mercredi (5 avril). — Départ à six heures et demie, avec mon gendarme, par un temps superbe. Il fait un petit air frais très agréable. Mon rêve serait d'aller coucher à « Ichtiman », mais ça sera dur : cinquante-deux kilomètres et la traversée des Balkans. Je pars en me disant que je ferai, après tout, ce que je pourrai; quant à l'endroit où je coucherai, peu m'importe.

De « Tatar-Bazardzik » à « Vjetren (1) », au pied des Balkans, vingt-quatre kilomètres de bonne route, à plat, mais aussi monotone que la plaine de Philippopoli. Tout le long du chemin, nous rencontrons des groupes de paysans se rendant à la ville. Jolis costumes des femmes, aux couleurs très voyantes, avec leur large ceinture de métal. Ces rencontres me font trouver la route moins longue.

J'arrive à « Vjetren » à onze heures et demie, sans m'être arrêté une seule fois. Depuis huit heures, il fait une chaleur accablante. Mon rhume a augmenté, et j'ai maintenant, en plus, un mal de tête affreux. Je tousse continuellement, et, à chaque fois, il me semble que mon front se brise. J'avais emporté trois mouchoirs sur moi, ce matin; j'ai déjà dû en faire sécher deux sur ma casquette, tout en marchant.

« Vjetren » a une mauvaise réputation; on dit que c'est un repaire de voleurs. On m'a raconté, par contre, plus tard, à Sofia, que Lamartine, au cours de ses voyages, y a passé six semaines, malade, et y a trouvé une hospitalité digne des anciens temps. Quant à moi,

(1) Vjétrenn.

je n'en puis rien dire, ni dans un sens ni dans l'autre, car j'y suis resté à peine trois quarts d'heure, de onze heures et demie à midi un quart, juste le temps de manger deux œufs et de prendre un café.

J'ai bien les jambes un peu raides, déjà, et il fait une chaleur tropicale; mais je veux maintenant coucher à « Ichtiman ». Il me reste vingt-huit kilomètres à faire et le passage des « Portes de Trajan ».

Pendant trois heures nous montons, sans un seul arrêt, à travers les sites les plus sauvages. A droite et à gauche, dominant et étranglant le chemin que nous suivons, la montagne boisée, avec la teinte triste des feuilles mortes et les larges taches blanches de la neige. Tout le long de la route, un ruisseau capricieux qui dégringole de la montagne et qui passe cent fois d'un côté à l'autre du chemin.

A trois heures un quart, je suis à « Kapucik (1) », qui, dans la langue du pays, veut dire « petite porte »: c'est le « col de Trajan ». On y trouve une simple maison, misérable auberge au bord de la route, à quelques centaines de mètres du col. Je m'assieds dix minutes pour boire un verre de vin et manger un morceau de pain noir.

De « Kapucik » à Ichtiman, neuf à dix kilomètres. Bien loin sur notre gauche on aperçoit, par-dessus la petite chaîne, le grand Balkan tout blanc de neige.

Je descends pendant une heure. Plaine monotone ensuite, à peine ondulée. C'est la partie la plus

(1) Kapoutcik.

dure de cette pénible journée. Je n'en puis plus. Je marche machinalement, mes jambes fléchissent sous moi. Derrière chaque pli de terrain, je m'attends toujours à apercevoir « Ichtiman » ; et je ne trouve, derrière une ondulation, qu'une autre ondulation pareille à celle que je viens de dépasser. Je marche encore pendant cinq quarts d'heure dans ces conditions. Enfin, j'aperçois la ville, en travers de ma route, et, à sa gauche, la Maritza (1).

Près du chemin, un chariot chargé de quelques fagots s'est écrasé. C'est l'essieu, tout en bois, qui est cassé au ras de la roue. L'accident serait assez grave, dans nos pays ; il faudrait abandonner la voiture.

Les Bulgares, les Turcs surtout, ne sont pas embarrassés pour si peu ; ils prennent le premier arbre, le premier morceau de bois venu, et, avec la hache dont ils ont la précaution de se munir toujours, ils font, séance tenante, un autre essieu ou une jante nouvelle. La pièce ainsi fabriquée n'est pas un chef-d'œuvre d'élégance, mais elle suffit pour faire tenir la voiture debout. C'est tout ce qu'il leur faut. Elle ira ce qu'elle pourra ; après, on la remplacera.

J'arrive à cinq heures quarante, me raidissant pour cacher ma fatigue. Je m'arrête à la première auberge, et je laisse à mon gendarme, qui est à cheval, le soin de porter ma lettre à la police. Il revient quelque temps après avec la lettre, en gesticulant et baragouinant, et je crois comprendre que l'on réclame mon

(1) Maritsa.

passeport. Je donne mon passeport au soldat qui me le rend ; ce n'est pas cela.

Je commençais à envoyer le gendarme et la police au diable, n'y comprenant rien, quand un des curieux qui m'entourent, parlant un peu le français, m'explique que la lettre du préfet de Philippopoli n'a plus de valeur à Ichtiman, et que j'aurais dû m'en faire délivrer une autre à Tatar-Bazardzik. La police n'a pas été avertie de mon passage ici, et, pour me donner un gendarme, il lui faut l'ordre du préfet de « Bazardzik », dont elle relève. Eh ! il fallait le savoir ! Je reprends mon passeport et ma lettre, je mets tout ce monde à la porte de ma chambre, et je descends pour dîner.

Tout en descendant, je dis au monsieur parlant français que je n'insisterai pas auprès de la police, que je ne me dérangerai même plus, que je partirai demain sans escorte, mais que, dès mon arrivée à Sofia, je rendrai compte au ministre.

Le monsieur l'a-t-il répété au gendarme ? Le gendarme a-t-il prévenu la police ? Je l'ignore. Toujours est-il que, pendant mon dîner, un soldat me demande et me remet une carte du commissaire m'informant « que demain, à six heures, un gendarme sera à ma disposition à la porte de l'hôtel ».

Je ne trouve pour dîner, et pas sans peine encore, qu'une salade de haricots et une ratatouille d'agneau mort-né que je n'ai pas le cœur de manger. Cette viande sans consistance, que l'on me sert partout depuis quelque temps, me répugne.

En Turquie, dans les villages, j'ai dû mourir à moitié de faim à cause du Ramazan; en Bulgarie, c'est à cause du Carême, peut-être plus terrible. Heureusement, je n'ai pas bien faim ce soir. Il a fait une chaleur tropicale toute la journée; maintenant je grelotte, surtout de fièvre. Je fais allumer du feu dans ma chambre.

Je dors très mal. Je passe la nuit à tousser; la fièvre me donne le cauchemar, et le tambour de Ramazan, qui éclate sous ma fenêtre, me fait bondir dans mon lit à deux heures du matin (car, à Ichtiman, il y a encore des Turcs et des mosquées; c'est la dernière localité où j'en trouve). Enfin, à trois heures et demie, le garçon vient secouer ma porte; je lui ai dit hier soir de m'éveiller à cinq heures et demie, il a compris trois heures et demie.

Pour une mauvaise nuit, c'en est une!

Jeudi (6 avril). — A six heures et demie, mon gendarme est à la porte de l'hôtel.

Je mange au galop une omelette de deux œufs. A « Catak », on m'en avait fait une absolument à sec; celle-ci nage dans une demi-livre de beurre. C'est écœurant! Ils ne connaissent pas de milieu, ces gens-là, en fait de cuisine : ça nage dans la graisse ou ça cuit sans beurre.

Par exemple, j'ai le plaisir de la voir préparer par une femme; c'est la première fois que cela m'arrive depuis mon départ de Constantinople. Et le plaisir est d'autant plus grand que cette femme a une voix douce, des joues roses, et qu'elle est toute jolie dans son costume national des dimanches. Car c'est aujour-

d'hui le jeudi saint pour les orthodoxes. (Le nôtre est passé depuis huit jours (1).)

Nous partons à six heures trois quarts. A la sortie du village, nous croisons un amour de fillette allant puiser de l'eau, le poing sur la hanche et deux seaux sur l'épaule. Je n'ai pas rencontré depuis costume si coquet ni si coquettement porté. Mignonne à croquer, cette petite Bulgare, avec ses seize ans, sa fleur rouge dans ses cheveux noirs frisottants, ses grands yeux étonnés, son court jupon, son corsage bariolé, sa petite démarche fière et provocante. Je donnerais quelque chose pour pouvoir la photographier sans quelle s'en doute, en passant; mais il fait un brouillard épais, et mes minutes sont comptées.

Pendant une heure et demie, route mauvaise, mal entretenue, mais à peu près à plat. A peine quelques ondulations insignifiantes. A huit heures et demie, nous sommes à la limite conventionnelle de la « Bulgarie » et de la « Roumélie orientale », à peu près au kilomètre 46 de Sofia. Rien ne l'indique exactement. Mon gendarme me montre l'endroit.

Le terrain que nous traversons depuis ce matin est nu et sauvage : à peine quelques arbustes rabougris. A droite et à gauche, la chaîne des Balkans, se resserrant de plus en plus, jusqu'à devenir un défilé étroit où passent tout juste la route, la petite rivière d'Ichtiman et le chemin de fer.

A une demi-heure de « Vakarel », montée raide

(1) L'année bulgare commence treize jours plus tard que la nôtre.

d'un quart d'heure. En haut, le village, d'un joli aspect. Je m'y arrête le temps de manger deux œufs, et en route pour « Yénihân ». Dès la sortie du village, montée douce, mais assez longue; mauvais chemin, inégal et très dur, pendant une heure. On a, de là, une vue magnifique sur l'autre versant, pittoresque et sauvage avec ses gorges profondes et la vallée étroite d'une petite rivière, la « Lipa ».

Descente longue, ensuite, et rapide, où le chemin de fer court en faisant de nombreux lacets et en franchissant le torrent sur un pont en fer de trois arches.

Il est une heure et demie quand nous arrivons à Yénihân, village sans caractère particulier, sur la hauteur, traversé par un autre torrent très large, mais presque à sec.

Mon rhume n'a pas diminué, la fièvre non plus. Je n'ai pas de force, je n'ai pas faim, mais j'ai une soif dévorante. Je dîne avec un peu de pain trempé dans du vin blanc, puis je me couche. Mon gendarme m'a fait apporter une couverture qu'il étend sur la banquette en bois, et un traversin.

Je suis très mal à mon aise, en ce moment. Ces trois jours de marche avec le rhume et la fièvre m'ont abattu. Heureusement que j'approche de Sofia, et que je serai forcé de m'y arrêter quelques jours pour attendre que ma machine soit réparée. Je n'en puis plus.

Un Italien ivre et à mine de brigand vient s'installer dans la salle où je suis couché. Il me regarde d'un mauvais œil, fait un bruit enragé et finit par casser les

verres. Mon gendarme, qui me voit malade et qui s'est retiré pour me laisser dormir tranquille, tout en veillant sur moi, — car, dit-il, il a charge d'homme et d'officier, — entend ce vacarme et arrive tout en colère.

Il prend l'ivrogne par les épaules, et le jette à la porte en crachant dessus et en l'accablant de sottises. Les mots d' « officier » et de « Franzous » reviennent souvent dans sa mercuriale, et je comprends qu'il dénonce mes titres à l'Italien et lui reproche la sottise et la grossièreté qu'il vient de commettre en me manquant de respect. Puis il me fait signe que je peux être tranquille, maintenant, que cet homme ne reviendra plus. Et il passe de nouveau dans la chambre voisine pour me laisser seul.

Brave garçon, n'est-ce pas, et qui a bien droit à mon bon souvenir? J'en ai une photographie, bien mauvaise, c'est vrai, mais je la garde précieusement.

A cinq heures et demie, un jeune homme de Sofia, qui est au courant de mon voyage et à qui j'ai appris mon accident et mon arrivée à pied, vient au-devant de moi avec une bicyclette. Il m'offre sa machine pour le lendemain.

Mais je me suis mis en tête de faire complètement, à pied, la route de Philippopoli à Sofia; il ne me reste que vingt-cinq kilomètres; je me trouve mal à mon aise sur sa bicyclette, et je le remercie. Il repart à deux heures du matin et me donne rendez-vous chez lui, mettant en camarade tout ce qu'il a à ma disposition.

Je passe la nuit sur la banquette. Il fait très froid, je suis peu couvert et je grelotte. Et les gens de la maison, par ce temps-là, couchent sur la terre humide, dans la même salle que moi, à peine enveloppés dans une mauvaise couverture.

Vendredi (7 avril). — Je pars à six heures et demie, par un vent violent et glacial.

Je n'ai que vingt-cinq kilomètres à faire, mais c'est plus qu'il n'en faut pour me fatiguer aujourd'hui. La route, presque toujours à plat, est mauvaise, rocailleuse, très inégale et très dure.

La plaine que nous traversons est toute cultivée, mais d'une monotonie désespérante. A notre gauche, le « Vitos (1) », qui disparaît sous une énorme couche de neige.

A dix kilomètres de Sofia, un quart d'heure d'arrêt pour manger. Mon gendarme se régale de pain noir assaisonné de sel et de poivre rouge, et d'un verre de vin; moi, de vin sucré et de pain noir. Je rends la liberté à mon brave guide et j'arrive seul à Sofia, vers midi.

On n'aperçoit la ville que de très près. Elle apparaît alors, bâtie en longueur, avec son École militaire, toute neuve et bien en évidence, à droite.

A ma droite également, sur la route, des casernes; et au milieu d'un jardinet, un monument à la mémoire des officiers bulgares morts en 1877, dans la guerre turco-russe.

(1) Vitosch.

A gauche, le nouveau jardin public, d'un kilomètre de côté; il promet d'être magnifique.

Sofia est très coquette, avec ses constructions toutes neuves. C'était, avant la guerre, une ville pauvre comme le pays lui-même, et sale comme toutes les villes de l'Orient. En quelques années, elle est devenue ce qu'elle est; elle s'agrandit encore et s'embellit de jour en jour.

Les Bulgares sont riches, maintenant; ils sont restés d'une grande simplicité; mais ils ne regardent plus à la dépense pour tout ce qui touche à la gloire de leur pays, à leur instruction et à leur force.

On entre dans la ville en traversant un pont orné, à ses quatre coins, de quatre colonnes surmontées d'aigles, le cou allongé vers les quatre points cardinaux, les ailes déployées et interrogeant l'horizon.

L'attitude à la fois vigilante et menaçante de ces aigles est d'un effet saisissant. Le peuple qui a fait construire ce pont a-t-il voulu indiquer par là, seulement, qu'il veille sans cesse et se garde contre tout ennemi, ou bien qu'il convoite une proie et se tient prêt à fondre sur elle?

Le consul de Philippopoli me disait, il y a quelques jours, que les Bulgares suivent d'un œil attentif la marche descendante de la Turquie et nourrissent des espérances de ce côté. En voyant ces aigles fouillant l'horizon et cette petite armée si fière, ce qu'on me disait me revient en mémoire.

Large avenue, ensuite, conduisant aux « Écoles supérieures » et au « Sobranié » ou Chambre des dé-

putés, construction grise, basse, sans cachet. Près de là, la vieille église, à présent en ruine, de Sainte-Sophie.

Je descends à l'hôtel de Bulgarie, tout près du jardin public actuel et du palais du prince Ferdinand, d'assez belle apparence, mais trop à portée des pierres et des coups de fusil des révolutionnaires. Qu'il arrive en effet une émeute, et, dès la première minute, on peut de la rue casser les vitres à coups de cailloux et fusiller le prince dans ses appartements, à travers les fenêtres. C'est dangereux dans ce pays où les têtes s'échauffent si vite, et avec un peuple si prompt à s'ameuter.

A Sofia, je retrouve M. « Graf ». C'est ce même jeune homme, — un Suisse, — professeur de botanique à l'École supérieure, qui est venu au-devant de moi à Yénihân.

Pendant mon séjour dans cette ville, il n'a cessé d'être entièrement à ma disposition pour tous les services dont j'ai pu avoir besoin, et c'est à lui que je dois d'avoir pu faire réparer ma bicyclette et continuer mon voyage.

Je me présente au consulat et j'y reçois, pour le lendemain, une invitation à déjeuner.

Je me couche à dix heures et demie, souffrant de partout. J'ai maintenant mal aux dents : il ne me manquait plus que cela!

Samedi (8 avril). — Je me lève tard. Pour un peu, je serais resté au lit, tant je suis mal à mon aise; mais je ne puis me résigner à perdre ainsi mes journées.

Au moment de sortir pour aller déjeuner, je reçois la visite d'un jeune avocat de Philippopoli, rédacteur d'un journal important, *l'Aurore des Balkans*, qui parle français très correctement et s'est montré fort aimable avec moi, lors de mon passage. Je suis tout content de le revoir. Il reste avec moi le dimanche et la matinée du lundi. Je lui dois d'avoir pu retirer ma malle à la gare, pendant ces jours de fête où tous les bureaux sont fermés, les colis consignés, du mercredi saint au mercredi suivant, et les employés introuvables.

Grâce à lui, aussi, je puis visiter en détail l'École militaire. Un capitaine instructeur de ses amis (1), fort distingué, nous sert de cicerone et me donne, avec une aimable complaisance, tous les renseignements désirables.

Nous voyons successivement : l'hôpital, avec la salle de bains pour les malades; les dortoirs, vastes et parfaitement aérés; le réfectoire unique, immense; les salles d'étude; le magasin d'armes où le capitaine prend plaisir à me montrer leur fusil, le « Mauser », et me fait remarquer son système de fermeture rectiligne; la chambre de l'officier de garde, qui est en communication avec tous les services de la ville par le téléphone, etc.

Tout est fait grandement, dans cette école qui n'est pas encore achevée. L'inauguration doit avoir lieu au mois de mai. Les élèves y suivent les cours pendant trois ans, infanterie et cavalerie. En sortant de là, ils

(1) Capitaine « Brnew ».

sont officiers; mais les cavaliers devront dorénavant, comme chez nous, suivre pendant une année des cours d'équitation à l'École de cavalerie que l'on construit en ce moment.

Remarqué la bonne tenue, la discipline à la prussienne, et l'entrain de tous ces jeunes gens généralement bien bâtis, fortifiés et assouplis par toutes sortes d'exercices physiques.

Le soir, je me couche aussitôt après avoir dîné.

Depuis que je suis à Sofia, il fait un grand vent très froid; il neige à tout instant, et mon rhume augmente au lieu de diminuer. Je n'arrive pas à faire blanchir mes mouchoirs au fur et à mesure que j'en ai besoin; je suis réduit à en acheter deux douzaines. Avec cela, ce n'est plus une dent qui me fait mal, c'est toute la mâchoire. Je souffre beaucoup d'une névralgie qui me tient tout le côté gauche de la figure; je n'ouvre l'œil gauche que difficilement. Tout cela me donne une fièvre qui me secoue dans mon lit. Je dors d'un sommeil agité qui me fatigue au lieu de me reposer.

Dimanche (9 avril). — Je me lève seulement pour manger; tout le reste du temps, je le passe au lit, tellement je souffre. Je le regrette d'autant plus que, des officiers bulgares ayant laissé voir qu'ils seraient très contents de me connaître, M. Ghennadiew (c'est le nom du journaliste) devait me présenter à ces messieurs, le soir, à leur cercle.

Lundi (10 avril). — Je me lève tard. J'ai bien fait de ne pas sortir hier : je me trouve un peu mieux et je souffre moins.

J'ai dit qu'à Philippopoli je m'étais trouvé presque sans un sou, et que j'avais été obligé de recourir à l'obligeance de notre consul. Je croyais être sauvé sous le rapport financier, en arrivant à Sofia. Je me figurais n'avoir qu'à me présenter à la Banque pour toucher mon argent. Je ne savais pas alors que, pendant les fêtes de Pâques, tous les bureaux sont fermés en Bulgarie, que tout travail est suspendu, que les banques ne payent plus, et cela pendant huit jours pleins!

Impossible de rien toucher jusqu'à mercredi; et ma machine sera prête mardi matin, grâce à la complaisance d'un ouvrier habile!

On le voit, les ennuis me viennent de tous les côtés. Je ne suis délivré d'un souci que pour en voir immédiatement surgir un ou plusieurs autres. Et je meurs d'impatience, maintenant, à Sofia. Mon temps s'écoule sans profit. Un jour me suffisait ici, et je suis condamné à y rester presque une semaine.

Je fais part au consul, chez qui je déjeune, de mon embarras. J'ai été bien inspiré, car le directeur de la Banque ottomane assiste justement au déjeuner, et, sur la demande de M. Lacau (le consul), ce monsieur complaisant et fort aimable consent très volontiers à me payer demain matin sur sa propre caisse, quitte à se faire rembourser après par la Banque nationale.

Me voilà donc encore sorti de ce mauvais pas, grâce toujours à l'obligeance aimable de notre consul qui a droit, comme M. Degrand, comme M. Guillois, à toute ma reconnaissance. J'espère bien ne plus m'y

laisser prendre. Par deux fois, depuis huit jours, le manque d'argent m'a fait passer de bien mauvais quarts d'heure.

En attendant le dîner, nous allons faire un tour de foire. Comme dans toutes les vogues, nombreuses baraques, musiciens ambulants, vacarme endiablé, guinguettes au grand air et bals en plein vent. Nous y voyons danser le « hôrô », danse nationale bulgare, au son des chalumeaux et des tambours.

Rien ne me retenant plus à Sofia, je me décide à partir demain à une heure.

Mardi (11 avril). — Dans la matinée, je passe à la Banque, et à l'heure dite nous partons.

Quatre vélocipédistes me font un bout de conduite; deux d'entre eux, dont M. Graf, tiennent à m'accompagner jusqu'à « Zaribrod », frontière bulgare, de peur qu'il ne m'arrive quelque ennui autour de « Slivnica (1) ».

De Sofia au village de ce nom, route à peu près à plat et assez bonne, au moins pour le pays. Plaine monotone et nue.

Un peu plus loin que le village, sur un mamelon, le fort de « Slivnica », à peu près invisible, dominant la plaine et barrant la sortie du défilé de « Dragoman ».

Cinq ou six kilomètres plus loin encore, village et défilé de ce nom. Chemin de moins en moins bon, montées et descentes successives jusqu'à l'entrée du défilé. Puis descente de douze à quinze kilomètres,

(1) Slivnitsa.

d'abord très raide et dangereuse à bicyclette, s'adoucissant ensuite peu à peu. Chemin rocailleux et inégal, complètement rongé par le torrent à deux ou trois endroits.

Enfin, bonne route descendant en pente douce jusqu'à « Zaribrod (1) », au bord de la vallée plus large de la « Nischawa ». Les Serbes, en 1885, étaient arrivés, avec leur artillerie, jusqu'à Dragoman.

Quand on a vu ce défilé sauvage où cent hommes peuvent tenir en échec une armée tout entière, on se demande quels hommes étaient les Serbes, ou quels hommes étaient les Bulgares, pour qu'une telle position ait été si rapidement enlevée.

Les Serbes, en effet, avaient tout pour eux : ils n'avaient qu'à défendre une position formidable; leurs troupes étaient fraîches et reposées; ils avaient pu étudier le terrain et s'y installer tout à leur aise, puisque la frontière, de ce côté, était absolument dégarnie de troupes. Car les Bulgares, sans la moindre défiance du côté de la Serbie, avaient toutes leurs forces massées sur la frontière turque, au moment où l'armée serbe franchissait sournoisement le Dragoman.

Dans cette circonstance, les Bulgares firent preuve d'une décision, d'une vigueur et d'une endurance admirables. En deux jours de marche forcée, par le froid et la neige jusqu'aux genoux, sans manger presque, ils vinrent de la frontière turque à Slivnica; et, sans prendre le temps de se reposer, ils rejetèrent dans le

(1) Tsaribrod.

fameux défilé l'armée serbe qui venait d'en sortir, et la poursuivirent au pas de course jusqu'à « Zaribrod » et « Nisch ».

Les hommes qui ont fait cela ne sont pas, sûrement, des hommes ordinaires. Ils ont du nerf et du cœur, et c'est avec ce bois-là qu'on fait les héros.

On voit à Sofia, devant l'église principale, une petite cloche qui sert à appeler les fidèles aux offices. C'est un souvenir que les Bulgares victorieux ont rapporté de « Nisch » en 1885, et c'est tout ce qu'ils ont eu pour les indemniser des dépenses auxquelles les avait entraînés cette guerre contre les Serbes.

Il paraît que le prince de Battenberg voulait la restituer à « Nisch » ; mais, à Sofia, tout le monde a jeté les hauts cris, et cette idée n'a pas eu de suite. Et l'on m'a dit qu'aujourd'hui encore celui qui s'aviserait de dépendre la clochette se ferait écharper.

A six heures et demie, nous sommes à « Zaribrod », beau village traversé par la route large et pavée. C'est le village frontière de la Bulgarie.

Nous couchons à l'« hôtel de l'Europe », sale gargote où se donne, à l'occasion des fêtes de Pâques, une soirée dansante, chantante, théâtrale, avec intermèdes de spiritisme, escamotage, etc., etc. Tout cela par les mêmes artistes !

Autour de la salle, deux rangées de bancs : sur l'une, les consommateurs (des deux sexes) assis ; sur l'autre, servant de table, les consommations. Comme orchestre, une grosse caisse et deux ou trois cornes en cuivre qui nous font, jusqu'à trois heures du matin, une musique

enragée. Allez dormir, avec ce tintamarre infernal!

Nous couchons tous les trois dans la même chambre, deux dans des lits, un sur le pavé ou à peu près.

Mercredi (12 avril). — Mes compagnons de route partent à quatre heures pour Sofia; moi, à six heures vingt pour Pirot.

Il fait un temps superbe; à peine une légère brise qui m'est plutôt favorable.

A cinq kilomètres de là, douane bulgare, où je passe sans difficulté, et où je photographie le poste, qui s'y prête, d'ailleurs, de bonne grâce.

A part mon accident de machine et mes ennuis d'argent, je n'emporte que de bons souvenirs de la Bulgarie et des Bulgares. On me les avait représentés comme de mauvaises gens, regardant les étrangers, surtout les Français, comme des ennemis et les traitant comme tels. On les avait faits plus mauvais qu'ils ne sont.

Je n'ai pas eu du tout à m'en plaindre. Partout j'ai reçu bon accueil, et je remercie sincèrement le ministre des mesures bienveillantes qu'il a bien voulu prendre à mon égard. Je remercie également toutes les autorités auxquelles j'ai eu affaire du soin qu'elles ont apporté à m'éviter tout ennui et tout désagrément sur ma route.

EN SERBIE

Me voilà seul, maintenant, et jusqu'à la fin je serai seul.

Tout près de la borne-frontière, poste de la douane serbe, où l'on m'arrête pour me demander mon passeport.

De « Zaribrod » à « Pirot », vingt-sept à vingt-huit kilomètres de très bonne route, en plaine. La campagne est toute peuplée de laboureurs et de bergers. La ville se voit de très loin. Une rue large et pavée la traverse dans toute sa longueur.

En entrant, à gauche de la route, grande ligne de bâtiments uniformes. C'est la caserne, où des soldats manœuvrent, les uns à l'instruction individuelle, les autres en ordre serré.

Je garde de mon premier repas en Serbie, à Pirot, un mauvais souvenir. Le gargotier, qui tient cependant un café assez propre où viennent les officiers, me vole d'une façon ignoble.

De Pirot à « Palanka », route d'abord assez bonne,

quatre ou cinq kilomètres; puis mauvaise, avec montée raide d'une heure et demie dans les bois, sur un terrain extrêmement dur; enfin, descente rapide jusqu'à Palanka, gros village partie en plaine et partie en amphithéâtre dans la montagne. Puis, jusqu'à « Nisch », bonne route, à plat, pendant la première heure, le long de la Nischawa; puis encore, chemin passable et montée d'une heure quarante-cinq minutes, entre deux chaînes de montagnes parallèles : la chaîne de droite, bordant la « Nischawa », grise, aride et rocheuse; la chaîne de gauche, toute couverte de neige; entre les deux, les collines que je traverse, boisées et cultivées.

Enfin, à partir du col, descente de cinq kilomètres, très raide, dangereuse, sur la terre rouge dure comme le rocher, avec de gros cailloux roulants, au milieu des bois; puis cinq kilomètres de descente plus douce, entre de jolis coteaux de vignes; et, ensuite, jusqu'à « Nisch », la plaine cultivée et une route en très bon état.

Cette dernière partie de l'étape me paraît longue. Je suis fatigué, mes jambes n'en veulent plus; je meurs de soif et j'ai un commencement de fringale.

J'arrive à six heures. « Nisch » est caché par un soupçon de pli de terrain qui empêche de le voir jusqu'à ce qu'on soit presque aux premières maisons.

A un kilomètre de la ville, la route est pavée. Il n'y a qu'une rue, mais elle est d'une longueur démesurée.

Je m'arrête à l'hôtel d'Europe où je dîne très bien.

Je me couche de bonne heure, fatigué, mais content de ma journée. Je souffre moins et j'espère que je vais bien dormir.

Jeudi (13 avril). — Il pleut très fort, et le vent souffle avec violence.

J'attends jusqu'à neuf heures trois quarts, espérant que le temps changera. La pluie et le vent ne font qu'augmenter.

Je me mets en route quand même. Je n'ai pas fait un kilomètre que mes souliers sont pleins d'eau (car il faut aller à pied).

La route est bonne, sans montées, jusqu'à « Topolnitza », où j'arrive à midi un quart. Je m'y arrête une demi-heure pour manger.

Ensuite, chemin sablonneux, accidenté, difficile. Montée pénible pour arriver à « Buimir », misérable hameau tout en chaume, à moitié enterré dans un trou profond, entre les hauteurs. Très mauvais, après, jusqu'à « Aleksinatz ».

Deux kilomètres avant d'y arriver, montée raide au sommet de laquelle se trouve un monument, élevé par les Russes à la mémoire de leurs soldats tués dans les batailles livrées en 1877-1878 sur les collines environnantes.

A partir de la montée, je retrouve cette terre grasse qui m'a tant fait souffrir en Turquie. Je ne puis plus avancer. Même à la descente, qui est cependant très rapide, je n'avance qu'avec des peines inouïes et en décrottant tous les deux ou trois tours de roue. Je glisse à chaque pas avec ma machine que je tiens tout près de moi pour être plus solide, et j'arrive dégoûtant à « Aleksinatz ». Il est six heures.

C'est une petite ville de six mille cinq cents habi-

tants, partie en plaine et partie sur le versant d'une colline. On ne l'aperçoit qu'en y entrant.

Depuis « Nisch », j'ai à ma droite une ligne de hauteurs assez élevées se rapprochant de plus en plus de ma route; et, à ma gauche, la plaine tout inondée où coulent capricieusement, au milieu d'une infinité de petits bouquets de bois, la « Nischawa » d'abord, puis la « Morawa ».

Comme je cherchais un hôtel, un gargotier me raccroche au passage. La maison n'a pas trop mauvaise apparence, et j'ai hâte d'être arrivé : j'entre là. Après tout, ce n'est pas pour si longtemps.

Mais dans quelle boîte me suis-je fourré, bon Dieu? Au moment où je change de chemise, ma porte s'ouvre avec fracas, et une bande de gamins font irruption dans ma chambre, comme ça, pour me voir. Ça se passe sans façon, dans cet hôtel-là, mais ce n'est pas du tout mon affaire. Je les flanque à la porte avec non moins de fracas, et, cette fois, je ferme à clef.

Quand il s'agit de manger, c'est bien autre chose. La salle est pleine de curieux qui m'attendent. Je m'assieds à une table isolée, dans un coin, pour être à mon aise. A peine assis, je suis entouré de vingt personnes qui me regardent comme on regarde un phénomène. Le cercle se resserre petit à petit, et bientôt les premiers s'assoient en face de moi, quelques-uns même, je crois, sur la table. Je sens la moutarde qui me monte au nez, et j'allais certainement en bousculer deux ou trois, les plus rapprochés de moi, quand un

homme bien élevé me débarrasse d'un mot de tous ces curieux par trop encombrants.

Il me faut trois quarts d'heure pour faire comprendre que je désire une omelette. Et j'ai une faim de loup! Et c'est moi, encore, qui suis obligé de casser les œufs et de les battre : ils n'ont pas l'air de savoir même ce que c'est qu'une omelette. Et savez-vous ce qu'on me les fait payer, ces quatre œufs, sans main-d'œuvre, puisque c'est moi qui ai tout fait? La modique somme de trois francs!

Pour coucher, on me fait voir une chambre à quatre lits, pavée et glaciale. C'en est trop, à la fin. Un jeune homme, qui sait quelques mots de français, me fait comprendre que, à côté, tout près, il y a un autre hôtel, « l'hôtel de messieurs les officiers », très bon celui-là, avec de bonnes chambres.

Je suis déjà en pantoufles, mais, malgré cela, je lui donne à peine le temps d'achever. Je solde ma dépense; l'un prend ma bicyclette, un autre mes souliers pleins de boue dedans comme dehors, et mes bagages, et je me fais conduire au cercle des officiers.

Mon entrée dans cet attirail fait sensation. Pour ne pas trop faire voir mes pantoufles, je m'assieds à une table isolée près de la porte.

Un officier se trouve en ce moment au café. Le jeune homme qui m'a amené dit quelques mots au patron, qui dit quelques mots au lieutenant, et le lieutenant vient aussitôt vers moi en me tendant la main. Il m'emmène à sa table. Ces messieurs arrivent successivement : c'est l'heure à laquelle ils dînent.

Un capitaine, parlant bien le français, arrive à son tour. On est venu le prévenir de mon arrivée au moment où il allait se mettre à table. Il a tout quitté pour venir me souhaiter la bienvenue. Il me demande une demi-heure pour aller dîner avec sa femme, et revient au bout d'un quart d'heure.

Tous les officiers de la petite garnison sont là, en ce moment, sauf le colonel qui n'a pas été prévenu. Je suis au milieu d'un cercle d'amis empressés autour de moi. On me fait une véritable fête.

Tout à coup, sans que rien ait pu me le faire prévoir, la musique du régiment, venue sans que je m'en aperçoive, attaque la *Marseillaise,* tête nue. Les officiers se sont levés à la première note.

J'étais déjà debout, électrisé. C'est que la *Marseillaise,* si banale en France depuis qu'on la traîne dans les rues, redevient, pour un Français qui l'entend à l'étranger, le chant national. Elle résonne dans la tête et dans le cœur, et fait courir sur la peau, de la tête aux pieds, un frisson de plaisir et d'enthousiasme, comme la sonnerie au drapeau!

Après la *Marseillaise,* la musique joue l'hymne serbe. La *Marseillaise* est le cri de guerre d'un peuple qui ne veut compter que sur son bras pour vaincre; — l'hymne national serbe est la prière d'une nation croyante qui attend sa force surtout de Dieu.

La fête se continue jusqu'à trois heures du matin, et se termine par la danse enthousiaste, très originale et fort jolie, de la « nouvelle georgiewska », à laquelle

je dois prendre part. C'est la danse nationale en Serbie, comme le « hôrô » en Bulgarie.

Ces messieurs m'accompagnent jusqu'à ma chambre. La musique reprend la *Marseillaise* quand je passe devant elle.

Cette bonne soirée, cet accueil chaleureux, me rappellent la franche sympathie que j'ai trouvée, jusqu'à présent, partout sur mon passage, pour la France et pour les Français, et j'en suis heureux et fier.

J'ai eu bien des mauvais moments, dans ce voyage; mais une heure comme celle que je viens de passer me donne plus de satisfactions que je n'ai eu de peines.

Vendredi (14 avril). — Je me lève très tard. Pendant que je m'habille, le capitaine vient prendre de mes nouvelles. Il m'apprend le coup d'État du roi Alexandre auquel personne ne s'attendait, paraît-il.

Nous allons ensemble au bureau du colonel (major), à qui il veut me présenter. Le major lit précisément la dépêche officielle dans le bureau du directeur des postes qui la reçoit à l'instant.

Je me trouve au cercle des officiers quand le directeur des postes vient y lire la proclamation du nouveau roi. La lecture est souvent interrompue par les « vivats ». On casse les verres; c'est un enthousiasme général.

Au café des radicaux, ce n'est plus de l'enthousiasme, c'est du délire.

J'assiste à la prise d'armes du régiment pour la lecture de la proclamation. Le major a eu l'aimable attention de me faire placer à l'endroit le plus propice pour

bien voir la cérémonie. Il neige, le vent souffle très fort et très froid.

Le régiment à pied est formé en carré. Les officiers sur un rang, au centre, le major leur faisant face. La musique joue l'air national; chacun se découvre, moi le premier. C'est instinctif, et j'ai peu de mérite à cela. La foule m'a vu, cependant, au milieu de tous les autres, et cette marque de respect pour le drapeau et pour l'hymne serbes me gagne sa sympathie.

Quelques observations :

Port du sabre des soldats pour la présentation du drapeau : le poignet très détaché du corps, la lame verticale, le tranchant en avant, la main droite à hauteur de la hanche.

Pour les officiers, comme en Turquie, le bras allongé vers la terre, la lame dans le prolongement du bras, la pointe basse; à peu près la position du dernier mouvement de notre salut du sabre.

A deux ou trois reprises, le colonel crie : « Vive le roi Alexandre! » Tout le régiment le répète après lui.

On m'a dit que le soldat bulgare a plus de valeur que ses chefs, et qu'en Serbie, au contraire, l'officier vaut mieux que sa troupe. Je répète ce que j'ai entendu dire, sans commentaire. Je dirai seulement que, d'une façon générale, les Serbes m'ont paru, comme soldats, inférieurs aux Bulgares.

Après cette cérémonie militaire, déjeuner chez le directeur des postes qui m'avait invité hier soir, avec le major du régiment son beau-frère, deux capitaines, et l'officier d'ordonnance du major.

Les dames nous reçoivent à l'arrivée et nous offrent, suivant la coutume du pays, des prunes confites et des confitures, avec fine champagne et grand verre d'eau. Cela remplace notre apéritif, et c'est, après la chaise pour s'asseoir, la première chose qu'on offre aux visiteurs.

En province, les dames ne paraissent pas à table quand il y a des étrangers; elles veulent faire honneur à leurs hôtes en les servant elles-mêmes.

Je dirai, en passant, que ces pauvres femmes, trop effacées, me faisaient peine. Les femmes, chez nous, sont les reines de toutes les fêtes; et les fêtes n'y perdent rien, les hommes non plus.

Je passe un après-midi charmant.

Le soir, tous ces messieurs se réunissent de nouveau à leur cercle pour me recevoir officiellement avant mon départ. La musique assiste à la réception, et le major me fait remettre sa carte en s'excusant de ne pouvoir s'y trouver.

Le plus ancien capitaine qui le remplace me fait, en serbe, un discours fort aimable et très flatteur, et porte un toast à la France. Le fond de son discours, qu'on me traduit ensuite, est « que la France est la plus grande nation du monde ». Nous choquons nos verres à la France et à la Serbie.

Toute la ville, en l'honneur du roi Alexandre, est illuminée et pavoisée. De tous côtés, feux de joie et pièces d'artifice, danses et chants enthousiastes. C'est une joie folle, délirante. Décidément, si le coup d'État n'était pas prévu, il est bien reçu!

A la fin de la soirée, un des chefs du parti avancé — traduisez « ardent royaliste » — légèrement-z-ému, mais patriote ardent et sincère, vient s'asseoir à notre table et, en trinquant avec moi, souhaite « que Dieu me « garde pour me récompenser d'avoir salué, le matin, « le drapeau et l'hymne national serbes ».

A remarquer la foi encore très vive de ces peuples neufs. Chez nous, hommes de progrès, « que Dieu vous garde » est une vieille formule tout à fait démodée.

A minuit, je demande la permission de me retirer. Ces messieurs trouvent que c'est bien tôt, mais j'ai besoin de me reposer pour être dispos demain matin. Je voudrais faire une bonne journée. Ils me prient de leur dire l'heure de mon départ pour qu'ils puissent me faire, à cheval, un petit bout de conduite. Ils m'accompagnent jusqu'à ma chambre.

Samedi (15 avril). — A six heures, je les trouve m'attendant au café.

Pendant que nous déjeunions, le major arrive. Il s'excuse de n'avoir pas pu se trouver hier à la réunion du soir, et vient me dire adieu. Il a exempté une partie de ses officiers de l'exercice du matin, pour qu'ils puissent m'accompagner quelques kilomètres.

Tant d'amabilité ne peut que toucher vivement celui qui en est l'objet. Aussi, je me rappellerai toujours, avec un grand sentiment de plaisir et de reconnaissance, les deux jours que j'ai passés à « Aleksinatz », et je garderai le plus charmant souvenir des officiers du 1er régiment de cavalerie serbe et de leur bonne hospitalité.

J'oubliais de dire que, par ordre du major, toutes mes dépenses d'hôtel avaient été mises au compte des officiers du régiment, et qu'on ne m'avait absolument rien laissé payer. Le capitaine m'en avait prévenu, et m'avait prié de ne pas insister pour qu'il en fût autrement, si je ne voulais pas froisser leur colonel et eux tous.

A huit heures, nous partons. Ces messieurs montent presque tous de très jolis chevaux de sang. Ce sont de beaux cavaliers.

Dès la sortie de l'hôtel, montée très raide de près d'un kilomètre et vent violent en tête; impossible de monter sur ma machine. Elle est dans un triste état, la pauvre bicyclette! Elle est toute rouillée, la chaîne est raide comme une barre de fer, ça grince de partout.

Quoique le grand vent ait déjà presque séché la route et qu'elle ne soit plus absolument mauvaise, je suis forcé de faire plus de la moitié du chemin à pied. Je serais moins ennuyé si j'étais seul; mais je suis réellement humilié de mon impuissance devant ces officiers qui ne peuvent pas se rendre bien compte des difficultés que je rencontre. Aussi, je suis très content quand, à sept ou huit kilomètres d'« Aleksinatz », ils me demandent la permission de s'en retourner. Nous trinquons une dernière fois et je leur fais mes adieux.

Je puis maintenant monter à bicyclette. Ils m'accompagnent de leurs bons souhaits et des cris de : « Vive la France ! »

A quatre ou cinq cents mètres de là, m'étant re-

tourné pour leur envoyer un dernier adieu de la main, je les vois qui, toujours à l'endroit où je les ai quittés, agitent leurs mouchoirs. Vrai, j'éprouvais en ce moment ce qu'on ressent quand on se sépare d'un bon ami.

Tout près d'« Aleksinatz », à droite et à gauche, hauteurs illustrées par les nombreux combats qui s'y sont livrés dans la guerre contre les Turcs.

J'arrive à midi à « Rashanj (1) », après une route assez accidentée.

Un kilomètre avant le village, un monsieur m'accoste dans une langue inconnue, et, tout en m'accompagnant, me fait comprendre qu'il est le directeur du télégraphe de « Rashanj », qu'il a été prévenu de mon passage par son ami, le directeur des postes d'« Aleksinatz », et que je lui ferai grand plaisir en acceptant de déjeuner chez lui.

Nous traversons le village qui est tout pavoisé. On a reçu hier la nouvelle du coup d'État, et l'on se prépare à fêter dignement l'avènement du jeune roi.

Partout des groupes nombreux qui s'entretiennent avec une joie bruyante. A chaque instant, une pièce d'artifice, en partant avec un bruit de canon, fait trembler les maisons et casse les vitres ; mais l'enthousiasme est si grand qu'on ne s'aperçoit pas des dégâts.

Sur la place, une grande table est dressée en plein air ; soixante personnes sont assises autour. C'est un banquet de réjouissance auquel tous les électeurs prennent part.

(1) Rayâni.

Deux « popes » s'y trouvent à la place d'honneur. L'un d'eux, vénérable avec sa longue barbe blanche, harangue les convives; tous l'écoutent avec respect, debout et silencieux, tête nue. De nombreux vivats l'interrompent. Quand le pope a fini, une musique rustique entonne l'hymne serbe.

Un enfant de huit à dix ans était resté couvert, pendant que la musique jouait l'hymne national; un homme lui jette sa casquette à terre par deux fois, avec indignation.

En voyant cette leçon sévère donnée à un enfant par un Serbe, je pensais, non sans en être humilié dans mon orgueil national, à tous ces Français, jeunes et vieux, qui ne sentent rien et restent couverts quand la musique du régiment attaque la *Marseillaise* ou que le drapeau défile devant eux.

Mon hôte vit avec sa vieille mère. Ces bonnes gens me font faire un déjeuner de prince que l'excellente femme prépare elle-même : soupe d'agneau au vinaigre, agneau nature, pigeon, poulet, compotes et gâteau. Et ce n'est pas encore assez à leur gré. Il reste un poulet tout entier; ils en font un paquet et me l'attachent, malgré moi, sur ma bicyclette. Et, quand je pars, la pauvre bonne vieille me glisse dans mon capuchon ce qui reste du gâteau qu'elle a fait elle-même et que j'ai paru trouver délicieux.

Je pars à une heure un quart, malgré leurs instances pour me faire rester jusqu'à demain. Le directeur m'accompagne, et une bande d'enfants nous suivent pour me voir monter sur ma machine.

Au moment de prendre congé de mon hôte, je le remercie encore une fois de la charmante hospitalité que j'ai trouvée dans sa maison, et je lui tends la main. Il me saute au cou en criant : « Vive la France! » N'y avait-il pas franchement de quoi émouvoir?

Il faut que cette sympathie des Serbes pour nous soit bien sincère pour que cet homme, qui ne m'avait jamais vu, qui ne me reverra probablement jamais, m'ait témoigné tant d'amitié, et pour que ces bonnes gens m'aient fait tant de caresses. Et il faut, aussi, qu'on la leur inculque en même temps qu'on leur apprend à lire, car tous ces petits enfants répètent nettement et d'une seule voix : « Vive la France! » Ces trois mots sont peut-être les seuls qu'ils sachent de français.

Route accidentée et descente douce de quatre ou cinq kilomètres; puis, jusqu'à « Paratschin », la plaine tout unie.

Il fait très chaud.

De « Paratschin (1) » à « Tchuprija (2) », route moins bonne; elle doit être très mauvaise par la pluie.

Paratschin, long et beau village. Enfin, à six ou sept kilomètres de là, « Tchuprija », où j'arrive à cinq heures et demie.

J'ai décidément la main malheureuse pour le choix des hôtels. Ici encore, je tombe d'abord dans une gargote; mais je m'en aperçois vite et je change immédiatement. L'hôtel où je m'adresse ensuite est le cercle des

(1) Paratschinn.
(2) Tchoupria.

officiers. («Tchuprija» est une ville de garnison d'artillerie.) J'y mange assez bien et j'y passe une bonne nuit.

Dimanche (16 avril). — Je pars à sept heures, par un temps splendide, un beau soleil et pas de vent.

A la sortie du village, pont en bois sur la « Morawa », déjà large comme le Rhône et fort jolie en cet endroit. Puis, à ma droite, la plaine vaste, fertile, toute boisée, où coule cette belle rivière; à ma gauche, la plaine également pendant quelques kilomètres; puis ensuite, de petits coteaux faisant à la route qui passe à leur pied une jolie bordure.

Route assez bonne, à plat, jusqu'à « Jagodina (1) », environ dix kilomètres. Deux kilomètres de mauvais pavé avant d'y arriver.

« Yagodina », petite ville assez agréable et proprette, très maltraitée par les tremblements de terre dans ces derniers temps.

A la sortie, longue et difficile montée sur la terre rouge, très dure par suite de la grande sécheresse; puis trois kilomètres de plat; puis encore, descente douce et régulière jusqu'à « Bagridan ». A partir de ce village, bonne route, quoiqu'un peu accidentée par endroits, par « Batotschina », « Lapowo » (où je photographie un groupe de paysans et de paysannes accourus pour me voir), « Markowatz », « Hadshibegowatz » avec sa petite église isolée et son dôme si gracieux. Enfin, « Velika-Plana », où j'arrive à deux heures et demie.

(1) Yagodina.

Je me suis arrêté à la station. Le chef de gare parle très bien le français. Il passe le reste de la journée avec moi pour me tenir compagnie.

Ici encore, le tremblement de terre a fait des ravages. A la station, tous les murs sont crevassés, et une secousse, entre autres, a été si forte, que des étagères ont été renversées, brisant tout dans leur chute.

Le chef de gare et sa femme ont quitté leur logement et couchent, depuis une semaine, dans un wagon de première classe. Je visite la gare, et je comprends qu'ils n'osent plus y rentrer : les escaliers et les murs sont lézardés du haut au bas.

Ils me racontent que, tout près du village, la terre s'est fendue en plusieurs endroits, et que l'eau a jailli par les crevasses, toute chargée de sable noir, jusqu'à près de deux mètres. Les rangées de tuiles sont encore tout en zigzags sur les toitures.

Pendant que je dîne et que ce monsieur me raconte ce qui précède, sa femme, qui est près de lui, se sauve tout à coup en poussant un cri. A peine était-elle sortie que je me sens secoué sur ma chaise. Je n'avais pas ressenti la première secousse, qui avait fait sauver cette dame sans cesse tenue en éveil par la peur ; mais la seconde avait été suffisamment forte pour ne pouvoir passer inaperçue.

Le chef de gare me présente au chef du parti radical de l'endroit. C'est un vieux paysan, très cossu et très simple, parent d'un général serbe fort estimé, et très écouté lui-même. Il me fait offrir une place dans sa voiture pour aller au village. On me dit que je lui

ferai un très grand plaisir en acceptant, et que je le vexerais profondément et lui ferais de la peine en n'acceptant pas. Il voudrait même me faire coucher dans sa maison.

Nous partons au grand trot de deux pouliches pleines de feu, rudement cahotés sur un chariot sans ressorts (les ressorts sont un raffinement encore inconnu dans ce pays).

Velika-Plana aussi est en fête. On m'y traite, comme partout, avec beaucoup d'égards, et je retrouve toujours la même sympathie pour les Français.

Je vois danser le « kôlô », qui est à peu près le « hôrô » des Bulgares ; les danseurs forment une chaîne plus ou moins longue, ou un rond, en se tenant simplement par la main.

Lundi (17 avril). — Il paraît que, pendant la nuit, il y a eu encore quelques secousses, très légères. Elles ont dû être très légères, en effet, ou je dormais bien fort, car je n'ai rien ressenti.

Route bonne, quoique poussiéreuse, toujours à plat, le long de la belle vallée de la « Morawa » tout ombragée d'arbres touffus, au milieu desquels on aperçoit de nombreux et jolis villages.

Les paysans que je rencontre sur mon chemin s'arrêtent pour me regarder passer. Les uns battent des mains en éclatant de rire ; d'autres restent la bouche ouverte d'étonnement. Une jolie fille, me prenant à coup sûr pour le diable à cause de ma tenue bizarre et toute noire, fait en m'apercevant un grand signe de croix et pousse un petit cri de frayeur ; puis, aussitôt,

honteuse sans doute de sa peur, éclate de rire comme les autres. Tout cela m'amuse beaucoup.

A une heure de « Semendria », montée douce, régulière, et vent violent en tête.

Du sommet de la montée, on aperçoit les anciens murs de la ville, et l'on jouit d'une belle vue sur la vallée de la Morawa, limitée au nord par une longue rangée de grands peupliers derrière lesquels on devine le Danube.

Je comptais prendre le bateau de Semendria à Belgrade, pour voir cette partie du Danube que l'on m'a dite magnifique. J'arrive trop tard pour prendre celui d'une heure et demie; je ne puis partir que par celui de cinq heures. J'y perds beaucoup, car le temps se couvre, et, à sept heures et demie, il fait une nuit noire qui m'empêche de rien voir. Avec cela, il pleut et il fait très froid.

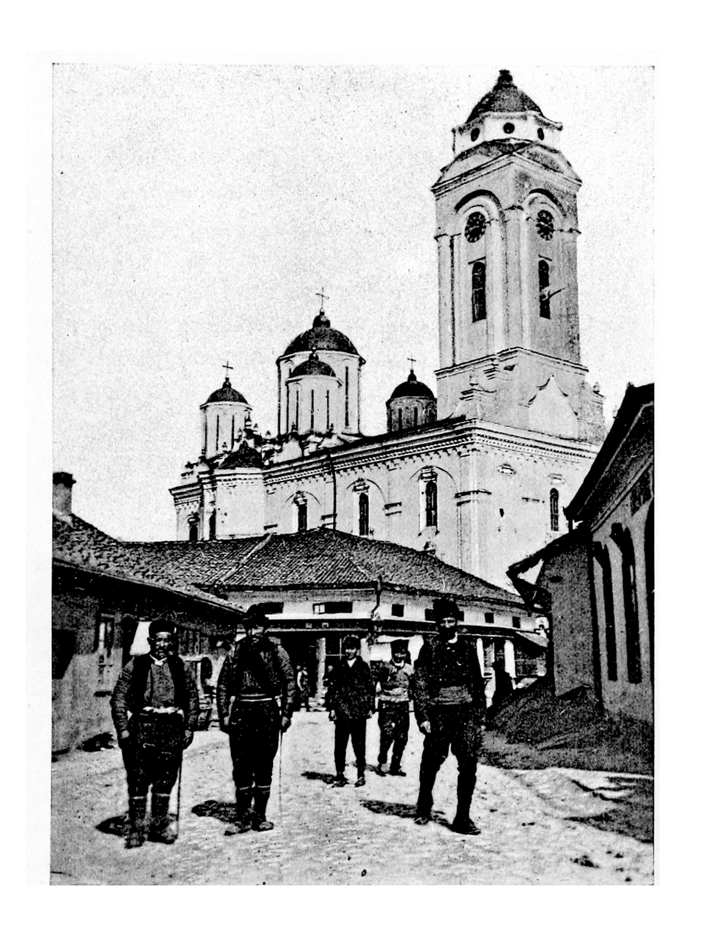
Il est neuf heures quand j'arrive à Belgrade, neuf heures et demie quand je suis à l'hôtel, onze heures quand je me couche. J'ai une chambre immense, grande comme une salle de bal.

Je suis un peu fatigué, j'ai eu très froid; à peine au lit, je ronfle.

Mardi (18 avril). — Je n'ai qu'un jour à passer à Belgrade; je veux me lever de bonne heure pour profiter de tout mon temps.

Mais, au moment d'enfiler ma culotte, je m'aperçois qu'il y manque un bouton, et un bouton qui joue un rôle important dans le système de fermeture.

Je sonne la femme de chambre qui monte avec empressement — au bout de vingt minutes. — Elle ne



A SEMENDRIA

sait pas un mot de français. Je lui explique de mon mieux ce que je désire d'elle; elle semble avoir compris ma pantomime, me sourit agréablement et emporte ma culotte.

J'attends une demi-heure, trois quarts d'heure; personne! Je sonne de nouveau; c'est le garçon qui cire les chaussures qui vient, cette fois, me demander ce que je veux. Je tâche de lui faire comprendre que je veux sortir, que je ne peux pas le faire décemment en caleçon, et que j'attends impatiemment mon pantalon. Il part avec force « ya, ya » et ne revient plus.

Las d'attendre et de carillonner en vain (j'avais dû casser la sonnette ou le cordon en tirant trop brusquement), je m'étais recouché et, au bout d'un certain temps, assoupi.

La femme de chambre me réveille en frappant à ma porte. Il y a au moins trois quarts d'heure que je dors. Elle me rapporte enfin ma culotte, et me la présente avec le même sourire agréable — mais toujours sans le bouton!

Pour le coup, c'était trop fort! Ah! vrai, si, au lieu d'avoir affaire à une femme de chambre j'avais eu affaire à un homme, je l'aurais étranglé. Si encore elle avait été jolie, j'aurais tout bonnement repris ma culotte, sans bouton, et je l'aurais embrassée (la belle fille) deux ou plusieurs fois, pour bien lui prouver que je ne lui en voulais pas du tout d'être si bête. Mais, la pauvre fille, elle avait tous les malheurs; elle était bête comme une oie, et laide au point que ce n'est rien de le dire.

Cependant, j'étais lancé, je voulus avoir le dernier mot. Je recommençai ma pantomime avec de nouvelles précautions, et je lui confiai pour la deuxième fois ma culotte. Elle partit avec un petit signe de tête entendu. « Cette fois, me dis-je, elle a saisi. »

Une heure après — je ne pouvais plus sonner puisque la sonnette était détraquée, ni appeler, parce que j'étais au deuxième étage et que je n'osais pas sortir de ma chambre, de peur de me faire surprendre en caleçon dans les couloirs — une heure après, donc, ma culotte me revient. On n'a fait qu'entre-bâiller la porte ; j'ai vu le pantalon au bout d'un bras, puis le bras a disparu très vite et la porte s'est refermée, et j'ai entendu qu'on se sauvait. On a bien fait, car je n'aurais plus répondu de moi en voyant que le bouton manquait toujours. Et j'ai dû mettre ma culotte telle qu'elle était.

Il était onze heures, et il ne fallait plus songer à sortir avant le déjeuner. Ma matinée était perdue. C'est vrai qu'à Belgrade il n'y a pas grand'chose à voir, heureusement!

Une visite au ministre de France, un tour à la citadelle où je descends les trois cent douze marches de l'escalier souterrain conduisant à la « Save » ; une causerie avec des sous-officiers de l'École d'artillerie, parlant français, qui se mettent gracieusement à ma disposition pour me servir de guides ; une promenade, au retour, dans le parc d'où l'on jouit d'une belle vue sur « Semlin » et le confluent de la « Save » aux eaux bleues, et du Danube aux eaux grisâtres : et l'après-midi se passe.

Le soir, rencontre, à l'hôtel, d'un Belge, maître d'armes à l'Académie militaire de Belgrade, et d'un Français, professeur d'histoire diplomatique du jeune roi Alexandre, aux modiques appointements de 15,000 à 20,000 francs. Ce dernier m'invite à venir, après le dîner, prendre un verre de champagne chez lui, en compagnie de compatriotes et d'autres jeunes gens aimables qui seront enchantés de me voir. J'en sors à onze heures et demie, enchanté moi-même de leur accueil.

J'ai fait, avant le dîner, une demande de prolongation de vingt jours, sur une feuille de papier très chic, mais extrêmement peu réglementaire. Je me dis, après, qu'au lieu d'une prolongation de vingt jours, je pourrais bien recevoir quinze jours d'arrêts; mais comment faire? J'ai couru toutes les papeteries de Belgrade sans pouvoir trouver une feuille de papier écolier.

Mercredi (19 avril). — Je traverse la Save sur un des petits bateaux qui font le service toutes les heures entre Belgrade et Semlin (1).

De loin, Belgrade avec sa citadelle, entre le Danube et la Save, rappelle un peu la pointe du Seraï à Constantinople, entre la Corne d'Or et la mer de Marmara.

Dans quelques instants, je serai en Hongrie. En quittant Constantinople, je me disais que si je pouvais arriver à Belgrade je serais sauvé. M'y voici; le plus difficile de mon voyage est certainement fait.

(1) Semlinn

Je suis à peine au tiers de ma route, c'est vrai (car j'ai fait mille cinquante kilomètres, et j'en ai à faire trois mille deux cents ou trois mille trois cents) ; mais dans les pays qui me restent à traverser, j'aurai au moins de vrais chemins, et je trouverai partout le confortable, tandis que, jusqu'à présent, j'ai manqué souvent du strict nécessaire.

Je regarde volontiers en arrière, maintenant, et je me rappelle avec plaisir les mauvais jours passés et les difficultés surmontées.

Une seule chose me tracasse encore : c'est de savoir si ma prolongation me sera, oui ou non, accordée.

QUELQUES EXPRESSIONS SERBES.

Orange.	Pomme-orannge.
Bière.	Pîvo.
Pétrole.	Gaz.
Huile.	Zaïtinn.
Pomme.	Iabouké.
Confiture.	Hate-ko.
Laver.	Péri.
Beurre.	Mazlo.
Thé.	Tchaïe.
Rhum.	Rhoume.
Cognac.	Cognac.
Petits oignons.	Rakia.
Lait de vache.	Mléko-kravlié.
Viande.	Mézo.



VILLAGE HONGROIS

EN AUTRICHE-HONGRIE

« Semlin » n'a rien de remarquable, à l'intérieur. Je la traverse sans m'y arrêter. Le maître d'armes dont j'ai déjà parlé a voulu m'accompagner jusqu'à la sortie de la ville; il tient à me mettre sur mon chemin, assez difficile à trouver, paraît-il.

En quittant la place centrale, nous prenons une rue pavée qui monte assez raide et s'allonge indéfiniment devant nous. Enfin, nous arrivons aux faubourgs. Des jeunes filles qui vont à la fontaine s'arrêtent pour me voir passer.

De mon côté, je fais une halte pour dire adieu à mon compagnon, et, aussi, pour examiner une dernière fois ma bicyclette.

J'ai été bien inspiré, car, malgré les onze francs que j'ai donnés hier au mécanicien pour la nettoyer et la mettre en état, elle est remontée tout de travers.

Je perds une heure à ce travail; et, comme je suis mal outillé, je ne fais encore rien de bon. Je suis mal à l'aise sur ma selle qui glisse à tout instant en avant et prend une position presque verticale. Une des pédales se desserre à chaque tour et m'oblige à m'arrêter souvent.

A onze heures, je suis au bout de cette interminable rue, et je me trouve très embarrassé sur le chemin que je dois prendre, malgré tous les renseignements que l'on m'a donnés tout à l'heure.

J'ai devant moi quatre chemins étroits, tracés dans le sable fin comme avec un traîneau. Quel est le mien?

Après quelques minutes d'hésitation, je m'engage sur l'une de ces pistes, à l'aventure, interrogeant chaque personne que je rencontre.

Le pays que je traverse est brûlé en ce moment par le soleil; la terre est toute crevassée par suite de la grande sécheresse; mais cette contrée est extrêmement fertile et renommée pour les beaux chevaux qu'elle produit.

Le chemin suit une large chaussée bordée de grands arbres sans ombre, qui s'étend jusqu'à « Indija (1) ». Il est bon, en ce moment; mais il serait impraticable à bicyclette, par la pluie ou le dégel. Il est tout juste assez large pour une voiture, et, si l'on en sort, à droite

(1) Inndiah.



JEUNES FILLES ALLANT PUISER DE L'EAU, A SEMLIN (HONGRIE)

ou à gauche, on enfonce jusqu'à mi-jambes dans un sable mouvant que la moindre brise soulève en gros nuages. Et il en est de même dans toute la grande plaine de Hongrie.

Route généralement à plat jusqu'à « Indija », long village avec deux rues en croix larges de cinquante mètres, bordées d'arbres, et d'une longueur désespérante. Ces rues, fort mal entretenues, sont couvertes d'une poussière épaisse, et coupées d'ornières dans lesquelles les roues de la bicyclette disparaissent à moitié.

C'est grand dommage, car le village est fort joli, avec ses maisons peinturlurées, alignées au cordeau de chaque côté de l'avenue, ses toits surplombants, ses fleurs aux fenêtres, ses jardins sur la rue; et tout cela très propre et très coquet. Derrière chaque maison d'habitation, les écuries.

A la sortie du village, chemin de croix en plein champ, dont chaque station est un vrai monument. On en trouve beaucoup de cette sorte dans les villages de Hongrie.

A partir de cet endroit, plus d'avenue bordée de grands arbres, mais toujours ce même chemin étroit, à travers le sable rouge dans lequel on enfonce jusqu'à mi-jambes.

Je retrouve la route à quelques kilomètres de « Karlovic (1) », gros et beau village sur le Danube; mais cette route, empierrée depuis peu, est elle-même très mauvaise.

(1) Karlovitch.

Descente jusqu'à « Karlovic ».

J'arrive à cinq heures et demie à « Peterwardein », petite ville forte, très propre intérieurement, dont on aperçoit de loin la citadelle perchée sur un rocher élevé.

Je ne fais qu'y passer, car je veux coucher à « Neusatz (1) », sur l'autre rive du Danube.

Deux ponts relient entre elles ces deux villes : le pont du chemin de fer, et un autre, ouvert en ce moment pour le passage des bateaux.

Il me faut attendre une heure. Comme la nuit approche et que l'air s'est rafraîchi, ma chemise mouillée de sueur s'est refroidie sur mon dos, et je grelotte. Il est sept heures quand j'arrive à l'hôtel « Mayer », le meilleur de « Neusatz ».

J'assiste, en spectateur, à un dîner offert aux officiers de la garnison par leur nouveau divisionnaire, à l'occasion de sa prise de commandement.

Ma tenue peu ordinaire et toute poussiéreuse fait tache à côté de ces uniformes brillants; car la brosse à habits ne fait pas grand'chose sur des effets en cuir, et je dois paraître assez sale. De temps en temps, tous les yeux s'arrêtent sur moi. J'ai l'agrément d'entendre la musique militaire qui joue pendant le repas : elle est excellente.

Je n'en dirai pas autant de mon dîner. Impossible de me faire servir. On me néglige, et cela se comprend : on a bien autre chose à faire que de s'occuper de moi, ce soir-là.

(1) Naïsatz.

Un jeune homme de la ville, prévenu de mon passage, s'est présenté à moi et me tient compagnie à table. Je lui dois en partie de n'avoir pas été obligé de me coucher sans dîner.

Il me conduit ensuite, malgré l'heure peu convenable pour faire une visite, chez un de ses amis qui lui a bien recommandé de me présenter à lui dès mon arrivée, si je m'arrêtais à « Neusatz ». Ce monsieur est couché; mais dès qu'il apprend que c'est moi, il se lève et me reçoit de la façon la plus aimable. Il veut à toute force me retenir jusqu'à après-demain, me promettant de me faire faire une belle promenade sur le Danube, demain, sur un yacht à lui, et de m'accompagner ensuite un jour ou deux.

C'est un ancien officier de marine, actuellement juge au tribunal. Il parle couramment le français, et compte faire, l'année prochaine ou dans deux ans, le voyage à bicyclette de Neusatz à Paris, et retour.

Ses propositions sont bien tentantes, et je me laisserais volontiers persuader, si je n'avais pas déjà perdu beaucoup de temps. Mais, malgré tout le plaisir que j'aurais à rester en si aimable compagnie, je persiste à vouloir partir demain.

Comme je n'ai plus de cartes maintenant pour continuer ma route, cet homme charmant me prête les siennes jusqu'à Vienne.

Jeudi (20 avril). — A six heures et demie, je suis prêt à partir. Je trouve ces messieurs au café. Ils sont venus me dire au revoir et me souhaiter bonne route.

L'aimable magistrat me donne un flacon de « kola ».

qui pourra, dit-il, m'être très utile dans un moment de grande fatigue.

Je pars à sept heures. Trois jeunes gens m'accompagnent quelques kilomètres. En me quittant, ils crient : « Vive la France ! vive la Hongrie ! » Dans ce pays encore, j'ai trouvé dès la première étape l'accueil le plus sympathique.

On m'avait promis, jusqu'à « Palanka », une chaussée magnifique, une vraie route. Deux ou trois mois plus tard, c'est peut-être exact; mais, pour le moment, elle est tellement empierrée que je ne puis la suivre sur ma machine. J'ai bien, à côté de la chaussée, ce chemin poussiéreux dont j'ai déjà parlé; mais la couche de sable y est si épaisse que, dès les premiers tours, je suis arrêté. Les roues de la bicyclette y enfoncent jusqu'aux moyeux.

C'est toujours la plaine unie, monotone, mais, en même temps, l'une des contrées les plus fertiles de la Hongrie. On y cultive surtout le blé, et c'est en partie de là que nous vient celui que nous achetons dans le pays. La culture du chanvre s'y fait aussi sur une grande échelle; il y atteint une hauteur moyenne de deux mètres.

Entre « Neusatz » et « Palanka », chemin plat, à travers un terrain boisé. L'étape me paraît longue, aujourd'hui. Enfin, j'aperçois la ville en travers de ma route, mais bien loin encore. Elle semble reculer à mesure que j'avance.

Sur ma gauche, au bord du Danube, à trois ou quatre kilomètres de Palanka, vaste usine où l'on travaille le

chanvre et où l'on fabrique des cordages et des câbles pour la marine.

J'arrive à Palanka vers une heure; je le parcours dans tous les sens, en quête d'un hôtel. J'en trouve un, enfin, l'hôtel « Duna », où je m'arrête.

Pendant que je déjeune, l'hôtelier est sorti et revient bientôt, avec un monsieur qu'il est allé chercher pour me tenir compagnie et faire la conversation avec moi, car il parle français.

Ce monsieur me dit qu'il aura grand plaisir à causer avec moi, et se met à ma disposition pour me rendre les petits services dont je puis avoir besoin. Inutile de dire que je suis très content de cette rencontre.

Après le déjeuner, il fait atteler sa voiture et me conduit, au grand trot de deux jolies pouliches de trois ans, visiter l'usine dont j'ai parlé, et dont il est le directeur et l'ingénieur, en même temps que le propriétaire avec ses deux frères. Et, le soir, pour ne pas me laisser seul, il fait prévenir sa femme qu'il dîne avec moi; et nous passons la soirée ensemble très agréablement.

Pour que je goûte au moins une fois, dit-il, à un plat du pays, il me fait servir un poulet à la mode hongroise, c'est-à-dire avec des pâtes et beaucoup de poivre rouge (pâprica). Il me répète ce qu'on m'a déjà dit à « Neusatz » : que les Hongrois aiment beaucoup la France et haïssent de tout leur cœur tout ce qui est allemand.

Des « tziganes » se sont installés dans une salle voisine, et, pendant mon dîner, ils me font entendre les plus beaux morceaux de leur répertoire. C'est la pre-

mière fois que j'entends ces musiciens ambulants, si communs en Hongrie. Désormais, dans le moindre café, dans la plus petite auberge de village, comme dans les hôtels de premier ordre, j'en rencontrerai jusqu'à la frontière autrichienne.

La musique hongroise est sentimentale et triste. Et cet air de mélancolie se retrouve dans le caractère même des Hongrois, dont un proverbe dit « qu'ils pleurent même en chantant ».

On a dit aux musiciens qu'un Français se trouve à l'hôtel ; et, entre deux morceaux hongrois, ils jouent la *Marseillaise*, puis le *Père la Victoire*.

Ici encore, on veut me faire plaisir, et l'on cherche ce qui peut me flatter et m'être agréable. La femme de chambre, elle aussi, doit bien aimer la France et les Français ; car, en sortant de ma chambre où elle est venue deux fois pour préparer mon lit et s'assurer qu'il ne me manque rien, elle me regarde d'un œil rudement sympathique. Mais il paraît que, en Hongrie, les femmes de chambre adorent les hommes jeunes de tous les pays.

Vendredi (21 avril). — Au moment de partir, le matin, je m'aperçois qu'une de mes pédales est faussée, et je perds une heure à la réparer.

Je passe en bac sur l'autre rive du Danube. Une pluie fine commence à tomber quand j'arrive à « Ilok ». C'est un gros et beau village, bâti en amphithéâtre sur le bord du fleuve, face à Palanka d'où l'on aperçoit son église ancienne et son château en ruine, au sommet de la colline escarpée.

Je traverse successivement « Mohovo », « Opatovac (1) », puis « Sotin (2) ».

Tous ces villages, à part le dernier, se trouvent dans un fond; on ne les voit que de très près, et, pour en sortir, d'un côté comme de l'autre, il faut monter une pente assez longue et raide.

Jusqu'à « Vukovar (3) », chemin très accidenté, dans la plaine sablonneuse.

Vukovar, petite ville très propre, sur le Danube. Je m'y arrête pour déjeuner, à l'hôtel « Löwe ». Si jamais vous passez là, je vous recommande l'hôtel et surtout la bière, qui est réellement délicieuse.

A une table voisine de la mienne, trois lieutenants prennent le café. L'un d'entre eux est le prince de « Lichtenstein », grand gaillard de près de deux mètres.

Pour sortir de « Vukovar », montée longue; puis huit ou dix kilomètres de bonne route. Chemin empierré ensuite, avec marécages à droite et à gauche, et terrain plat jusqu'à « Unter-Stadt ». Enfin, pour arriver à « Esseg », poussière tellement épaisse que les roues de la bicyclette glissent à chaque tour, et que de gros nuages, soulevés par les voitures et le vent, m'empêchent de voir à cinquante pas devant moi. Le sentier praticable qui longe le fossé est si étroit que j'y tombe, et que je fausse atrocement une pédale.

A « Esseg », je descends à l'hôtel « Kreutz », sur la place.

(1) Opatovatch.
(2) Sôtinn.
(3) Voukovar.

Les femmes de chambre y sont jolies et très avenantes. Celle qui m'est affectée ne parle pas plus le français que je ne parle le hongrois ; mais nous sommes l'un et l'autre très forts en pantomime, et nous nous comprenons très bien.

Le soir, à dîner, ma tenue tire l'œil, comme partout où je passe. Pendant que je prends mon café, une jeune dame, qui est assise à une table voisine avec un capitaine d'état-major, m'envoie le garçon d'abord, puis son cavalier pour me demander « si j'aurais du plaisir à passer quelques instants en compagnie d'une dame qui aime beaucoup la France et qui parle couramment le français ».

Le capitaine se présente à moi, et je ne puis faire moins que de répondre avec empressement et reconnaissance à une aussi charmante invitation.

Je passe une soirée des plus agréables. Il est onze heures quand, par discrétion, je me retire.

Le capitaine m'a remis sa carte avec laquelle il m'engage à me présenter aux officiers de son régiment, à Vienne, me promettant de leur part l'accueil le plus cordial. Il leur écrit en même temps pour les prévenir de la date de mon passage.

Samedi (22 avril). — Quand je me lève, à cinq heures, il pleut.

Hier, je suis arrivé trop tard pour me mettre en quête d'un mécanicien ; et, ce matin, tout le monde est tellement affairé, dans cet hôtel, qu'il m'est absolument impossible d'avoir un garçon pour me conduire chez un ouvrier capable de redresser ma pédale faussée.

Personne, d'ailleurs, ne parle et ne comprend le français dans l'établissement.

Je dois faire ma besogne moi-même, sans outils, au risque de tout casser. Au bout d'une heure, ma pédale est à peu près en état de fonctionner et tourne tant bien que mal.

Pendant que je déjeune, une autre jeune femme, mise au courant de mon voyage, vient à moi, me tend la main à la bonne franquette et me souhaite un heureux retour.

Le temps s'éclaircit seulement à onze heures.

Dès que la pluie a cessé, je pars. On traverse la « Drau (1) » sur un pont en bois, dès la sortie de la ville. De l'autre côté de la rivière, je trouve une route abîmée, coupée d'ornières profondes qui se touchent et se croisent. De plus, la pluie du matin a rendu le terrain très glissant, et la marche à bicyclette est assez difficile.

Je fais deux ou trois kilomètres; le chemin commence à devenir meilleur. Mais, tout à coup, se lève un vent furieux du nord qui me souffle en pleine figure. Impossible d'avancer. Le vent est si violent que, souvent, il m'arrête sur place, même à pied.

Je dépasse « Bélye », long comme tous les villages hongrois, et je déjeune à « Darda », où un petit garçon très éveillé vient me tenir compagnie et, tout en jouant à la balle, fait la causette avec moi.

J'arrive à six heures du soir à « Manostar », après

(1) Drâou.

avoir fait vingt-sept kilomètres. C'est une jolie étape! Il m'en faudrait beaucoup comme celle-là pour faire les deux mille kilomètres qui me restent.

Je n'ai vraiment pas de chance; car la route que je suis obligé de faire à pied, à cause de ce maudit vent, est absolument à plat et bien entretenue. J'aurais dû faire aujourd'hui une étape sérieuse. Au lieu de cela, vingt-sept kilomètres!

On trouve, dans la première moitié du parcours, quelques marécages; puis la route traverse des bois qu'elle laisse ensuite à gauche.

Ici encore, la plaine est extrêmement fertile et s'étend à perte de vue, avec ses riches cultures de blés en herbe, d'un vert sombre qui indique une terre généreuse et une sève abondante.

Je laisse « Laskafeld » à gauche, « Fieskend » à droite, et je m'arrète pour coucher à « Manostar ». A partir de Fieskend, la route me paraît d'une longueur désespérante; les pieds commencent à me faire souffrir, le vent continue à souffler debout avec une violence inouïe. Il me tarde d'arriver.

L'auberge où je descends n'a pas mauvaise apparence. Je dîne d'un filet de veau et d'un bocal de reines-claude. Puis je me couche, à huit heures et demie, fatigué, quoique ayant fait très peu de kilomètres.

A « Manostar », comme dans beaucoup d'autres villages, les lits semblent n'avoir qu'un drap, celui de dessous; l'autre est fixé à la couverture ou à l'édredon, qui vont rarement ensemble.

On trouve aussi, dans les auberges, pour tous effets

de propreté et linge de toilette, une serviette pendue à un clou, à la disposition de tous et pour tous les usages.

Dimanche (23 avril). — Je me lève à quatre heures trois quarts. A cinq heures un quart, je suis prêt à partir; il ne me reste qu'à solder ma dépense.

Je n'ai plus de monnaie, et je donne à l'aubergiste un beau napoléon. Celui-ci fait la grimace et me rend mon louis d'or, avec un geste qui veut dire qu'il ne se paye pas avec cette monnaie-là.

On m'avait dit toujours que l'or français était reçu partout avec enthousiasme, et même avec prime; et voilà un cabaretier grincheux qui le refuse avec une moue dédaigneuse.

J'insiste, je lui montre les quatre napoléons qui me restent, et je lui explique de mon mieux que je n'ai pas d'autre monnaie. Il ne veut rien entendre, et, pour cinq francs cinquante, je me vois arrêté.

Il me conduit, après un quart d'heure d'un dialogue animé, chez un quincaillier de l'endroit encore couché. Celui-ci, dérangé dans son sommeil, se lève en rechignant, entre-bâille la porte, examine à son tour la pièce jaune, et la refuse comme l'autre.

J'ai beau redire que je n'ai que cela, que je veux partir, que je suis très pressé; j'ai beau prier, gesticuler, menacer, offrir un napoléon pour cinq francs cinquante; comprend-il ou ne comprend-il pas cette dernière proposition? Je n'en sais rien, mais il refuse toujours.

Je m'emballe, et il finit par me rendre ma pièce d'or en déclarant qu'il veut ses cinq francs cinquante

en monnaie autrichienne, que c'est à moi de m'arranger, d'écrire à mon banquier; qu'en tout cas je ne partirai pas avant de l'avoir payé en florins.

N'y avait-il pas de quoi devenir enragé? D'autant plus que le vent est tombé et qu'il fait maintenant un temps superbe.

J'ai une envie folle de l'étrangler, cet aubergiste de malheur, et de me sauver en lui passant sur le ventre et sans le payer. Je l'aurais peut-être fait, si un boucher plus humain, comprenant mon embarras et voyant là, aussi, une occasion de gagner quelque chose, ne m'eût pris mon louis pour huit florins et demi, environ dix-sept francs.

A Esseg, à cinquante kilomètres de là, on me le prenait pour vingt-deux francs cinquante; celui-ci me volait donc cinq francs cinquante; mais, malgré cela, je l'ai béni et remercié de tout mon cœur, comme si c'eût été le plus brave homme du monde.

Enfin, je puis partir à cinq heures trente-cinq. La route est toujours empierrée, mais je puis tout de même marcher, sans trop de difficultés, dans les ornières peu profondes où les cailloux sont un peu écrasés. Au mois de juin, elle doit être parfaite et très agréable, toujours à plat, avec ses deux rangées de beaux arbres, à travers la plaine aussi verte et aussi riche que la veille.

A huit ou dix kilomètres de « Manostar », petit village de « Villany », renommé pour ses vins qui peuvent être comparés à nos meilleurs crus de Bordeaux.

J'ai fait dix-huit kilomètres à peine quand le vent

du nord-ouest se lève de nouveau, plus violent encore qu'hier. Il me reste dix kilomètres pour arriver à « Mohacs (1) » ; il faut les faire à pied.

Je comptais arriver le soir à « Duna-Földwar (2) » ; et, au lieu de cela, je suis forcé de m'arrêter ici et d'y coucher. A quoi bon s'obstiner à marcher par ce temps abominable? Je m'éreinte et je n'avance pas.

Maintenant, d'ailleurs, j'en suis heureux; car les quelques heures, trop courtes, hélas! que j'ai passées à Mohatch, comptent au nombre des plus charmantes de mon voyage. Et désormais, quand ce nom « Mohatch » reviendra sur mes lèvres, mon cœur en redira un autre avec une tendre pensée. Et ce nom que mon cœur dira, mignonne, c'est le vôtre : Sylvia!

Si « le souvenir est un paradis », vous êtes, vous, petite amie d'un jour, l'un des anges à qui j'ai donné une place d'honneur dans le mien, et vous n'en serez jamais chassée.

Lundi (24 avril). — Je pars à quatre heures trois quarts, par un temps magnifique : légère brise, très fraîche, et bonne route généralement à plat.

A ma gauche, une chaîne non interrompue de collines; à ma droite, la plaine; des deux côtés, terrain tout couvert de beaux arbres au milieu desquels on aperçoit, dans le feuillage, les murs blancs et les toits rouges d'une infinité de maisonnettes éparpillées.

Presque à hauteur de « Battaszek (3) », sur la

(1) Mohatch.
(2) Douna-Feuldvar.
(3) Battatschek.

route, petite chapelle, et calvaire très intéressant; et, un peu plus loin, chemin de croix rappelant celui d'« Indiah ».

Je traverse « Szegszard (1) » sans m'y arrêter. A la sortie de ce village, la route se bifurque; naturellement, je prends le mauvais chemin. Je m'en aperçois, heureusement, en regardant ma carte, un kilomètre plus loin.

Je m'arrête à « Tolna », dans un restaurant qui ne paye pas de mine, mais où je déjeune fort bien. Le patron de l'établissement est un brave homme, très empressé, très confit, qui ne me parle que les deux mains sur le cœur et les talons sur la même ligne. Il s'exclame en apprenant d'où je viens, il se pâme quand je lui dis où je vais, et il part, les yeux au ciel, en se parlant à lui-même, les bras en l'air, avec un mouvement de tête prolongé à droite et à gauche Tout cela veut dire, pour moi : « Seigneur, ayez pitié de ce « pauvre garçon : je le crois fou! »

Je fais une sieste après déjeuner. J'avais recommandé à mon hôtelier de m'éveiller quand j'aurais dormi une heure. A la minute précise, il frappe à ma porte; et, les talons joints, une main sur le cœur, il me présente de l'autre sa montre, pour me faire constater son exactitude militaire.

A vingt-cinq kilomètres de Tolna, « Paks (2) », gros village à la sortie duquel je me trompe de nouveau de chemin. Une bonne femme me remet sur ma route.

(1) Cegçarde.
(2) Patsch.

Si j'ai fait aujourd'hui ces deux erreurs, c'est par pure étourderie.

La route est toujours bonne et sans montées sérieuses. Il est six heures et demie quand j'arrive à « Duna-Földvar ». Vu d'un peu loin, on dirait quelque chose. J'en fais le tour en me promenant, avant le dîner, et je vois que ce n'est qu'un gros village dont l'église seule offre peut-être quelque intérêt.

Coucher à neuf heures et demie.

Mardi (25 avril). — Mauvaise nuit, sommeil très agité; je saute dans mon lit comme une carpe.

Depuis que je trouve de bon lait, j'en fais monter chaque soir un litre dans ma chambre; c'est, le plus souvent, tout ce que je prends avant mon départ. Aujourd'hui, le litre est bu tout entier pendant la nuit; la fièvre me donne une soif dévorante.

A quatre heures quarante, je me mets en route. Le temps est beau, mais le vent du nord-ouest, qui semble s'acharner contre moi, est déjà levé et me gêne beaucoup.

Jusqu'à « Duna-Pentele » (vingt kilomètres) bon chemin, quoique très poussiéreux. Le vent est déjà assez violent, mais je puis tout de même faire ces vingt kilomètres sur ma machine. A la sortie du village, montée peu longue, mais très dure; puis, route excellente ensuite. Par malheur, le vent est maintenant d'une violence extrême; même à pied, je n'avance qu'en poussant de toutes mes forces contre le vent et cette poussière qui m'aveuglent.

Dix-huit kilomètres plus loin, « Rac-Adony », gros

village à gauche de la route. Je m'y arrête pour manger, et boire surtout, car, depuis ce matin, je souffre beaucoup de la soif. Des tziganes, ici encore, viennent me donner un concert.

De « Rac-Adony » à « Ercsi (1) », seize kilomètres.

Je retrouve ici mon Danube dont je ne m'éloigne jamais sans une peine véritable. C'est un ami pour moi, ce beau fleuve, depuis que je le connais ; c'est un compagnon de route dont je me sépare avec chagrin, et que je revois après avec une véritable joie. Je l'aime et je l'admire, avec ses îles nombreuses et boisées, petites et grandes, au milieu desquelles il disparaît parfois subitement, pour reparaître ailleurs divisé en vingt canaux étroits qui brillent comme l'argent, la nuit au clair de lune, et redevenir plus loin encore le grand fleuve majestueux et calme.

Le vent me semble moins violent, le pays plus gai, la route moins longue, et j'oublie la fatigue, quand je le vois courant tranquillement près de moi.

Le pays que je traverse aujourd'hui est assez accidenté. Ce n'est plus tout à fait la plaine sans fin, unie et monotone, mais une plaine mouvementée, avec de beaux coteaux plantés de vignes.

A trois heures, j'arrive à « Ercsi », éreinté, ayant fait cinquante-quatre kilomètres.

Je me couche en attendant le dîner. Je dors comme une souche jusqu'à sept heures. Je dîne ensuite de grand appétit, en compagnie d'un voyageur de com-

(1) Erkschi.

merce de « Buda-Pesth ». Les tziganes sont encore là.

Toutes les fois que les musiciens jouent un air hongrois, mon voisin de table, qui fume comme un Suisse, qui mange comme un oiseau, et qui s'exclame d'admiration en me voyant manger, tombe en extase. Étendu sur le canapé, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte dans un sourire de béatitude, il accompagne d'une voix mourante cette musique douce et triste qui le transporte et qui l'enivre.

J'ai vu, dans la suite, que cette musique sentimentale produit le même effet, à des degrés différents, sur tous les Hongrois. C'est une affaire de tempérament.

Je me couche à onze heures et demie, et je dors à poings fermés jusqu'à quatre heures.

Mercredi (26 avril). — Départ à quatre heures et demie.

Beau temps, route bonne d'abord, très poussiéreuse ensuite, environ quinze kilomètres, puis de nouveau bonne, quoique montant toujours un peu.

Jusqu'à « Tétény », pays légèrement accidenté. De « Promontor » à « Buda-Pesth », la route est magnifique, le long du Danube dont les rives sont superbes.

Dès la sortie de Promontor, on a une très belle vue sur la capitale de la Hongrie. A gauche, descendant en amphithéâtre vers le fleuve, dont elle n'est séparée que par la largeur du quai, la ville ancienne « Buda », avec le palais du roi de Hongrie, l'église ancienne de Saint-Mathias, et sa vieille forteresse perchée à une hauteur de cent cinquante mètres sur le rocher à pic. A droite, dans la plaine, la ville nouvelle « Pesth », coquette,

vivante et riche. Entre les deux villes, le Danube avec ses quais magnifiques et ses beaux ponts suspendus.

La dame d'Esseg m'a recommandé l'hôtel « Pannonia ». Je n'ai pas à m'inquiéter d'un guide pour m'y conduire, car, à mon entrée dans Pesth, un monsieur s'offre à m'accompagner, tout en me questionnant sur mon voyage. A quelques pas de l'hôtel, il me remet au secrétaire de la société vélocipédique « Hunnia Ungaria » qui a été prévenu de mon arrivée, et que ses camarades ont délégué pour venir à ma rencontre et me souhaiter la bienvenue.

Depuis Sofia, je n'ai pas de malle, et la provision de linge que je porte sur ma machine est épuisée. Et depuis dix jours, je marche dans dix centimètres de poussière, fatiguant beaucoup et transpirant en conséquence : c'est dire que je suis d'une propreté au moins douteuse.

Aussi, à peine arrivé, je vais faire au « Loustic » une provision de linge propre. Puis je prends un bain qui me paraît délicieux ; je me présente à la banque où je remets un peu de lest dans ma sacoche extrêmement légère ; et, à une heure et demie, je me mets à table avec un appétit féroce. J'ai changé de dessous, mais le dessus est toujours le même, et mon entrée au restaurant fait tourner toutes les têtes et sourire toutes les figures.

Au dessert, un journaliste m'interpelle et me demande quelques renseignements sur mon voyage. Il s'offre à me guider dans mes promenades à travers la ville ; j'accepte avec plaisir. Nous allons ensemble

nous promener, le long des quais du Danube, sur le « Corso », et nous revenons à l'hôtel par l'Opéra et la jolie église où l'on sacre les rois.

Demain, nous devons aller à une séance de la Chambre des députés, où il a ses entrées comme journaliste.

Rentré à l'hôtel, je me fais couper la barbe. Jusqu'à présent, j'ai préféré la garder, par crainte des perruquiers dont la propreté me paraissait douteuse. En Hongrie même, ils vous barbouillent la figure avec la main, en guise de blaireau : ils disent que c'est plus propre. Ce n'est pas mon avis. Mais, maintenant, je crois pouvoir me confier à eux, et je sacrifie cette toison qui me gêne et ne m'embellit pas.

A huit heures, le secrétaire du club vélocipédique vient me prendre à l'hôtel, et me présente aux membres de la « Hunnia Ungaria » réunis pour me recevoir.

L'un d'entre eux, parlant très couramment le français, me fait un discours de bienvenue des plus flatteurs ; toutes les mains se tendent vers moi avec une sympathie évidente.

Une liste passe de l'un à l'autre; chacun y inscrit son nom, sous celui du président. En tête, le secrétaire a écrit : « Vive la France! Vive la Hongrie! Vive l'amitié franco-hongroise! Vive M. le lieutenant Guyot! » Et, séance tenante, on me bombarde membre honoraire de la « Hunnia Ungaria », et l'on me remet l'insigne de la société.

Nous allons finir la soirée au café de l'Opéra, où une excellente troupe de tziganes fait entendre chaque soir de très bonne musique.

Le café, l'un des plus beaux de la ville, est bondé. L'orchestre ne joue probablement pas le soir, car on n'entend rien, que des rires et des éclats de voix joyeuses.

Mais, au moment où j'entre dans la salle, la musique attaque la *Marseillaise*, que tous les membres du club entendent, tout entière, nu-tête et debout. C'est de la part de tous ces jeunes gens, membres d'une société dont le président occupe une certaine situation, une attention qui me flatte et me fait un très grand plaisir.

Toute la soirée, les tziganes font alterner les airs français avec les airs hongrois. C'est, tour à tour, une musique triste qui donnerait envie de pleurer, et un air qui ferait danser les plus mélancoliques.

Nous rentrons par la « brasserie des Maillots », où je vois danser la « schardache » (ne connaissant pas l'orthographe de ce mot, je l'écris comme je l'ai entendu prononcer; j'ai fait assez souvent de même dans le cours de ce récit), danse nationale hongroise, comme le « hôrô » est la danse nationale bulgare.

Je me couche à deux heures.

Jeudi (27 avril). — Dans la matinée, nous allons à la Chambre des députés, où j'entends deux orateurs prendre la parole : le premier, un professeur, d'un ton froid et doctoral; le second, un prêtre, d'un ton et avec des gestes de tribun qui lui valent des applaudissements enthousiastes.

Pas un seul ministre n'est présent à la séance, sauf le président du conseil, jeune et très sympathique. C'est, paraît-il, un homme de famille obscure, arrivé

par son travail, son intelligence et son seul mérite, à la haute situation qu'il occupe.

Après midi, mon guide du matin étant empêché, un membre du club vélocipédique vient me prendre et me fait visiter l'île « Marguerite », but ravissant de promenade, au milieu même de la ville, avec ses bains luxueux, ses ruines et sa cascade, ses bosquets et sa verte pelouse, et ses magnifiques plants de rosiers.

« Dans quelques jours, me dit mon guide, l'île tout entière offrira l'aspect d'une corbeille de fleurs gigantesque et disparaîtra sous les roses. »

Je passais à Buda-Pesth un mois trop tôt, comme j'étais parti un mois trop tôt de Constantinople. J'ai perdu déjà, en Bulgarie, le coup d'œil unique et merveilleux de la « Vallée des roses » au printemps.

Si j'avais pris mon congé du 15 mars au 15 juin, au lieu de le prendre du 10 février au 10 mai, j'aurais trouvé la campagne infiniment plus belle, surtout dans la première moitié de mon voyage, et les routes beaucoup meilleures. J'aurais marché plus vite par conséquent, et avec infiniment moins de peine, et j'aurais beaucoup plus et beaucoup mieux vu, étant moins fatigué

Je savais tout cela, quand j'ai demandé à ne partir qu'au mois d'avril. Mais ces sortes de congés ne se donnent que pendant la saison d'hiver. Je dois donc m'estimer très heureux de la double faveur qui m'a été faite : d'abord, en m'autorisant à prendre mes trois mois à compter seulement du 11 février; et ensuite, en prolongeant ma permission jusqu'au 1er juin, comme je l'avais sollicité, pour me permettre de finir ma route.

Un service régulier de bateaux met en communication, toutes les heures, l'île Marguerite avec les quais de la ville. L'île est la propriété du prince héritier, mais elle est accessible à tous, et chacun peut en jouir.

En sortant de là, nous montons à Buda, où nous visitons l'église « Saint-Mathias », monument ancien, très riche, que l'on restaure en ce moment. Le coup d'œil doit être beau, de ce point, sur Pesth; malheureusement, le jour commence à baisser, et nous ne pouvons plus voir que très peu de chose.

Je rentre à l'hôtel à huit heures. Plusieurs membres du club viennent me dire adieu, au nom de tous leurs camarades.

Je me couche à minuit pour me lever à quatre heures.

Vendredi (28 avril). — Je n'ai pas dormi, j'ai toussé toute la nuit. Je pars à cinq heures, plein du souvenir du bon accueil qui m'a été fait ici, et accompagné de mon guide d'hier soir, qui me quitte seulement à la sortie de la ville et après m'avoir mis sur mon chemin. Le temps est très beau, mais la route assez poussiéreuse.

Aujourd'hui encore, je me trompe de direction; mais cette fois, la faute en est à ma carte inexacte. J'arrive à une bifurcation qui n'y est pas indiquée, et je m'aperçois de mon erreur seulement quatre kilomètres plus loin, à « Pomaz ». Avec le retour, cela fait au moins une demi-heure de perdue.

Jusqu'à « Saint-Endre », bonne route, toujours à plat, sauf deux ou trois kilomètres de cailloux et de gravier noir.

Je retrouve ici de nouveau mon beau Danube, que

je vais suivre maintenant de très près assez longtemps.

8 heures 1/2. — « Wisegrad (1) », avec ses ruines imposantes sur la hauteur. Sur la route même, et dans une situation ravissante, au bord du fleuve, groupe de quelques maisons, dont l'une me paraît être un hôtel très confortable. Je m'y arrête pour déjeuner.

En ce moment, un monsieur sort de cette maison. Il m'aborde et me demande si par hasard je ne serais pas le voyageur français qui vient de Constantinople. Sur ma réponse que c'est bien moi, il me prie de le suivre, me précède en courant, avec un air enchanté qui me fait plaisir et m'intrigue.

J'entre derrière lui dans la cour, croyant toujours entrer dans un hôtel. Tout en courant, il appelle joyeusement : « Venez, dit-il, c'est bien le Français. » Et j'entends une voix joyeuse de femme qui lui répond.

Je suis déjà sur la porte ; je m'arrête avant d'entrer. Il était temps ; car une dame accourait en sens inverse, et un peu plus je la bousculais. Elle me souhaite la bienvenue en excellent français et me tend la main sans façon. Je la salue, de plus en plus ahuri, et je lui demande d'être assez bonne pour me servir à déjeuner. (Toujours le même refrain : à manger !) C'est que j'avais une de ces faims et une de ces soifs !

« Vous arrivez à propos, monsieur, me répond-elle « en riant et en m'invitant à entrer ; voici deux mes-« sieurs qui me font l'amabilité de déjeuner chez moi, « et vous allez déjeuner avec eux. »

(1) Wichegrad.

Je comprends maintenant — il n'était vraiment pas trop tôt — que j'ai fait une gaffe. Je m'excuse de mon mieux et je demande pardon, tout en riant moi-même de mon erreur. Fallait-il en pleurer?

Cette charmante femme, aussi simple qu'aimable, me rassure, toujours riant de bon cœur, et me dit : « que ma façon cavalière de lui demander l'hospita-« lité l'a beaucoup amusée sans la blesser nulle-« ment ; qu'au contraire, elle est enchantée de l'aven-« ture. »

La veille, rentrant de voyage, elle avait lu dans un de ses journaux que j'étais près de Pesth, et elle était contente de me voir à mon passage.

Tout en causant, nous déjeunions : charcuterie, beurre et cognac. J'avais faim, et je fis grand honneur au déjeuner.

Cette dame me dit que j'étais dans la maison du général hongrois « Görgey (1) » et qu'elle était sa nièce. Ces deux messieurs étaient l'un son pharmacien, l'autre son pasteur.

Elle exprima le regret que son oncle ne fût pas là, disant qu'il aurait eu grand plaisir à me voir, et qu'il aurait pu me recommander chaudement pour la suite de mon voyage.

Elle me remit elle-même une carte de recommandation pour un de ses parents, à Vienne, et pour un ami de son oncle, colonel d'un régiment de « Komorn (Komârom) ».

(1) Gueurguéï.

Je passe deux heures bien agréables dans cette maison hospitalière. Quelle charmante femme!

A partir de « Wisegrad », quatre ou cinq kilomètres de mauvais chemin, puis bonne route; puis montée jusqu'à « Gran (1) (Esztergom) », avec deux kilomètres de sable, où j'ai grand'peine à avancer en poussant ma bicyclette devant moi.

On voit encore presque les ruines de « Wisegrad » quand déjà, de l'autre côté, on aperçoit la basilique de « Gran » se détachant sur le ciel au sommet de la montée.

J'arrive à Gran à une heure.

De la colline escarpée sur laquelle est bâtie l'imposante basilique qui rappelle Saint-Pierre de Rome, on a une vue superbe sur la ville et sur la vallée du Danube. Au pied du rocher, regardant le fleuve, le palais du « primat de Hongrie » ; un peu plus loin, sur le fleuve même, son jardin. Départ de Gran à quatre heures et demie.

A la sortie de la ville, je demande mon chemin à l'officier de garde. Tout en me renseignant, il s'informe d'où je viens et où je vais, me serre la main avec force « bravos » et me souhaite bon voyage.

Un peu plus loin, je m'arrête quelques minutes à regarder manœuvrer une troupe qui fait l'école de compagnie. Correction de l'officier, bonne tenue de tous.

De Gran à « Tâth », bonne route. Chemin très mauvais ensuite, caillouteux, poussiéreux et sillonné d'or-

(1) Grâne.

nières jusqu'à « Sutto (1) ». Enfin, bonne route encore, bordée de jolis coteaux, mais vent debout jusqu'à « Neszmely », où j'arrive à huit heures.

La nuit est venue depuis longtemps. La lune brille et fait scintiller à travers les arbres la nappe blanche et ridée du Danube.

Comme il fait bon, à cette heure, avec la brise qui me caresse, si fraîche et si agréable, après une journée de grosse chaleur! La route ne m'a jamais paru si belle, ni le grand fleuve si beau. Je marche doucement, sans hâte d'arriver; je me sens heureux, j'ai envie de chanter.

Je m'arrête à « Neszmély » pour coucher. Depuis « Buda-Pesth », le pays a changé d'aspect; les montagnes commencent à reparaître, à gauche d'abord, puis des deux côtés.

A « Neszmély », auberge médiocre, cantine plutôt, en même temps que boucherie, où les ouvriers viennent acheter le vin à la chopine, et boire, à travers un étroit guichet, pour deux sous de vitriol sur le zinc.

Je me couche à neuf heures et demie.

Samedi (29 avril). — Départ à cinq heures dix. Temps couvert, mais calme. Route à peu près bonne jusqu'à « Komorn », où j'arrive à sept heures un quart. C'est le vent du sud-ouest, maintenant. Regardez la direction de ma marche aujourd'hui, et vous me direz si vous ne pensez pas, comme moi, que le diable s'en mêle. J'ai changé complètement de direction, et le vent

(1) Souttô.

a fait comme moi, pour avoir le plaisir de me souffler dans le nez. De plus, je crains la pluie.

On aperçoit, de plusieurs kilomètres, le grand pont suspendu sur le Danube, à hauteur de Komorn; mais on ne voit pas grand'chose de la ville avant d'y être. Ouvrages sur les deux rives du fleuve; île fortifiée en aval.

Je fais rapidement le tour de la ville, qui est triste, sans cachet particulier ni rien de remarquable, que sa forte position sur le Danube dont elle ferme absolument la vallée.

J'aurais bien voulu voir de près ses ouvrages et ses fortifications, et j'ai pensé un instant à m'adresser, dans ce but, au colonel pour qui j'avais une lettre de recommandation. Mais je n'ai pas osé me présenter à cette heure matinale, et surtout dans une tenue aussi peu convenable.

Entre le Danube et la route, des soldats tirent à la cible. Les objectifs sont des cibles à bascule, accouplées, qui disparaissent alternativement, après chaque série, pour le relevé des résultats. Ailleurs, derrière la ville, sur une vaste pelouse, d'autres soldats manœuvrent, les uns faisant l'instruction individuelle, les autres l'école de compagnie. Ailleurs encore, un officier fait un exercice de lecture de carte ou de service en campagne avec un groupe de cavaliers.

Après un mauvais déjeuner, je repars, vers neuf heures. Le vent est devenu très violent, et la route est abominable, à cause de la poussière. A peine un semblant de sentier, tantôt à droite, tantôt à gauche, tout

au bord du fossé, et si étroit que je crains à chaque pas d'y tomber et de briser ma machine. Et comme il ne faut pas songer à traverser la route à bicyclette quand le sentier passe d'un côté à l'autre, je dois mettre pied à terre cinquante fois dans une heure. C'est assommant et très fatigant.

Des soldats font la manœuvre du canon sur les remparts, au moment où je passe la porte des fortifications.

A chaque instant, je rencontre sur mon chemin des troupes au service en campagne. L'ennemi est toujours représenté. Les deux troupes opposées ont une tenue différente, ou tout au moins l'une d'elles porte le manchon blanc. J'ai remarqué, tout en marchant, que cet exercice se fait très sérieusement, et que les hommes eux-mêmes ont l'air d'en comprendre l'importance.

Je les voyais, en patrouille ou en pointe, rampant dans les fossés de la route, s'élançant au pas de course d'un arbre à l'autre, zigzaguant pour profiter de tous les abris, ne se reportant en avant qu'après avoir attentivement observé, cachant derrière le dos leur coiffure blanche qui pourrait les faire apercevoir, etc. Autant de détails qui dénotent un grand soin dans l'enseignement de cette partie essentielle de l'instruction, et une intelligente attention de la part des soldats.

Jusqu'à « Raab » (Györ), où j'arrive à une heure, route exécrable, quoique généralement à plat. Terrain couvert, belle végétation, plaine toute verte avec de beaux arbres. En venant de « Komorn », on ne voit la ville que lorsqu'on est près d'y entrer; du côté de

« Pressburg » (Pozsony), au contraire, de la sortie du pont sur le « Raab », par exemple, on a une jolie vue de la ville et de la vallée.

Le sentier, maintenant, rase de si près le fossé que j'y tombe encore une fois. La pédale a porté, et je la fausse de nouveau. A chaque tour de roue, son écrou vient butter contre le cadre : un quart de millimètre de plus, et j'étais arrêté. La plaine que je traverse, sur ce mauvais chemin, est magnifique. Je marche entre deux rangées de peupliers superbes qui s'étendent à perte de vue devant et derrière moi. A droite et à gauche, la campagne toute verte, avec le Danube très loin d'abord et indiqué seulement par les arbres de ses rives, puis se rapprochant, après de nombreux détours, jusqu'à effleurer presque ma route.

A huit kilomètres environ de « Wieselbourg », petit coin de paysage ravissant. Au fond, bien loin, un joli village, sur le flanc d'une colline et tout au bord du fleuve; sur la droite, le long d'une étroite prairie toute verte, une route blanche, avec ses deux rangées de grands arbres; et, à gauche, la lisière verte d'un bois touffu qui borde le Danube et se reflète en ce moment dans l'eau avec les maisons du village.

Le soleil qui se couche ajoute encore à la beauté de ce tableau, et je reste longtemps à le regarder, émerveillé. Le vent est tombé, à présent; il ne reste qu'une légère brise, très fraîche, qui me caresse agréablement et fait à peine remuer les feuilles.

J'ai quitté le chemin pour me rapprocher du fleuve; je le remonte à pied, tranquillement, m'arrêtant tous

les cent pas pour regarder encore, sans m'inquiéter de la nuit qui tombe.

J'arrive à sept heures et demie à « Wieselbourg ». La nuit est noire, maintenant. Je dîne et je couche à l'hôtel « Krône ». J'étais plein de force en partant ce matin, et je me suis senti toute la journée un jarret solide et du souffle à revendre; mais ce sable m'a éreinté.

Dimanche (30 avril). — Départ à cinq heures. Il fait un brouillard intense qui m'empêche de voir à vingt pas.

A cinq cents mètres du village, la route se bifurque, et, à cette heure matinale, personne de levé pour me renseigner. Je perds une demi-heure à regarder ma carte, qui ne me dit rien, et à hésiter sur la direction à prendre. Je tombe par hasard sur le bon chemin, le vrai plutôt, car il s'en faut qu'il soit bon.

A neuf heures et demie, je suis à « Pressburg ». La ville est bâtie sur la rive gauche du Danube, au flanc d'une colline aride. En haut et de chaque côté, des bois touffus d'un beau vert. Longtemps avant d'y arriver, on aperçoit son vieux château, couronnant la crête de ses quatre tourelles carrées qui s'élèvent aux quatre coins de ses murailles en ruine.

De la grand'route, la vue de la ville est fort jolie. Devant moi, le Danube coulant à mes pieds, le long des jardins du casino, et, sur l'autre rive, la montagne dénudée, la ville en amphithéâtre et le château; à ma droite, dans le fond, la ville encore avec les flèches élancées de ses clochers, qui pointent vers le ciel par-

dessus la cime des grands arbres; et, à ma gauche, une île boisée que le Danube entoure de ses deux bras puissants.

Pour entrer dans « Pressburg », on traverse le fleuve sur un pont en fer de près de trois cents mètres. Je descends à l'hôtel « Prüger », sur la place, au pied de la montée qui conduit à la ville haute.

Après déjeuner, je fais dans la ville une promenade rapide. De la plate-forme du château, dont les vieilles murailles sont maintenant percées à jour, splendide panorama de la ville et du fleuve dont le cours sinueux est bordé, à l'ouest et au sud, par la plaine, et au nord par les montagues. Je reviens à l'hôtel par les promenades. Il est midi, et il fait un temps superbe. C'est l'heure de la sortie de la messe, et je puis admirer en passant les brillants uniformes des officiers hongrois et les fraîches toilettes des belles Hongroises.

Je quitte Pressburg à quatre heures.

La route devient bientôt assez accidentée, le pays montagneux. Je traverse « Hainburg » dont on aperçoit de loin, sur un piton élevé, le châtean en ruine, « Schlössberg », encore fort imposant; puis « Altenburg ». Deux kilomètres environ après avoir dépassé ce dernier village, un poteau indique au voyageur la présence d'autres ruines à visiter : ce sont celles d'un amphithéâtre dont on voit encore fort bien les vastes contours, la disposition intérieure et les parties essentielles.

Depuis « Pressburg », la route est meilleure et moins poussiéreuse. Beaucoup de montées, mais faciles à gravir.

Il y a longtemps que j'ai perdu de vue le Danube. Je le retrouve de l'autre côté d'« Altenburg », divisé en une infinité de canaux plus ou moins larges, qui brillent comme des coulées d'argent entre les îles boisées, par ce magnifique clair de lune.

Il est huit heures un quart quand j'arrive à « Fischamend ». Je descends à l'hotel « Greifen », où je trouve une table médiocre, mais un excellent lit et de fort braves gens.

Lundi (1er mai). — J'ai mal dormi, d'un sommeil très agité.

Départ de « Fischamend » à cinq heures un quart, par un vent contraire déjà très fort. Je n'ai heureusement que dix-sept kilomètres à faire. Mais la fatalité s'en mêle. J'ai fait à peine cinq kilomètres, en tirant comme un cheval, quand mon pied droit manque tout à coup d'appui. Je saute à terre, et je m'aperçois que l'axe des manivelles est cassé au ras de la boîte et ne tient presque plus; le moindre effort l'achèverait.

Me voici donc encore une fois à pied, avec la pédale gauche faussée et l'axe des manivelles cassé. Obligé d'entrer à Vienne dans cet équipage. Jolie arrivée!

Et je m'estime encore heureux dans mon malheur. La même chose aurait pu m'arriver dans des conditions infiniment plus mauvaises, au milieu de la Hongrie, par exemple, à deux ou trois cents kilomètres de tout mécanicien capable de remplacer la pièce cassée. J'étais obligé, alors, de prendre le train jusqu'à Buda-Pesth ou Vienne.

J'arrive tant bien que mal au « Grand Hôtel », sur le « Ring ». Je cours à la poste où j'espère trouver une réponse à ma demande de prolongation. Il n'y a rien.

Va-t-il donc falloir interrompre ici brusquement mon voyage? La partie difficile est faite; je vais trouver partout de bonnes routes, un commerce facile et tout le confortable possible. Il me reste de beaux pays à voir : l'Autriche, le Tyrol, la vallée de l'Inn, la Suisse; faudra-t-il y renoncer faute de temps? Ah! si j'avais celui que j'ai perdu par mon obstination! Mais la chose est faite, et je ne regrette rien.

Je déjeune, tout en faisant ces réflexions, et à deux heures je me présente à l'ambassade (l'attaché militaire est absent en ce moment). Inutile de dire que je ne vois pas l'ambassadeur. C'est une faveur que je n'aurais pas osé solliciter, dans cette tenue peu décente, et que l'on n'a certes pas songé à m'offrir.

Le soir même, je pense à remplacer mes effets de peau, trop lourds réellement et trop chauds à cette saison, par d'autres plus légers. Je cours tous les magasins de confection sans pouvoir trouver ce que je veux, une tenue quelconque de bicycliste, pour achever ma route, et pouvoir d'abord me promener dans les rues de Vienne sans m'exposer aux quolibets des passants.

Eh bien, je sortirai et j'irai aux courses — car il y a des courses aujourd'hui — avec ma tenue de route. Elle en vaut une autre, après tout, et mérite bien cet honneur, elle qui m'a préservé, j'en ai la conviction,

d'un tas de vilaines choses, telles que les rhumatismes, les refroidissements et les bronchites, conséquences ordinaires des changements brusques de température et des intempéries de toutes sortes.

Les courses se font au « Prater », dont on m'a beaucoup parlé. Je n'ai rien à faire, et le temps est superbe. J'y vais en voiture découverte : je n'irais pas m'enfermer dans un fiacre par ce beau soleil. Ma voiture ne paye pas de mine, c'est vrai, pas plus que moi, et je ferai triste figure à côté des beaux équipages, avec ma carriole et le pauvre poussif qui la traine en galopant sur trois jambes. Mais je suis pressé, je me suis décidé un peu tard, et j'ai pris ce qui m'est tombé sous la main.

Elle est magnifique, en effet, cette promenade du « Prater ». C'est une immense avenue, droite comme un I, large comme un grand boulevard, au milieu d'une forêt d'arbres superbes qui font au-dessus de la route une demi-voûte de verdure.

C'est aujourd'hui le 1er mai, l'ouverture de la belle saison, et la foule est énorme. Sur les allées latérales, des groupes brillants de cavaliers et d'amazones passent au galop de superbes chevaux; et dans l'avenue principale, les équipages armoriés à deux, à quatre, voire même à six, se croisent à toutes les allures, sur deux files dont on ne voit pas la fin. Et, dans chaque voiture, des toilettes exquises et des femmes plus exquises encore : de vrais bouquets de jolies fleurs! Et au milieu de tout ce monde élégant, ma guimbarde et mon cheval boiteux, et ma mise extraordinaire.

Jugez de l'effet produit! Les lorgnettes se braquent sur moi; on se retourne pour me regarder; ceux qui sont derrière doublent l'allure pour me voir de plus près; on passe au pas, quand on m'a dépassé, pour me reluquer encore; et chacun rit.

Je fais une courte apparition aux courses. Pas amusante du tout, la représentation, avec des entr'actes qui n'en finissent plus, et un orchestre brillant qui ne joue pas.

On tourne autour de moi comme autour d'une bête curieuse; un journaliste vient aux renseignements; j'ai réellement trop de succès. Après un quart d'heure je fais avancer mon équipage. J'ai eu le temps de voir tomber un jockey et de le voir rapporter sur une civière.

J'ordonne au cocher de calmer l'impatience de son pur sang et d'aller au pas. Je ne suis nullement pressé, et je veux, tout en me promenant, attendre le défilé de la fin. Il dure plus d'une heure, ce brillant défilé. Il aurait duré toute la journée que je l'aurais encore trouvé trop court.

Le soir, après dîner, je ne sors pas.

Les ouvriers revenant du « Prater » défilent à leur tour devant l'hôtel. Ils sont peut-être trente mille qui chantent, tout en marchant, un refrain que je ne comprends pas. Après chaque couplet, ces milliers de voix poussent ensemble un formidable « hourra », et se découvrent en agitant en l'air leur chapeau. Mais pas le moindre trouble et rien de menaçant dans cette foule qui défile en ordre sur le « Ring ».

Je me couche de bonne heure, ne pouvant rien faire de mieux.

Mardi (2 mai). — J'ai dormi comme un loir, et c'est le mécanicien qui m'éveille en venant chercher ma bicyclette pour la réparer. Ma journée se passe à visiter l'église Saint-Étienne et le palais de « Schönbrunn ».

La cathédrale, très riche et de formes gracieuses, date du quinzième siècle.

A gauche de la porte d'entrée principale, à l'intérieur, le tombeau du prince Eugène, avec les armes de la maison de Savoie. En face de la porte et tout à fait au fond, le grand autel en argent massif. A droite du chœur, la loge impériale et, au-dessous, le tombeau de Frédéric Barberousse.

On y trouve de beaux vitraux, snpportés par des colonnettes en pierre d'une extrême délicatesse, qui rappellent ceux de la Sainte-Chapelle. La chaire est une merveille de sculpture, un vrai bijou. Son architecte s'est représenté, derrière, le ciseau dans une main, le maillet dans l'autre, contemplant son œuvre. Dans ce bloc de marbre, travaillé avec une finesse extraordinaire qui lui donne l'apparence d'un fouillis de dentelles, l'artiste s'est plu à semer une profusion de statuettes qui sont des chefs-d'œuvre.

Au déjeuner, j'ai la bonne fortune de rencontrer un compatriote fort aimable qui va me tenir compagnie quelques jours. Nous allons ensemble au château de « Schönbrunn », dans l'après-midi.

Un gardien très galonné nous le fait visiter en détail. Entre autres belles choses, il nous prie d'admirer, à

mesure que nous les traversons, les deux salles à manger, la chambre japonaise avec ses riches incrustations, la salle des faïences avec ses curieuses mosaïques, la chambre des millions, etc.

Il nous arrête un instant dans la chambre qu'habita Napoléon en 1809 et où mourut le duc de Reichstag. Nous traversons les grands salons où les peintres ont représenté, sur les murs, Marie-Thérèse conduisant un carrousel et, plus loin, la scène de son mariage. De magnifiques tapisseries des Gobelins représentent, sur les murs, le marché au poisson, et, sur les fauteuils, les douze mois de l'année, etc.

Il y a réellement des choses admirables dans ce château. C'est dommage qu'en revernissant et en rebadigeonnant, on ait enlevé à tout cela son cachet d'ancienneté.

De la route qui mène à Schönbrunn, on aperçoit, derrière le château, un grand et beau parc, et, à l'extrémité d'une large avenue gazonnée, un arc de triomphe qui se dresse et se détache tout blanc sur la teinte bleue du ciel et le vert d'une vaste pelouse.

Si vous prenez un guide pour aller à Schönbrunn, la première chose qu'il vous montrera en arrivant, c'est, sur la façade postérieure du pavillon central, un cadran sur lequel un coq en or se promène et vous indique l'heure. Le nôtre n'y manque pas. Nous remarquons, sans qu'il ait besoin de nous le dire, la prestance et la belle tenue des « gardes du palais » (nos gardes municipaux).

La cour étant en ce moment à Buda-Pesth, nous ne

pouvons pas voir aujourd'hui les « pandours », gardes du corps de l'Empereur, choisis, comme nos anciens cent-gardes, parmi les plus beaux hommes de l'empire.

Nous sommes passés tout à l'heure devant une caserne de dragons. Une reprise de recrues s'exercent aux coups de sabre sur la piste, aux différentes allures. Je les trouve bien à cheval; ils ont de l'aisance dans leurs mouvements; mais pas de direction ni de vigueur dans les coups de sabre, et pas de vivacité pour revenir à la parade qui suit chacun des coups.

Nous avons trouvé le « Prater » à notre goût, hier; nous y retournons aujourd'hui. Il est cinq heures, c'est le bon moment. Nous y attendons fort agréablement le dîner.

Le soir, mon compagnon va au concert. Toujours à cause de ma tenue peu convenable, je ne puis l'y suivre; et j'avoue que je me couche, pour cette raison, de fort mauvaise humeur.

Mercredi (3 mai). — Je vais faire, en attendant le déjeuner, un tour aux musées de peinture et d'histoire naturelle, ouverts seulement deux fois par semaine.

En rentrant à l'hôtel, je trouve ma bicyclette réparée. Encore deux réparations comme celle-ci, et ma machine sera complètement renouvelée.

J'ai fait une jolie acquisition, le jour où je l'ai achetée! C'est une machine d'occasion, soi-disant une « Référée », mais ne portant aucune marque. De quelque maison qu'elle sorte, je déclare que c'est une infecte patraque; et je crois de mon devoir de faire

connaître le nom de celui qui me l'a vendue comme une machine de confiance, apte à supporter sans broncher toutes les fatigues de mon voyage : c'est un M. « Marcet », de Marseille.

Je veux faire connaître aussi le nom du mécanicien à qui j'ai donné deux cents francs pour la « remettre à neuf », suivant son expression même, avant mon départ : c'est M. « Souzy », de Paris.

Je dois cependant, pour être tout à fait juste, déclarer que ce dernier m'a fourni des caoutchoucs hors ligne, qui, après avoir fait trois mille kilomètres dans des pays difficiles, sont revenus presque aussi neufs qu'ils l'étaient au départ.

J'ai pu trouver tout de même, aujourd'hui, des effets à acheter. Ils ne sont pas très élégants, c'est vrai, ni très ajustés; mais au moins ils sont propres, et c'est bien quelque chose.

Le soir, je vais à l'Opéra.

Eh bien, ce n'était pas merveilleux. L'orchestre était bon, le ballet final très bien; mais les artistes, ce soir-là, n'avaient réellement rien d'extraordinaire. La salle même n'avait rien de brillant. On ne peut pas faire un pas dans Vienne sans voir des femmes superbes et de jolies toilettes : au théâtre, ce soir, rien.

Le grand escalier, dont on m'avait beaucoup parlé, me paraît au-dessous de sa réputation, et je m'attendais à autre chose après ce qu'on m'avait dit d'une sortie de l'Opéra à Vienne. Notre guide, Polonais de naissance, mais Autrichien de cœur, nous en avait pourtant parlé avec enthousiasme. Quand il disait : « Notre Empe-

reur! notre Opéra! » il en avait plein la bouche. Nous n'avons pas vu l'Empereur, mais nous avons vu l'Opéra une fois, et nous en avons eu assez. Mon compagnon, un vrai Parisien de Paris, me disait qu'il n'est pas comparable au nôtre.

Ici, le rideau se lève à sept heures ou sept heures un quart. Les Viennois font, avant le théâtre, une légère collation ; puis, à dix heures, après le spectacle, les restaurants se remplissent de familles qui viennent souper.

J'ai assez regretté hier et avant-hier de ne pouvoir pas sortir le soir; aujourd'hui, je veux rattraper le temps perdu. Eh bien, je n'aurais pas eu à regretter grand'chose en ne voyant pas l'Eldorado, qui est presque désert, ni « Herculanum », qui l'est tout à fait. « Ronacher (1) » est mieux, par exemple. La salle du concert est très bien, même; les artistes sont fort satisfaisants, l'orchestre pas mauvais du tout, les petites marchandes de fleurs et les dames de comptoir fort agréables. Il ne leur manque que de parler français.

Le « Ronacher » de Vienne est à peu près les Folies-Bergère de Paris. La soirée se passe agréablement.

Jeudi (4 mai). — Il pleut à torrents. Impossible de sortir par un temps pareil. C'est une journée perdue pour moi. Le soir, je suis de nouveau seul : mon compagnon est reparti pour Paris par le train de cinq heures.

Pour changer un peu, je vais dîner chez « Leidinger », restaurant de bonne renommée, près de l'Opéra. Je constate qu'il n'est pas au-dessous de sa réputation. On

(1) Ronakre.

y paye d'ailleurs très cher, il doit donc être très chic.

Deuxième tournée chez Ronacher. Je ne m'y ennuie pas plus que la veille.

Minuit. — Je rentre me coucher. Il pleut toujours, et il fait en plus un froid très vif.

Vendredi (5 mai). — Toujours pas de nouvelles de ma prolongation, et mon congé finit dans cinq jours. A tout hasard, je retourne à l'ambassade : on a peut-être reçu pour moi quelque chose à ce sujet.

Mais je ne trouve personne. Il est onze heures, et les bureaux n'ouvrent qu'à une heure pour fermer à trois heures et demie. C'est un peu court, à mon avis, et c'est donner bien peu de temps aux nationaux de passage qui peuvent avoir à régler une affaire pressante.

Je cours chez l'attaché militaire. Heureusement, il est là aujourd'hui et me reçoit fort gentiment. Il me retient à dîner pour une heure. A une heure précise, j'arrive, suivant la consigne ; à une heure cinq nous sommes à table, à une heure et demie c'est fini, à une heure trois quarts le capitaine court à l'ambassade, et, cinq minutes plus tard, je prends congé de madame la baronne. Ce qu'on doit faire de choses dans une journée, à cette allure-là !

L'attaché militaire m'a conseillé de télégraphier au ministère pour avoir des nouvelles de ma prolongation ; c'est, dit-il, le seul moyen d'être renseigné à temps.

En sortant de chez lui, je passe au télégraphe et j'envoie ma dépêche. Je vais ensuite prendre le chemin de fer à crémaillère qui monte au « Kahlenberg ».

Le « Kahlenberg » est une colline (une montagne,

dit mon guide) au nord de Vienne et à une demi-heure de la gare. On y arrive par des bois ombreux et de beaux coteaux de vignes.

Il fait un vent terrible, et il tombe une pluie pénétrante et glaciale. Au sommet de la colline, un observatoire, un hôtel et une chapelle au milieu de quelques maisons. Tout autour, une verte pelouse d'où l'on embrasse d'un seul coup d'œil le panorama de Vienne et de ses environs, avec l'immense plaine de « Marchsfeld ».

Tout à fait dans le fond, vers le sud, le palais de Schönbrunn. Vers le sud-est, au loin, les montagnes de Styrie.

A vingt minutes du Kahlenberg, se trouve un autre mamelon, le « Léopoldsberg », séparé du premier par un vallon boisé. On y arrive par un chemin couvert, à l'ombre des grands arbres.

Du Léopoldsberg, belle vue aussi vers le nord, sur la vallée du Danube. On domine de là le village de « Klosterneuburg (1) » sur la rive droite et, sur la rive gauche, celui de « Korneuburg », jusqu'où, me dit mon guide, les « sales Prussiens » se sont avancés en 1866.

Nous redescendons, à cinq heures, par le même chemin. Je suis littéralement gelé, et fort mal disposé pour admirer les belles choses que mon guide, toujours enthousiaste à froid, me montre sur notre route.

Nous revenons par l'« Église votive », construction très gracieuse, élevée en 1853 par ordre de Maximilien,

(1) Klosternaïbourg.

fusillé plus tard au Mexique, sur l'emplacement même où son frère François-Joseph, l'empereur d'Autriche actuel, faillit être assassiné d'un coup de couteau.

Nous retombons, de là, sur le grand boulevard que nous remontons jusqu'à l'hôtel, par l'Université, le Parlement et l'Hôtel de ville où se fait en ce moment une fête de charité en faveur des écoles.

Pour varier un peu, je vais passer ma soirée au cirque. Mon guide, qui devrait être de Marseille, m'en a fait une merveille. Je n'aurais pas mieux demandé que de dire une fois comme lui, j'en aurais même été enchanté; mais il n'y avait franchement pas moyen.

Il est vrai que j'arrive trop tard; il ne reste plus que la pantomime. Je la trouve grotesque, sans parti pris, et je n'y comprends absolument rien. La représentation se termine par des projections. Sur un vaste écran, on voit paraître d'abord « Bismarck », applaudi à outrance. Mon guide lui envoie des baisers, lui qui me parlait tout à l'heure des « sales Prussiens » de 1866. Guillaume I[er] vient ensuite, et, après lui, la « Triple Alliance ». Oh ! alors, ce sont des hourras frénétiques.

Enfin, quand l'empereur François-Joseph paraît, la voûte est ébranlée par les vivats de la foule. Mon guide applaudit comme quatre.

A onze heures, je rentre me coucher.

Une agréable surprise m'attendait à l'hôtel. Je trouve une dépêche m'annonçant que ma prolongation est accordée. C'est bien finir la soirée, et je m'endors content.

Samedi (6 mai). — A sept heures, je suis éveillé

par le garçon qui m'apporte une lettre de l'attaché militaire. Elle contient la réponse du ministère me confirmant la bonne nouvelle d'hier soir. Je reçois en même temps la carte d'un correspondant du *Secolo* me demandant une demi-heure d'entretien.

Je donne au journaliste un rendez-vous auquel j'oublie complètement de me rendre. En attendant l'heure du déjeuner, je vais faire quelques emplettes. Il faut d'abord acheter des cartes, puisque je sais à présent que je puis continuer mon voyage et le finir à bicyclette.

Il neige aujourd'hui à gros flocons ; il grêle, et il fait un vent à vous jeter par terre. Avec cela, un froid d'hiver.

Je sors malgré la neige. Je trouve le temps long, maintenant, et je commence à m'ennuyer ferme dans cet hôtel où je grève mon budget dans des proportions inquiétantes. Je n'ai pas, d'ailleurs, de journées à perdre, malgré ma prolongation, et ce n'est pas en m'éternisant à Vienne que je finirai ma route. Et puis, enfin, mon but n'est pas de voir des monuments et des villes : tout cela ne m'intéresse que très médiocrement. Ce qui m'intéresse surtout, ce sont les beaux sites, les riches plaines, les hautes montagnes, les gorges sauvages; c'est de voir des pays nouveaux, des mœurs nouvelles. Ce qui m'amuse et me plaît, c'est la variété des costumes et des figures, c'est la diversité des langages et l'imprévu des habitudes et des coutumes dans les pays que je traverse. — Pour ne pas perdre complètement ma journée, je vais visiter, après midi, les écuries impériales dans le « castel de ville ».

Je ne regrette pas le temps que je passe à voir ces

écuries luxueuses, ces magnifiques chevaux, ces équipages superbes.

En sortant de là, nous traversons la cour du palais impérial, où mon guide est fier de me montrer, en face du « prince Eugène », l'« archiduc Charles », le « vainqueur d'Aspern », comme il l'appelle pompeusement.

En me parlant d'Aspern, il me fait penser à « Wagram ». Je me suis promis d'y faire un pèlerinage, et je le questionne sur la route qu'il faut suivre et sur les moyens dont on dispose pour s'y rendre.

Mon intention de visiter ce champ de bataille, où le « vainqueur d'Aspern » reçut la mémorable pile de 1809, doit l'indisposer contre moi, car il ne me donne que des renseignements faux et me fait perdre ma journée.

Je rentre chez moi et je me couche de bonne heure. Que ferais-je dehors par un temps pareil?

Dimanche (7 mai). — La pluie n'a pas cessé, le froid non plus; je passe la matinée à mettre ma correspondance à jour. Après le déjeuner, le temps s'éclaircit un peu et je reviens à mon projet d'aller à Wagram.

A trois heures, il y a un concert à la Rotonde : j'irai l'entendre en attendant mon train qui part à quatre heures et demie. Deux cent cinquante musiciens d'élite, le choix des musiques militaires de la garnison, prennent part à ce concert « monstre », comme disent les affiches.

Les musiques militaires autrichiennes ont une excellente renommée, et j'aurai grand plaisir à les entendre.

La « Rotonde » est un vaste cirque à l'entrée du

« Prater ». C'était la merveille de la dernière Exposition de Vienne. Six mille personnes, paraît-il, peuvent s'y loger à l'aise, et, sous cette immense voûte, il y a un écho superbe.

Tout en écoutant la musique, non sans admiration, je m'amuse à regarder les promeneuses et les promeneurs, parmi lesquels beaucoup de soldats aux uniformes variés. Mon guide me renseigne à mesure qu'ils passent devant moi.

Il y a là des engagés volontaires, avec leur double galon de laine jaune faisant le tour du parement; des fantassins hongrois, avec leur pantalon bleu soutaché, à passepoil jaune, très collant et s'engageant dans le brodequin; des dragons, avec leur casque bleu surmonté d'un cimier sans crinière; des hussards, avec leur gracieuse aigrette au shako ; des chasseurs à pied, avec leur chapeau orné d'une longue plume flottante. Tous, fantassins et cavaliers, sont habillés avec une certaine coquetterie, et leur tenue est excellente.

En sortant du concert, je vais à la gare prendre mon billet pour « Floridsdorf », pensant de là gagner « Wagram ». A Floridsdorf, on me dit que j'ai fait fausse route et que mon guide m'a trompé. Pour aller à Wagram, il faut aller d'abord en tramway jusqu'à Gross-Enzersdorf et prendre ensuite une voiture. C'est à recommencer. A ma rentrée à l'hôtel, je cherche le bonhomme, mais il s'est esquivé prudemment.

Le tramway de « Gross-Enzersdorf » part tous les matins à sept heures. Demain, je le prendrai, quelque temps qu'il fasse.

Lundi (8 mai). — Il fait encore plus mauvais qu'hier. Il tombe une pluie fine très drue et très froide.

De l'embarcadère à Enzersdorf, où je dois quitter le tramway pour continuer en voiture ou à pied, une heure et demie de trajet.

Malgré le vent et la pluie glaciale qui me cingle la figure, je reste dehors, près du contrôleur, pour mieux voir et pouvoir le questionner. Il fait très bon, je vous assure, par ce temps, avec des effets d'été, pas de gilet, et un pardessus de trois cents grammes! Le tramway traverse successivement : « Aspern », en laissant à droite l'église devant laquelle se trouve le lion gigantesque en pierre, élevé à la mémoire des soldats autrichiens tués dans les journées du 21 et du 22 mai 1809; puis « Essling », qui me rappelle la mort du maréchal Lannes et l'héroïsme de Masséna; enfin « Gross-Enzersdorf », où l'on entre par une porte en ruine, gardée de chaque côté par un chevalier armé de pied en cap. On voit encore un bout de muraille crénelée attenant à la porte.

Au restaurant, je me renseigne, tout en me séchant et en me réchauffant. J'arrive tant bien que mal à faire comprendre que je suis venu pour visiter l'île « Lobau » et pour voir Wagram; et je demande qu'on me procure une voiture, un chariot, n'importe quoi, pour m'y transporter. On me trouve un boucher qui consent à me faire faire le tour de l'île pour trois florins (six francs). C'est cher, mais par un temps pareil, ce n'est pas trop.

Nous partons à dix heures, en chariot, un de ces chariots de culture, à flèche, attelé d'un seul cheval. Il n'a, bien entendu, ni capote, ni ressorts; mais je suis encore bien heureux de l'avoir trouvé.

Les chemins sont extrêmement mauvais, par suite des dernières pluies — *schlecht Weg* — dit à chaque instant mon conducteur en colère. Ils sont coupés d'ornières profondes où l'eau croupit. La terre est détrempée, le cheval glisse, pendant que le conducteur et moi nous prenons un bain de siège sur la botte de paille où nous sommes assis, et un bain de pieds dans le coffre du chariot plein d'eau.

Avec cela, je suis forcé de tenir mon capuchon constamment pour empêcher que le vent, qui s'y engouffre, me l'enlève. Je change bien de main à chaque instant; mais, malgré cela, je suis obligé de faire des efforts inouïs et toutes sortes de contorsions pour arriver à prendre mon mouchoir quand j'en ai besoin — et c'est souvent — tant j'ai les doigts gelés.

Quoique je grelotte et que je sois fort mal à mon aise, je ris de bon cœur, dans mon capuchon, quand j'entends mon compagnon, encourageant son cheval ou le gourmandant, en criant contre les mauvais chemins. Il a une si drôle de manière de dire : « Schlecht Weg (1) »; il prend une si drôle d'intonation quand il dit des sottises à son cheval qui glisse dans une ornière; je lui trouve une tête si comique avec sa pipe aux dents, son nez violacé par le froid et ses

(1) Wèhg.

gouttières partout, que je me tords, pour ne pas éclater.

Nous passons à gué le vieux Danube (Arm), et nous entrons dans l'île où nous faisons fuir, dès les premiers pas, des bandes de cerfs, de lièvres et de chevreuils. « Lobau » est une chasse gardée, maintenant, appartenant au prince héritier.

Mon conducteur, qui craint de s'égarer, s'arrête à une maison forestière où habite le garde-chasse. Cet homme me reçoit d'une façon fort aimable; et, tout en me réchauffant, je prie sa femme, qui parle français, de m'indiquer les choses intéressantes à voir dans l'île Lobau.

Mme Rüchel (c'est le nom de cette jeune femme affable et gracieuse) me fait une liste des endroits à visiter, et son mari pousse la complaisance jusqu'à me donner un de ses gardes pour m'accompagner.

Nous voyons successivement, dans l'île Lobau :

1° Un premier cimetière des soldats français tués dans l'île en 1809. Ce sont de simples tertres, longs, larges et hauts, au-dessus de fosses immenses, sans monument.

2° La « rue Napoléon » illustrée par le passage de l'Empereur dans la bataille. C'est une simple allée forestière au bout de laquelle se trouve l'inscription « Napoleon Strasse ».

3° Le quartier général de l'Empereur : « Napoleon haupt-quartier ».

4° Le point où Napoléon tenta sans succès le passage du Danube : « Brückenkopf ». Il n'y a plus

aujourd'hui la moindre trace du lit du fleuve en cet endroit; son cours a été complètement déplacé.

5° Un autre cimetière des Français, avec une pierre commémorative ornée d'une croix dorée, en creux, sur une plaque de marbre noir, avec l'inscription : « Friedhof. »

6° L'emplacement des magasins à poudre de l'armée française : « Pulver magasin. »

7° Enfin, l'emplacement du pont sur lequel l'Empereur effectua le passage du vieux Danube, au-dessous de Gross-Enzersdorf, le matin de la bataille de Wagram. Une pierre l'indique, dans l'île, par l'inscription suivante : « Ubergang stelle der Französen Armee ».

Et, sur l'autre rive, se trouve encore une auberge « Wirtzhaus », qui existait déjà quand la grande bataille a eu lieu.

A chacun de ces endroits, mon guide me fait mettre pied à terre et me fait lire l'inscription gravée sur la pierre. Il comprend combien tous ces souvenirs m'intéressent.

A la maison forestière, aussi, on le comprenait; et Mme Rüchel me l'a bien montré par le soin minutieux qu'elle a mis à me renseigner pour que mon pèlerinage fût complet.

Nous rentrons à Gross-Enzersdorf à une heure et demie. Quoique je sois morfondu et gelé, je demande à mon conducteur de me conduire à Wagram.

Il y consent, moyennant deux florins en plus (quatre francs). Le temps de faire manger un peu le cheval et de déjeuner rapidement moi-même, et nous

repartons, toujours par la pluie. Les chemins sont, de ce côté comme de l'autre, de véritables fondrières. Le cheval enfonce dans la boue jusqu'à mi-jambes. En trottant, il s'en met, ainsi qu'à nous, jusque sur le dos.

Mon compagnon me signale et me montre en passant, du bout de son fouet :

« Raasdorf », que nous traversons ;

« Breitenlee », que nous laissons à l'ouest du précédent ;

« Aderklaa », entre les deux, au nord ;

« Süssenbrünn », à l'ouest d'Aderklaa ;

Enfin, après deux heures de marche, Wagram « deutsch », à demi caché derrière une longue rangée d'arbres.

En haut du village, la tour carrée de l'église, d'où, paraît-il, Napoléon observait les mouvements des deux armées.

Entre le Danube et Wagram, la plaine, à peine ondulée dans le sens de la route et du fleuve ; terrain à peu près découvert.

Le champ de bataille était immense.

Il est quatre heures vingt-cinq. Mon charretier retourne à Enzersdorf; moi, je retourne à Vienne par le chemin de fer, à cinq heures et demie.

A six heures trois quarts, je suis de retour à l'hôtel, très content de mon excursion, quoique je l'aie faite par un temps abominable.

Mardi (9 mai). — A cinq heures, je me lève pour partir. A six heures, réflexion faite, je me recouche, décidé à ne partir que demain.

J'emploie la matinée à visiter quelques monuments. Je commence par l'« église des Capucins » et ses caveaux, renfermant les tombeaux de la famille impériale.

D'un côté, la maison des « Habsbourg », qui finissent avec Charles VI, père de Marie-Thérèse; de l'autre, la maison de « Lorraine », qui commence avec Marie-Thérèse et François Ier couchés tous deux sur le même tombeau.

De ce côté, deux cercueils qui se touchent m'intéressent surtout : ce sont ceux du « duc de Reichstag » et de sa mère « Marie-Louise ».

Un autre nom, prononcé à voix basse par le religieux qui nous sert de guide, attire aussi particulièrement mon attention : c'est celui du jeune « archiduc Rodolphe » mort, il y a seulement quelques années, dans des circonstances tragiques.

Je visite ensuite l'« église des Augustins », paroisse impériale, où l'office des dimanches est, paraît-il, chanté par les principaux artistes de l'Opéra. Je regrette beaucoup de l'avoir appris trop tard.

Cette église renferme un chef-d'œuvre de Canova, le sarcophage de Marie-Thérèse. Ce monument rappelle, par sa forme, les Pyramides d'Égypte; et l'artiste a représenté sur le marbre, par trois groupes allégoriques, les qualités dominantes de la grande impératrice : la force, la vertu et la bienfaisance.

Étant passé, par hasard, devant le manége impérial, j'entre y jeter un coup d'œil. Malheureusement, la plus grande partie des écuyers et le plus grand nombre des chevaux des écuries de l'Empereur sont en ce

moment à Buda-Pesth. Je le regrette vivement : j'aurais été curieux de comparer ce manège avec ceux de Saumur. Mais il n'y a rien d'intéressant à voir aujourd'hui. Je ne m'arrête qu'un instant à regarder un sauteur qui piaffe aux piliers, deux écuyers qui font des départs au galop, en habit, petit chapeau en bataille, culotte blanche et bottes échancrées, et un officier suédois qui demande le passage à un magnifique étalon prêt à s'envoler.

Tout au fond du manége, en face de la porte, l'empereur Charles VI, à cheval, semble diriger la reprise des écuyers.

Je reviens par la place « Radetzki », où se trouve la statue équestre du vieux maréchal, et j'assiste au relèvement de la compagnie de garde, dans la cour du palais de l'Empereur. Malgré les peurs de mon guide, je photographie à l'arrivée la troupe qui vient relever, à la barbe des gardes du palais. Il paraît que, si l'on m'avait vu, j'aurais été mis à la porte ; j'ai risqué le coup et je n'ai pas été pincé.

Malheureusement, j'ai très mal réussi, à cause du temps peu favorable. On peut, tout de même, se rendre compte de l'attention des hommes et des officiers à poser le pied à plat, au pas de défilé.

Comme j'attendais l'heure du relèvement de la garde, j'ai vu monter en voiture la jeune veuve de l'archiduc Rodolphe, l'archiduchesse Stéphanie. A sa sortie, le poste a pris les armes et les tambours ont rappelé.

Quelques remarques faites au palais :

1° Le factionnaire n'a pas le sac et porte le fusil à la bretelle.

2° Les soldats passent, avec une très grande rapidité, de l'arme à la bretelle à l'arme au pied. Ils ont rarement le fusil sur l'épaule.

3° Il y a, devant le poste, en avant du banc dont les places sont numérotées pour les hommes de garde, un râtelier d'armes où chacun appuie son fusil, à portée de sa main et juste en face de lui.

Le soir, je boucle définitivement mes valises. Il est minuit quand je me couche.

Mon Parisien me disait, il y a quelques jours, que ce qu'il regrettait surtout, à Vienne, c'étaient les Viennoises. Je comprends d'autant mieux ses regrets que je les partage.

On trouve à Vienne la « belle femme » dans toute l'acception du mot, joignant à l'opulente perfection des formes la régularité du visage et la majesté de la démarche. Mais la Hongroise plaît davantage. Moins hautaine et d'une beauté plus piquante, c'est le trait d'union entre la belle Viennoise et l'incomparable Parisienne.

Mercredi (10 mai). — Départ de l'hôtel à cinq heures et demie, par un temps magnifique.

Pour ne pas trop m'éloigner du Danube, dont j'aime le voisinage, je prends la route de « Klosterneuburg ». Pendant quelques kilomètres, cette route est pavée, empierrée, ou défoncée par la pluie. Mais ensuite, toute la journée, elle est splendide, très bien entretenue, unie et ferrée sans être dure. Avec cela, une

légère brise, favorable, pour la première fois depuis Constantinople.

Je traverse « Saint-André », « Tulln », et je m'arrête à midi à « Saint-Pölten » pour déjeuner.

Saint-Pölten est une petite ville de douze mille habitants, d'un riant aspect, surtout quand on la voit de la route de « Melk ».

Sur le terrain d'exercices, derrière la ville, des soldats manœuvrent au moment où je passe. Je m'arrête quelques instants à les regarder faire le pas décomposé, individuellement d'abord, puis par section ou peloton.

Je suis en sens inverse la route par laquelle Napoléon est arrivé deux fois à Vienne. Saint-Pölten, Melk, Amstetten, Ens, Linz, Passau (1), points importants de mon itinéraire, sont autant de noms illustrés par ses victoires.

« Melk » est une jolie petite ville sur le Danube, entourée de verdure, au pied d'un rocher taillé à pic du côté du fleuve. Au sommet de ce rocher, la masse imposante d'un magnifique couvent de Bénédictins.

Je retrouve à Melk une nature magnifique, une végétation luxuriante, une profusion de beaux arbres débordant de sève.

Depuis Saint-Pölten, j'ai marché entre deux chaînes de montagnes parallèles : celle de gauche, la plus éloignée, est toute blanche de neige. La route elle-même, sans être très accidentée, a pourtant quelques montées et descentes assez sérieuses à « Klosterneu-

(1) Passaou.

bourg », à Melk, et à deux ou trois kilomètres de Kemmelbach, vers « Erlauf ». Je m'arrête pour coucher à Kemmelbach, petit village insignifiant, à dix-neuf kilomètres d' « Amstetten ».

Jeudi (11 mai). — Il a fait, hier, un temps superbe toute la journée; aujourd'hui, à cinq heures et demie, le ciel est couvert de gros nuages, et il tombe quelques gouttes.

Jusqu'à « Amstetten », route à plat, mais moins bonne que celle d'hier. A ma droite et à ma gauche, collines assez élevées, couvertes de bois et de riches cultures.

La pluie me prend à Amstetten, fine et drue. Je suis obligé de dérouler mon caoutchouc et de le porter pendant presque toute l'étape; il m'embarrasse et me tient très chaud. Mais j'ai ressenti plusieurs fois, dans les genoux, certaines douleurs qui pourraient fort bien être un commencement de rhumatismes, et je tiens surtout à ne pas être mouillé.

Amstetten est un gros village, à l'extrémité d'une grande plaine, tout au pied de hautes collines boisées qui vont, en s'élevant, presque jusqu'à « Ens ».

On monte raide pour en sortir; et dès lors, ce ne sont plus que des montées interminables alternant avec des descentes courtes et très rapides.

La route, qui doit être excellente par le beau temps, est aujourd'hui absolument mauvaise. L'eau repose partout, le terrain est très glissant, et les descentes sont dangereuses à cause de la raideur de leur pente, des nombreuses ravines, et d'une épaisse couche de gravier

charrié par la pluie. Je les fais sans encombre, avec un frein qui n'a guère d'action en temps ordinaire, et qui aujourd'hui n'en a pas du tout sur le caoutchouc mouillé.

Quel dommage qu'il pleuve! La région est magnifique, et la route serait délicieuse, avec sa double rangée d'arbres bas et touffus, tout en fleur, qui se rejoignent presque au-dessus de ma tête.

Je marche une partie de la journée à pied, et j'ai grand'peine à pousser ma machine sur ces pentes difficiles et ce terrain glissant. Ce jour-là, aussi, je serais resté en chemin, de fatigue et de faiblesse, sans le flacon de Kola que j'avais emporté de « Neusatz ».

A « Strengberg », du sommet d'une de ces côtes très dures, je revois le Danube, toujours avec la même joie. Je ne l'avais pas vu depuis Kemmelbach.

A quatre ou cinq kilomètres d'Ens, descente très mauvaise où je m'emballe sans le vouloir; puis la plaine jusqu'à la rivière d'Ens.

La ville s'aperçoit de loin, sur une crête qui borde la rivière, avec sa caserne de cavalerie à demi cachée derrière une longue rangée d'arbres.

Il faut encore monter, et monter ferme, pour arriver à Ens, qui n'a rien de remarquable.

La route, dès lors, est absolument pourrie. Je fais à peu près tout à pied, et j'arrive à « Linz (1) » à six heures. J'ai fait presque toute l'étape sous une voûte de verdure et de fleurs.

(1) Linntz.

« Linz » est une petite ville assez jolie, dans une situation charmante au bord du Danube. Le fleuve, en cet endroit, décrit une courbe gracieuse, régularisée pour la construction de quais superbes, le long desquels s'étendent les maisons étagées au flanc d'un coteau boisé.

Quelques centaines de mètres avant d'arriver à Linz, le Danube fait un crochet brusque pour se rabattre vers la ville, et sort d'un étroit défilé formé par deux chaînes de hautes collines. Ce point, vu du grand pont, est fort joli ; et l'étroite vallée qui commence là et qui va presque jusqu'à Passau est l'une des plus belles parties du cours du Danube.

La journée a été pénible, avec cette pluie continuelle. Malgré mon manteau, j'ai eu les genoux mouillés ; et, en me promenant tout à l'heure, j'ai ressenti une douleur aiguë dans le genou gauche.

Maintenant, je ne sens plus rien.

Je suis blessé, aussi, à l'endroit sur lequel je m'assieds et aux environs. Avec des applications de vaseline, je me guéris en deux jours.

Je me couche à dix heures et demie. Demain, j'irai à « Passau » par le bateau.

Vendredi (12 mai). — Nous partons à cinq heures et demie. J'ai toujours la même chance dans mes excursions. Le temps s'était remis au beau, hier soir ; et voilà maintenant qu'il pleut de nouveau, mais une vraie pluie d'orage. Et il fait très froid.

Ces petits bateaux sont très confortablement installés ; mais comme je voyage pour voir, et que de l'intérieur

on ne voit rien, je reste sur le pont, malgré la pluie et le froid. Je suis toujours dans la même tenue légère, et j'ai beau me promener et battre la semelle, je suis gelé !

Mais quelle jolie promenade ! Le Danube, resserré entre les collines, coule en faisant mille détours capricieux. Il semble se perdre à chaque instant et s'engouffrer sous ses berges escarpées, hautes de deux à trois cents mètres. Au pied de ces collines boisées, des moulins, des scieries, des villages, perdus dans les arbres et se reflétant dans les eaux du fleuve.

Au sommet des crêtes, perchés comme des nids d'aigles tout au bord de l'escarpement, les murs crénelés et les tours massives des anciens châteaux d'« Ottensheim », de « Neuhaus (1) » et d'autres.

La vallée s'élargit brusquement à « Ottensheim » et se resserre de nouveau près d'« Aschach ».

Sur le bateau, se trouve un officier de pontonniers qui fait la traversée pour son instruction. Il l'a déjà faite trois fois, et tous ses camarades comme lui, pour se familiariser avec la navigation à vapeur.

Il est deux heures et demie quand nous arrivons à « Passau ». On ne met pas aussi longtemps d'habitude ; mais aujourd'hui le grand vent contraire a retardé la marche.

« Passau », au confluent du Danube, de l'Inn et de l'Ilz, présente à l'arrivée un coup d'œil magnifique. La partie centrale, la ville presque tout entière, s'avance

(1) Naïhaous.

en pointe vers Linz et sépare les eaux du Danube de celles de l'Inn. Construite sur une croupe étroite formant presqu'île, on l'aperçoit tout à coup, après le dernier tournant, avec les clochers de ses nombreuses églises et la masse grisâtre de sa cathédrale, dont on distingue d'abord la coupole écrasée et les deux tours carrées du dix-septième siècle. Cette cathédrale est une véritable merveille, avec ses innombrables fresques qui sont des chefs-d'œuvre, ses magnifiques sculptures, ses orgues.

Dans la cour, cinq chapelles avec leurs sculptures anciennes.

Comme apparence extérieure, elle n'a rien d'extraordinaire; mais l'intérieur est admirable.

Entre le Danube et l'Ilz, sur un rocher à pic de cent cinquante mètres, la citadelle, que l'on aperçoit aussi de fort loin.

Du haut de ce rocher, on domine toute la ville et l'on a une vue superbe sur la vallée du fleuve et de ses deux affluents, et sur les montagnes qui bornent l'horizon.

Du côté accessible, vers l'Ilz, la citadelle est entourée d'une double muraille et d'un double fossé, derrière lesquels je reste un intant à regarder les soldats bavarois faisant l'exercice.

Au pied du rocher, toujours du même côté, petite église de San-Salvator, du quinzième siècle.

Pour aller d'une partie à l'autre de la ville, cinq ou six passerelles et ponts suspendus sur le Danube et l'Inn.

Le bateau repartant à trois heures, je m'étais décidé à revenir par le train, pour avoir le temps de visiter un peu la ville. J'avais cru comprendre, en me renseignant un peu par phrases et beaucoup par gestes, que mon train partait à cinq heures. Je m'étais trompé, et j'ai dû attendre jusqu'à huit heures, ce qui me faisait rentrer à Linz après minuit.

Conclusion : apprenez les langues étrangères, si vous voulez voyager, afin de pouvoir être compris quand vous questionnerez et de comprendre ce qu'on vous répondra.

Je dois ici rendre justice aux employés de la gare, surtout au portier qui s'est montré d'une complaisance extrême. Justice également à un Hanovrien, mon voisin de table au buffet où je dîne. Cet homme, qui parlait français, voyant les difficultés que j'avais à me faire comprendre, se montra très empressé à me venir en aide.

En me quittant, il se plaignit à moi, par contre, du peu d'amabilité des Français, en France, pour les étrangers, surtout pour les Allemands. « Quand vous « rentrerez en France, dit-il, souvenez-vous des atten- « tions que l'on a eues ici pour vous, et dites-le bien « aux Français. »

A ce même buffet, la bonne qui nous servait, une petite boulotte rieuse, rouge comme une cerise, fraîche comme une rose, riait aux éclats de ma manière de parler l'allemand. J'ai ri avec elle, mais, au fond, j'étais humilié de mon ignorance.

J'ai pu voir, en me promenant dans Passau, com-

ment les soldats allemands saluent un officier. Ils s'arrêtent, font face — comme le font nos factionnaires — saluent avec la dernière correction, six pas avant, six pas après, et ne se remettent en marche que lorsque l'officier les a dépassés.

C'est, à mon avis, une excellente chose que de forcer les soldats à s'arrêter pour saluer. D'abord, parce que cette façon de faire, mettant une distance plus grande entre le chef et l'inférieur, ne peut qu'augmenter aux yeux de tous le prestige de l'officier. Ensuite, parce que le salut militaire, le nôtre particulièrement, facile de pied ferme, est très difficile à bien faire en marchant; et, pour peu que l'homme soit gauche, il devient en saluant très facilement grotesque. Or, si le salut militaire, bien fait, est beau, s'il est très respectueux en même temps que très digne, il devient presque irrévérencieux quand il est fait d'une façon ridicule.

Je rentre à Linz à minuit. Il est une heure quand je me couche. Il pleut encore.

Samedi (13 mai). — Je me lève tard. Que ferais-je par ce temps-là? A une heure, pourtant, la pluie cesse, et je pars à une heure et demie. En sortant de la ville, je m'engage sur un chemin qui n'est pas le bon et qui est loin d'être bon, aussi. C'est une traverse, et je fais six kilomètres dans les cailloux et les ornières.

Mais la route, que je retrouve après une demi-heure, ne vaut guère mieux. Les voitures, après toutes ces pluies, l'ont abîmée; on n'évite une ornière que pour tomber dans une autre. Avec cela, un empierrement récent et, pour comble de guigne, un grand vent

debout. Depuis que j'ai quitté Linz, je marche vers le sud-ouest; le vent du nord, qui m'a contrarié jusqu'ici, me serait favorable aujourd'hui. Mais il a viré, lui aussi, en même temps que moi, et souffle maintenant du sud-ouest.

Je traverse « Wels », puis « Lambach », sans voir rien de remarquable, et je tombe dans la belle vallée de la « Traun (1) ».

Je marche presque toujours sous bois; la route que je suis doit être idéale par le beau temps. Tout à côté de moi, le torrent très encaissé mugit en se brisant sur les rochers, entre deux haies épaisses de grands arbres.

Aujourd'hui, à part les montées, peu sérieuses d'ailleurs, de Linz et de Lambach, la route est continuellement à plat.

J'arrive à « Laakern », petit village insignifiant, vers sept heures et demie. Il fait nuit noire; je m'y arrête et j'y couche.

Ce ne sont pas les « Gasthaus » qui manquent; il y en a trois ou quatre sur la place. Deux jolies filles sont assises devant la première de gauche : c'est la raison qui me la fait choisir de préférence aux autres. Mais je suis volé; je ne les revois pas de toute la soirée.

Je me couche à dix heures.

Dimanche (14 mai). — Au milieu de la nuit, je m'éveille, et je crois entendre qu'il pleut à torrents. Quand je me suis couché hier, il faisait un temps superbe; toutes les étoiles brillaient au ciel; et voilà

(1) Traounn.

qu'il fait maintenant un orage épouvantable. Eh bien! les chemins vont être beaux; ils l'étaient déjà tant!

Je me retourne, agacé, et je suis longtemps avant de pouvoir me rendormir.

A quatre heures et demie, on frappe à ma porte. Je tends l'oreille, et j'entends toujours le même bruit de l'eau qui tombe à flots. J'envoie l'aubergiste à tous les diables : pourquoi m'éveiller par un temps pareil? On ne mettrait pas un chien à la porte. Pourtant, avant de me rendormir, je veux voir l'état du ciel. Et bien m'en a pris. Ce que je prenais pour le bruit d'une pluie d'orage, c'est tout simplement celui d'une fontaine qui coule sous ma fenêtre et que je n'ai pas vue hier, étant arrivé la nuit. Il fait un temps magnifique; pas le moindre vent; tous les oiseaux chantent à plein gosier pour saluer le soleil qui va bientôt se montrer.

Je m'habille à la hâte, et je pars à six heures. Je remonte toujours le cours de la rivière.

Rien de beau comme le lac « Traun », étroitement emprisonné dans de hautes montagnes dont les sommets sont blancs de neige.

Sur les rives toutes vertes apparaissent, çà et là, de riants villages, des restaurants cossus et de coquettes villas.

Il est beau surtout aujourd'hui et à cette heure, par ce soleil assez brillant déjà pour faire étinceler l'eau du lac et les gouttes de rosée, et pour faire chanter tous les oiseaux de la contrée; et pas assez chaud, cependant, pour empêcher la brise d'être encore fraîche, ni pour incommoder.

Bien joli aussi le petit lac de Saint-Gilgen (1), entouré, comme l'autre, de hautes montagnes, blanches au sommet, vertes au pied.

Route merveilleuse que je trouve trop courte! Sites admirables qui me donnent l'envie de m'arrêter à chaque pas pour les admirer en détail, avec ces rochers en surplomb, ces escarpements à pic, ces versants boisés, à côté d'autres arides qui les font ressortir davantage!

Quelle jolie vue, entre vingt autres, que celle du petit village de « Traunkern », bâti en amphithéâtre sur une croupe rocheuse formant une étroite presqu'île! Et combien je regrette de ne pouvoir la prendre!

Je passe, mais pas sans m'être arrêté pour contempler quelques minutes ce petit coin de paysage et le graver dans ma mémoire.

Je puis citer aussi — ils en valent la peine — « Saint-Volfgang » et « Saint-Gilgen », aux deux extrémités du petit lac du même nom.

Quant à la route, elle est mauvaise, à cause des ornières et des cailloux, de « Laakern » à « Traunkern », de « Ischl » à « Saint-Volfgang »; le reste du temps elle est bonne, bien entretenue et à peu près à plat, sauf de « Saint-Gilgen » à « Salzbourg », où elle est très accidentée, exécrable, et dure à craindre à chaque pas de briser la machine.

A deux kilomètres de Salzbourg, dernière descente, la plus dure et la plus mauvaise, sur un chemin tor-

(1) Saint-Guilguenn.

tueux, refait à neuf, tout couvert d'une épaisse couche de cailloux et de sable, et semé de grosses pierres.

J'ai marché lentement, depuis Saint-Gilgen, à cause des montées et des mauvais chemins, et la nuit approche. Je veux profiter de la descente pour rattraper un peu du temps perdu. Je ne me rends pas compte du mauvais état de la route, ni de la raideur de la pente, et j'ai déjà oublié que mon frein n'a plus aucune action. Je n'ai pas fait cent pas que je suis emballé. Mon frein ne fonctionne plus, et je suis trop lancé pour pouvoir ralentir avec mes jambes seules.

Je perds bientôt les deux pédales. Je vais à une allure folle; l'empierrement rend la direction difficile, et je passe à tout instant sur des cailloux, gros comme la tête, qui me font sauter d'un côté à l'autre du chemin.

Devant moi, à cinquante pas à peine, une bande de promeneurs barrent la route; et, cinquante pas plus loin, j'aperçois les premières maisons de la ville où je dois entrer en tournant à angle droit.

Je vais infailliblement écraser quelqu'un ou m'écrabouiller moi-même. Par bonheur, un choc plus violent me jette à terre avant d'avoir tué personne, et je me trouve debout, avec la machine entre les jambes et en travers de la route.

Je suis absolument indemne. Mais la bicyclette, par exemple, est fort endommagée; j'ai une pédale et une manivelle absolument hors de service, et le guidon est tordu.

J'aurais pu me tuer, ou tout au moins sérieusement m'endommager moi-même; je m'estime bien heureux

d'en être quitte à si bon compte. D'autant plus qu'il me sera facile, à Salzburg, de faire réparer ma machine. Ce qui me vexe, par exemple, c'est d'être encore obligé de faire mon entrée à pied, comme cela m'est déjà arrivé à Philippopoli et à Vienne.

Je descends à l'Hôtel d'« Autriche ».

Salzburg est une ville assez jolie, sur la « Salzach » qui la divise en deux parties.

On aperçoit, de loin, au sommet d'un mamelon qui domine la rive gauche, un ancien château fort, « le Geisberg », transformé aujourd'hui en caserne ; et, sur une autre colline séparée de la première par un vallon boisé, le casino où joue tous les dimanches la musique militaire.

Aujourd'hui, justement, c'est dimanche. A huit heures, le casino et la colline s'éclairent à l'électricité ; j'y vais passer ma soirée.

Lundi (15 mai). — Je perds la matinée à attendre ma bicyclette qui n'a pu être réparée hier. J'en profite pour aller voir le « Geisberg » et le casino. D'un côté, on a l'ascenseur; de l'autre, le chemin de fer à crémaillère.

De chacun de ces points, on a une très belle vue sur toute la ville et sur la Salzach qui serpente à travers une riche vallée.

Départ à midi un quart, par une chaleur écrasante. Pendant les cinq premiers kilomètres, route parfaite, à plat, bordée d'arbres. Puis, jusqu'à Hallein, route dure et caillouteuse, très fatigante. Chemin assez bon, ensuite, jusqu'à « Galling », beau village appuyé, d'un

côté, à des collines boisées, et, de l'autre, à des montagnes très hautes et dénudées.

A la sortie de « Galling », montée longue et raide à travers une belle forêt, puis descente vertigineuse qui me ramène sur la « Salzach ».

Du haut de cette montée, aspect sauvage de la vallée, tout au fond de laquelle on entend gronder le torrent impétueux que d'autres torrents viennent grossir avec de sourds mugissements. En cet endroit, la Salzach paraît s'engouffrer sous la montagne, et la route disparaît avec elle.

Je descends à pied ; la pente est si raide que je dois, tous les dix pas, mettre ma bicyclette en travers du chemin et m'arrêter pour ne pas être entraîné par elle.

Au bas de la descente, la route et le torrent font un coude brusque et s'engagent dans un étroit défilé. Sur deux kilomètres au moins, c'est une gorge de vingt mètres de large, à peine, étranglée entre deux murailles à pic de quinze à dix-huit cents mètres, creusées au pied de grottes profondes, couvertes de neige au sommet, et formant parfois au-dessus de ma tête une demi-voûte de rochers.

Le paysage, en cet endroit, est réellement admirable et grandiose. Ce torrent impétueux, qui roule avec un fracas terrible entre ces deux murailles superbes, et que l'on entend d'abord à travers bois, sans le voir; ces berges absolument à pic, sans le moindre palier, et s'élevant à une pareille hauteur : tout cela est à coup sûr très impressionnant.

Je n'ai pas vu, ni avant, ni après, dans tout mon

voyage, d'autre rivière ayant des berges de cette taille et de cet escarpement.

La route, maintenant, est parfaite jusqu'à « Bischofshofen ». Montée longue et raide, cependant, avant d'arriver à « Verfen », dont on aperçoit le château couronnant la montagne boisée.

Descente ensuite jusqu'à « Bischofshofen » ; puis chemin difficile, caillouteux et dur jusqu'à « Saint-Johann », où j'arrive à sept heures et demie.

La nuit est venue depuis une demi-heure.

Je couche à l'hôtel « Prem ».

Mardi (16 mai). — Départ à cinq heures et demie. Ciel couvert, mais pas de vent; temps favorable, en somme. Jusqu'à « Schwarzach », je marche dans une vallée resserrée, au fond de laquelle la « Salzach » mugit en se brisant sur les rochers, entre des montagnes escarpées. A « Lend », elle se grossit d'un ruisseau, qui tombe de la montagne en formant une jolie cascade de quinze à vingt mètres.

La route, bonne jusque-là, bien entretenue et à peu près à plat, devient difficile ensuite et accidentée.

A huit heures et demie, je suis à « Bruck », petite ville sur la rive droite de la rivière. L'air frais du matin m'a mis en appétit; je m'arrête à « Gasthof Franz Johann » pour déjeuner d'une tranche d'excellent jambon et de plusieurs grands verres (des verres à anse) de bière délicieuse.

Cette bière allemande, de Munich ou de « Pilsen », est un vrai nectar. Elle est exquise au goût, limpide comme de l'eau de roche, et absolument inoffensive.

Elle ne donne pas, comme le vin, des aigreurs et des maux de tête; c'est un baume à la gorge et à l'estomac.

Si les Allemands savent la boire, il faut avouer qu'ils savent aussi la faire.

Une heure après, je me remets en route. La vallée, maintenant, s'élargit. A midi, je suis à « Mittersill ». Sur la rive droite de la Salzach, des montagnes gigantesques, blanches de neige, et séparées par des gorges profondes et sombres; sur la rive gauche, d'autres montagnes à pic dont je vais avoir à faire l'escalade.

Je devrais m'arrêter ici pour déjeuner et laisser passer la grande chaleur. Mais j'ai hâte d'être au sommet de la grimpette, et je commence à monter, malgré la fatigue qui se fait déjà sentir dans les jambes, et malgré le soleil qui me cuit.

Je monte depuis une heure et demie une série de lacets interminables, sans le moindre souffle d'air, sans arbres sur ma route pour me donner un peu d'ombre et de fraîcheur. La respiration me manque; je meurs de faim, de soif, de chaleur et de fatigue; et je n'avance pas. Bien loin, au fond de la vallée, j'aperçois les sources de la « Salzbach » entourées d'un demi-cercle de hautes montagnes. « Mittersill » est toujours à mes pieds.

Et pas la moindre cabane habitée où je puisse trouver un verre de vin et un morceau de pain. Pas d'eau non plus, sinon au fond des ravins; mais je suis exténué, et je sens que si j'y descends, je ne pourrai pas remonter. Pourtant, je n'en puis plus; cette chaleur me tue; je commence à voir trouble et je me traîne

avec peine. Enfin, après sept quarts d'heure de montée, je trouve dans l'une de ces cabanes une pauvre vieille qui me donne un peu de galette au raisin datant au moins d'un an, et deux grandes écuelles d'eau. Sa galette moisie me paraît exquise, et son eau chaude délicieuse. Je suis réconforté et je me remets en marche.

A deux heures, j'arrive à une « gasthaus » isolée où je m'arrête pour déjeuner. Le temps s'est de nouveau assombri, il commence à pleuvoir. La chaleur est accablante, le tonnerre gronde bientôt, et pendant plus de deux heures la pluie tombe à torrents.

Je ne puis songer à partir par un temps pareil. Je me repose en attendant la fin de l'orage.

A six heures, la pluie a cessé et je pars. Je monte encore un quart d'heure; puis après, c'est une descente de sept à huit kilomètres à travers bois, raide, mais régulière, mauvaise en ce moment à cause de la pluie qui a pourri la route. Par endroits encore, de larges taches de neige; et, à chaque pas, depuis l'orage, des ruisseaux tombant en cascades, avec un grand bruit, du haut de la montagne.

J'espérais coucher à « Kitzbühel ». Mais au milieu de la descente, en passant une de ces petites rigoles faites comme à plaisir, en travers du chemin, pour l'écoulement des eaux, je casse un ressort de ma selle, qui prend dès lors une position fort peu commode pour moi et menace de tomber tout à fait.

Ainsi, cette maudite rigole, un rien, va être cause que je serai forcé, peut-être, de prendre le train demain pour « Innsbruck », au lieu de descendre et de voir à

mon aise cette admirable vallée de l'« Inn » que l'on m'a tant recommandée. C'est à s'en manger les poings!

Pourtant, rien à faire, que de coucher à « Iochberg » et attendre demain. La nuit me portera conseil et me fera peut-être trouver un moyen de continuer ma route.

C'est que, pour comble de malheur, je ne suis plus riche. Il me reste neuf florins en poche, juste dix-huit francs; et je suis encore à plus de cent kilomètres d'« Innsbruck », où je compte rebattre monnaie.

« Iochberg » est un joli village d'un millier d'habitants, bien situé au milieu de hautes montagnes.

Je viens d'entrer dans le « Tyrol ». Je dîne et je couche à « Gasthaus zum Schwartzer Adler ». Bonne auberge et bonnes gens.

Je me couche à dix heures et demie, très ennuyé.

Mercredi (17 mai). — Hier, j'étais presque résigné à prendre le chemin de fer à « Kitzbühel ». Il ne me semblait pas prudent de m'embarquer pour « Innsbruck » avec ma machine, sans argent, avec un ressort de selle cassé, l'autre, le valide, étant l'ouvrage d'un ouvrier de rencontre (à Sofia).

Mais aujourd'hui je me décide à tenter l'aventure. Je réunis, avec un fil de laiton que j'ai eu la bonne idée d'emporter, les deux branches de mon ressort, et je pars confiant dans ma veine. Le temps est splendide, et, jusqu'à Kitzbühel, la route est à peu près bonne et descend continuellement.

Je n'ai plus ensuite qu'un mauvais chemin vicinal, sablonneux, abîmé par la pluie et raviné en beaucoup d'endroits.

Je suis parti à jeun, ce matin, et j'ai déjà l'estomac dans les talons. J'ai dans ma poche, heureusement, un petit pain acheté par précaution ; je le mange tout en marchant.

Sur ce chemin cahoteux, je ne suis qu'à demi rassuré. Chaque fois que je dois traverser une ravine ou passer sur les cailloux, je m'enlève sur les pédales pour atténuer les secousses et ménager le pauvre ressort qui me reste. Comme ces petits accidents sont très fréquents, je passe la moitié du temps en l'air, debout sur les pédales.

L'inquiétude s'ajoutant à la fatigue de cette gymnastique, j'arrive à m'éreinter très vite.

Le pays, jusque-là, n'a rien de merveilleux ; mais de « Kitzbühel » à « Hopfgarten », et surtout de « Hopfgarten » à « Wörgl », la nature change d'aspect et devient extrêmement belle.

Je traverse une vraie forêt d'arbres en fleur, entre des montagnes plantées de sapins.

Le chemin est toujours mauvais, accidenté et peu praticable à bicyclette. Je perds beaucoup de temps à traîner la machine à pied.

Je déjeune à « Wörgl », gros et beau village sur l'« Inn », détruit quelques semaines après par une inondation.

Les villages, dans le Tyrol, sont très gais et les maisons charmantes, au milieu de la verdure, avec leur balcon en bois rustique, leurs nombreuses fenêtres toutes petites et cachées sous les fleurs, et leurs persiennes vertes, bleues, blanches, marron, de toutes

les couleurs enfin, de l'effet le plus pittoresque et le plus gracieux.

J'ai remarqué, depuis Vienne, sur la place des villages que je traversais, un sapin enguirlandé de flammes blanches et rouges. C'est le « Mai Baum », l'arbre de mai.

J'ai vu aussi, aujourd'hui, un type de toilette de femme, peut-être pas très gracieux ni très modeste, mais à coup sûr très pratique par une chaleur comme celle-ci.

Elles ont l'air de s'en trouver très bien, et je vous assure que, de mon côté, j'étais loin de les trouver mal dans ce costume-là!

Il consiste dans un pantalon ample, laissant à nu toute la jambe, et dans une chemise permettant à l'amateur de détailler les beautés de la poitrine, comme il peut admirer l'élégance de la cheville et la grosseur du mollet.

Les coquettes ont sur leurs cheveux ébouriffés un chapeau de paille plus ou moins fripon, mais toutes ont les pieds nus.

J'essaye de photographier, dans cette toilette champêtre, une plantureuse gardeuse de vaches revenant du pâturage; mais, en me voyant braquer sur elle mon appareil, elle fouette ses bêtes, tout en riant, l'espiègle, et se sauve. Le soleil se fait son complice et se cache. J'en suis pour mes frais.

Je quitte « Wörgl » à midi, par une chaleur lourde, un vrai temps d'orage.

De « Wörgl » à « Hall », bonne route bien entretenue,

toujours un peu à flanc de coteau et dominant la vallée de l'Inn.

A droite et à gauche, de hautes montagnes : celles de gauche, arides, rocheuses et couvertes de neige, avec, entre elles et la rivière, une chaîne de collines parallèles, gazonnées et boisées; celles de droite, couvertes de forêts et de riches cultures.

Et tout le long de l'Inn, « Rattenberg », « Schwatz », « Hall », et quantité de jolis villages du plus charmant effet, avec leurs maisons blanches entourées de prés et de vergers.

De « Hall » à « Innsbruck (1) », le pays est toujours beau, mais la route exécrable, à cause des pierres et des ornières qui ne laissent pas la moindre place où la bicyclette puisse aller hardiment. Je fais presque tout à pied.

J'arrive tout de même, tant bien que mal, à « Innsbruck », malgré mon ressort cassé; j'ai fait plus de cent kilomètres sur une fesse, et au moins cinq ou six kilomètres sans que ni l'une ni l'autre touche la selle.

Je descends à l'hôtel « Stern », sur ma route, près du jardin public et au bord de la rivière. On y est rigoureux observateur des règles du jeûne et de l'abstinence, car les vendredis on ne sert que des plats maigres, et souvent, dans la semaine, de maigres plats.

Je me couche à dix heures.

Mon premier soin, en arrivant à Innsbruck, avait été de télégraphier pour demander des fonds. Avec les

(1) Innsbrouck.

douze francs qui me restaient, je ne pouvais pas aller bien loin.

Depuis Vienne, je n'avais pas pu faire nettoyer mon linge, et on sait que j'en avais très peu; c'est dire que je commençais à n'être plus d'une propreté absolument irréprochable. Aussi, dès que j'eus reçu mon argent, je courus acheter chemises, caleçons, faux cols; je me fis raser, tondre, frictionner; je me livrai, enfin, à un nettoyage complet.

Et ce fut pour moi une vraie jouissance, dont j'étais privé depuis longtemps, que de me mettre ensuite dans du linge blanc et propre.

Après, seulement, je courus un peu la ville.

Je visitai, entre autres monuments, la cathédrale, remarquable, comme celle de Passau, par la beauté et le nombre de ses fresques; puis la chapelle d'« André Hofer », le Tyrolien patriote de 1809. Celle-ci mérite aussi d'être visitée, à cause surtout du monument de la nef et des nombreuses et curieuses statues de chevaliers qui l'entourent. Demander à voir la chapelle réservée.

Pour finir ma promenade, je monte à flanc de montagne jusqu'à un endroit d'où j'ai sur la ville et la vallée une belle vue d'ensemble.

« Innsbruck », par elle-même, n'a rien de remarquable; mais la vallée de l'Inn, bordée de montagnes toutes vertes, est très jolie.

Vendredi (19 mai). — Il a plu toute la matinée; je ne puis partir qu'à deux heures un quart. Et encore le temps n'est pas sûr du tout, et il fait un vent debout très violent.

Le pays que je traverse est toujours fort beau. A ma droite et à ma gauche, des collines boisées et cultivées; et, derrière ces collines toutes vertes, des montagnes également boisées par endroits, arides en beaucoup d'autres.

L'Inn, qui coule tranquillement jusqu'à Hainingen, devient à partir de ce point un torrent fougueux, resserré entre des berges escarpées. La vallée que je longe à flanc de coteau est dès lors magnifique.

La route, mauvaise, quoiqu'à plat, entre Innsbruck et « Zwil », est très bonne de « Zwil » à « Karess (1) », sauf une montée continue à travers bois, de « Hainingen » à « Karess ». Elle serait parfaite s'il n'avait pas tant plu.

La pluie, qui a défoncé les chemins, a détrempé aussi les flancs des montagnes qui s'élèvent à présent presque à pic, à ma droite, depuis « Hainingen », pendant que l'Inn coule en grondant à mes pieds. La saison est mauvaise pour voyager dans ces montagnes abruptes, et la route n'est pas sans dangers, à cause des éboulements fréquents qui s'y produisent.

A deux ou trois kilomètres de « Karess », et à quarante-cinq kilomètres d'Innsbruck, un de ces éboulements barre la route. Il s'en faut de très peu que je sois arrêté et obligé de retourner sur mes pas, en attendant qu'on ait déblayé le chemin.

Sur dix mètres de long, la route est complètement obstruée par un tas de gravier, haut d'un mètre, nou-

(1) Karesch.

vellement tombé de la montagne et saturé d'eau, dans lequel on enfonce comme dans la boue liquide. Impossible de passer : à droite, c'est la montagne escarpée ; à gauche, c'est le ravin à pic au fond duquel on entend mugir l'Inn. Une partie de l'avalanche a franchi la route et est tombée dans la rivière.

Je m'aperçois que le chemin est barré quand j'arrive sur le tas de gravier. Je regarde à droite et à gauche : pas moyen de le tourner.

Des ouvriers qui descendent de la montagne se sont arrêtés à vingt pas de là et me regardent, en riant de mon embarras. Tout à l'heure, en m'apercevant, ils m'avaient fait signe de rebrousser chemin ; je les avais laissés gesticuler et j'avais continué à avancer, ne me doutant de rien. Je comprenais maintenant.

Pourtant, je ne pouvais pas coucher là ; il fallait passer ou retourner sur mes pas.

Je n'hésite pas longtemps, devant ces hommes qui se moquent de moi. Dussé-je m'embourber jusqu'à la ceinture dans cette boue molle et y laisser la bicyclette, je passerai quand même.

Au premier pas, j'enfonce d'un seul coup jusqu'aux genoux. Ne pouvant traîner la machine qui enfonce, elle, jusqu'aux moyeux, je la charge sur mon épaule ; et, en quelques enjambées pénibles, j'arrive de l'autre côté.

J'aurais été vraiment trop vexé s'il avait fallu revenir en arrière ; et j'étais doublement content de m'être tiré de ce mauvais pas et d'en être sorti sous le nez de ces hommes qui s'étaient moqués de moi tout à l'heure.

SAINT-ANTON, AU PIED DE L'ARLBERG

J'arrive à Karess, au sommet de la montée, vers six heures et demie.

Depuis « Hall », j'ai eu continuellement la pluie qui m'a forcé à avoir toujours mon caoutchouc sur le dos.

Je me couche à onze heures.

Samedi (20 mai). — Départ à six heures.

Il pleut toujours, et le temps est très sombre; je crains la pluie pour toute la journée. Obligé de dérouler encore mon manteau et de l'avoir continuellement sur moi. Je ne suis pas mouillé par la pluie, mais je suis tout en sueur, ce qui n'est pas moins désagréable.

La route, en général, est bonne, mais très accidentée. Descente raide entre « Karess » et « Imst » ; longue montée ensuite, puis nouvelle descente jusqu'à « Mils ».

Route à peu près à plat de « Mils » à « Saint-Anton » ; puis, après, la montée de l'« Arlberg », et la dégringolade jusqu'à « Bludenz (1) ».

Je laisse à droite la ville d'« Imst » dont les dernières maisons s'appuient à des montagnes de douze à quinze cents mètres. Je traverse « Mils », puis « Landeck » dont j'admire la belle situation et le château écussonné. (Schloss Landeck.)

Ici, je quitte, non sans regret, la vallée de l'Inn de plus en plus étranglée et intéressante, et je m'arrête pour déjeuner à « Flirsch », Hôtel « de la Poste ».

A deux heures, je suis à « Saint-Anton », au pied de l'« Arlberg ». Je ne sais pas si la route est ouverte, ni si je pourrai passer avec ma bicyclette.

(1) Bloudentz.

Je m'y engage à l'aventure. Je monte ferme pendant près de deux heures, entre deux chaînes de montagnes de quinze cents mètres de relief. Je commence à trouver la neige après trois quarts d'heure de marche : leurs sommets en sont tout blancs.

A ma droite et à ma gauche, la terre disparaît également sous de larges taches blanches qui se touchent presque; sur la route, il y en a par endroits cinquante centimètres.

Enfin, j'arrive au col.

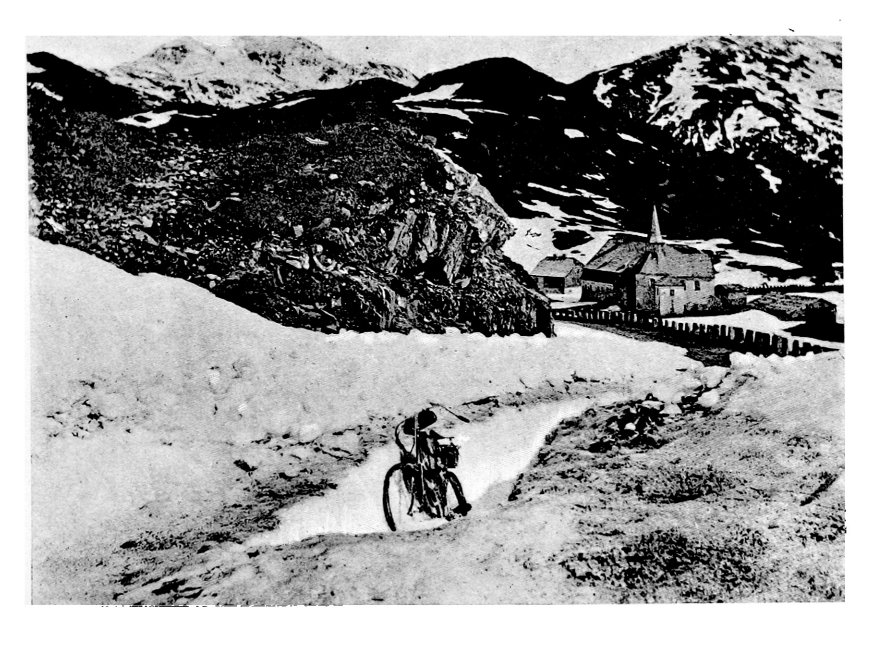
Il y a là quelques maisons et une petite église, mais tout cela est en ce moment inhabité.

Je me trouve, cinquante mètres plus loin, devant une muraille de neige de deux mètres. On a commencé à y ouvrir une tranchée, large d'un mètre; mais on y a renoncé, et l'on s'est contenté de tailler trois ou quatre escaliers pour pouvoir sortir de là.

Je suis obligé de hisser ma bicyclette à bout de bras, sur cette rampe glissante. Je sors de la tranchée non sans peine; et, arrivé en haut, je suis forcé de la rouler comme une brouette, en soulevant la roue de derrière cent cinquante mètres au moins, sur cette neige qui est gelée, heureusement, et où j'enfonce relativement peu. Je ne m'y amuse pas, d'ailleurs, croyez-le, et je ne suis pas long à faire cette traversée.

Un peu plus loin, à la descente, je trouve de nouveau la route obstruée. D'un côté, à ma gauche, c'est la montagne abrupte; de l'autre, c'est un ravin à pic de dix à quinze mètres de profondeur.

Sur deux kilomètres, la route disparaît complète-



AU COL DE L'ARLBERG

ment sous une couche de neige durcie, de trois mètres d'épaisseur vers la montagne, et de cinquante centimètres vers les bornes qui marquent le bord de l'escarpement, et qui sont aujourd'hui complètement recouvertes. Il y a donc une inclinaison très forte vers le ravin, et c'est sur cette surface glacée que je dois passer en traînant la bicyclette. Malgré toutes les précautions que je prends, je glisse souvent; et, à chaque glissade, je risque de sauter dans le ravin, par-dessus les bornes qu'on ne voit plus.

Ces deux kilomètres me paraissent longs comme dix autres, et, en remettant les pieds sur la terre ferme, je me sens soulagé d'un grand poids. J'étais mal à mon aise sur cette neige, franchement, d'autant plus que je ne savais pas combien de temps cela durerait.

Il n'est passé personne sur cette route depuis longtemps, car je n'ai pas relevé dans la neige une seule trace de pas.

Près de là, au kilomètre « 112 » d'Innsbruck, borne-limite du « Tyrol », ville principale « Landeck », et du « Vorarlberg (1) », ville principale « Bludenz ».

On descend ensuite jusqu'à « Bludenz ».

Jusqu'à « Stuben (2) », la route en corniche fait de nombreux lacets très raides, au bord d'un précipice qui me donne le vertige, malgré le mur qui m'en sépare. Site particulièrement sauvage, au milieu de montagnes à peu près nues et couronnées de neige. Par ce temps sombre, avec la nuit qui approche,

(1) Forarlberg.
(2) Schtoùben.

l'aspect de cette partie de l'« Arlberg » est effrayant.

A partir de « Stuben », pauvre petit village au pied des lacets, la pente est régulière et douce, la route très bonne, la vallée de la « Kloster » très belle. A droite et à gauche, toujours de hautes montagnes; à gauche, débouché du tunnel de « Langen »; et à droite, en corniche, la voie ferrée avec ses innombrables tunnels et viaducs.

A cinq cents mètres de « Klösterlé (1) », nouvel éboulement. Celui-ci est terrible. Un pic énorme s'est fendu par le milieu, et une avalanche, capable d'écraser une ville tout entière, s'est écroulée d'une hauteur de douze à quinze cents mètres, entraînant dans sa chute tout un versant de la montagne, déracinant des milliers d'arbres, détruisant cinq cents mètres de voie ferrée, et recouvrant la route, la vallée et le lit du torrent de rochers et de deux ou trois mètres de gravier, de cailloux et de débris de toutes sortes.

L'élan était si considérable que des blocs de pierre, gros comme des maisons, ont franchi la rivière, encaissée de plus de trois mètres et large de quinze, et sont allés se ficher, sur l'autre rive, à sept ou huit mètres au flanc de la montagne.

Des centaines d'ouvriers sont employés au déblaiement. La route est déjà libre, la voie ferrée à peu près rétablie. Les trains circulent, mais avec quelles précautions!

J'admire le courage des mécaniciens et des chauf-

(1) Kleuschterlé.

feurs, et des voyageurs aussi, qui, après une pareille catastrophe, ne craignent pas d'affronter les mêmes dangers toujours imminents dans ces parages.

Et les habitants de ces contrées eux-mêmes, ceux de « Klösterlé », comment osent-ils continuer à y vivre, avec cette effrayante menace d'écrasement toujours suspendue sur leur tête? Car la vallée est étroite, les montagnes à pic des deux côtés, les avalanches très fréquentes, et les villages immanquablement engloutis s'il s'en produit une à leur hauteur.

De la part de ces gens-là, est-ce du courage, de l'insouciance ou de l'ignorance du danger?

Il est sept heures quand j'arrive à « Bludenz », admirablement situé au pied de l' « Arlberg », et à l'entrée de la belle vallée de l'Ill qui fait contraste avec les gorges sauvages d'où je viens de sortir.

Le soir, j'assiste à la prière du mois de mai. L'église, très simple, mais toute fleurie, est bondée de fidèles pieux et recueillis (j'ai remarqué ce recueillement dans toutes les églises où je suis entré en Autriche); tous, hommes et femmes, reprennent, après le prêtre, les prières du chapelet et des litanies.

Je me couche à dix heures et demie.

Dimanche (21 mai). — Départ à cinq heures trois quarts.

Il fait un temps superbe, une de ces belles matinées de printemps où l'on voit tout en rose et où l'on se sent heureux de vivre.

La vallée, qui s'élargit tout en sortant de « Bludenz »,

se resserre brusquement au pont de l'« Ill », à « Feldkirch ». Elle traverse, par une brèche étroite dans le rocher, une petite chaine de collines boisées, derrière lesquelles on aperçoit d'autres montagnes dénudées, perpendiculaires à ma route. « Feldkirch » est une jolie petite ville, très agréablement située sur l'« Ill », et encadrée, du côté de « Bludenz », par le demi-cercle de ces collines dont je parlais tout à l'heure; de l'autre, par des coteaux plantés de vignes.

Du haut de son château, on a une belle vue de la ville et de la campagne environnante.

Je m'y arrête deux heures.

C'est aujourd'hui la « Pentecôte », et je me propose d'assister à la grand'messe de neuf heures.

Je puis à peine entrer dans l'église, tant elle est bondée.

Au moment où j'arrive, le prêtre est en chaire et fait à ses fidèles un discours en allemand dont je ne comprends pas un mot. Cela n'est guère intéressant pour moi; et comme il menace de parler encore longtemps, je renonce à la messe et je pars à neuf heures vingt.

Faute de renseignements exacts, je ne prends pas la route que je voulais suivre. Au lieu de remonter la rive droite du Rhin, je reste sur la rive gauche.

Rien de bien remarquable, comme site, de ce côté, jusqu'au lac de « Constance ».

Mais alors, le paysage se transforme de nouveau et redevient magnifique. Ce sont, tout le long du fleuve, de jolis villages et de coquettes petites villes qui se

reflètent dans l'eau transparente du lac avec les arbres, les prés, et les pentes boisées des montagnes.

QUELQUES EXPRESSIONS HONGROISES.

Pain.	Kényère.
Omelette.	Toïâj.
Vin.	Bor.
Bière.	Cheur.
Cabinets.	Arniêk-Sèke.
Chambre.	Sôba.
Je vous prie.	Rêrèk.
Manger.	Enni.
Coucher.	Aloudni.
Savon.	Sapane.
Journal.	Ouïchage.
La route.	Oûte.
Poivre rouge.	Pâprica.
Viande.	Oûche.
Viande de bœuf.	Marhaoûche.
Viande de veau.	Boriouoùche.
Filet de bœuf.	Marhaoûche-chult.
Filet de veau.	Boriouoùche-chult.
Eau.	Vîze.
Laver.	Môchni.
Boire.	Inni.
Cornichons.	Oubôrka.
Vive la Hongrie !	Elyane à Madgyar !

EN SUISSE

A six kilomètres de Rheineck, j'entre en Suisse par un pont en bois de cent cinquante mètres, sur le Rhin, déjà large, mais bien calme en cet endroit de son cours.

En débouchant du pont, je tombe sur un poste de douaniers où je dois exhiber mon passeport et installer le contenu de mes valises. Je n'ai rien de compromettant, et on me laisse passer.

Je déjeune à « Rorschach », au buffet de la gare. De la terrasse du premier étage, vue magnifique sur le lac dont on n'est séparé que par la ligne du chemin de fer.

Jusqu'ici, route très bonne et à plat. Mais ensuite, jusqu'à Constance, descentes et montées nombreuses.

Depuis « Rorschach », un vélocipédard s'est cramponné à mes talons. De temps en temps, aux descentes, il passe devant moi comme une flèche, et se retourne en ralentissant, deux cents mètres plus loin, avec un air de défi qui m'agace.

Histoire de m'amuser un peu et de me dégourdir les

jambes, j'accélère petit à petit, jusqu'à prendre une allure de dix-huit à vingt kilomètres; et aux descentes comme aux montées qui se succèdent sans cesse, je m'efforce de la conserver invariablement.

La route est bonne, je me sens aujourd'hui de bonnes jambes, et je puis faire cela sans trop de peine.

Il passe, lui, de la vitesse d'un rapide au tour de roue pénible d'un train de marchandises.

Malgré les grands efforts que je suis obligé de faire à certains endroits très durs, pour conserver mon train, je m'applique à n'en rien laisser paraître, et à rester sur ma selle dans une position invariable, aussi correcte que possible.

L'autre se désarticule, à ces mêmes endroits; il prend sur le guidon un point d'appui avec son nez.

Il était devant moi, tout à l'heure; le voici maintenant derrière; et il y reste jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'au moment où il me lâche sans dire bonsoir.

Je l'avais fait pour m'en débarrasser, d'abord, attendu que rien ne me fatigue et ne m'agace, à bicyclette, comme ces gens qui vous suivent en ayant toujours l'air de vous apprécier, et surtout de vous déprécier; et aussi pour lui montrer que, l'occasion se présentant, on a encore, sinon de l'apparence, tout de même du nerf dans les jambes et un peu de cœur au ventre.

J'arrive à Constance vers cinq heures, sans avoir pensé à ralentir mon allure.

Je descends à l'hôtel « Gasthof zum Falker », sur la route, et sans m'en douter, en Allemagne.

Voilà maintenant ma douleur dans la jambe qui me reprend; seulement, elle a changé de côté et d'endroit. La dernière fois, c'était dans le genou gauche; aujourd'hui, c'est dans la jambe droite, du mollet au talon. Je l'attribue aux efforts un peu extraordinaires que j'ai faits pour semer mon gêneur cet après-midi. J'aime encore mieux cela qu'un rhumatisme.

Il me reste, pour finir ma route, près de trois cents francs. Mais tout cet argent est en monnaie autrichienne; et quand j'ai payé mes dépenses d'hôtel, ce soir après dîner, on m'a prévenu que les florins n'ont pas cours en Suisse.

Me voilà bien planté. C'est la deuxième fois que je m'y laisse prendre; et pourtant je n'ai pas encore eu bien le temps d'oublier mes ennuis de « Manostar ». Je prévois que je vais être ennuyé de nouveau, pour la même cause. Une expérience ne m'a pas suffi; j'en ferai probablement une autre. J'étais averti, ce sera bien fait.

Je me couche à dix heures. A minuit, j'entends du bruit; je saute sur ma montre, croyant que c'est l'heure de me lever. Ce sont tout simplement les garçons qui vont se coucher.

Lundi (22 mai). — J'avais bien raison hier de m'inquiéter!

Je pars à cinq heures trois quarts. Il fait un temps superbe; une matinée fraîche, une brise à peine sensible.

Le chemin que je suis, en quittant Constance, contourne la ville et marque justement la frontière entre

la Suisse et l'Allemagne. Tous les cent pas, au bruit de la bicyclette, des douaniers se dressent dans le fossé de la route. Je passe sans être inquiété.

Après cinq ou six cents mètres, ce chemin rejoint la grande route de « Schaffouse ». A l'embranchement, deux autres douaniers sont en faction.

L'un des deux m'interpelle en français; je déclare ma qualité, et je passe, là encore, sans être inquiété davantage.

Je croyais en avoir fini avec la douane, et je me mets à pédaler comme un enragé, pour profiter de cette belle route et de ce beau temps.

Mais je n'ai pas fait cinq cents mètres qu'un vieux poussif, ne parlant pas plus français qu'une chèvre espagnole et me paraissant à peu près aussi bien élevé, m'arrête de nouveau d'un « halte! » brutal.

C'est un troisième poste de douane, et j'ai devant moi le grand chef.

J'obtempère à l'instant; ma conscience est tranquille, et je n'ai pas de raison de chercher à lui échapper. J'explique que j'ai déjà exhibé mes papiers, que je suis en règle, et que je voudrais bien m'en aller.

C'est du latin, pour lui, et il persiste dans son idée de voir mes papiers.

Pendant que nous gesticulons, sans pouvoir nous expliquer et nous entendre, son subalterne, celui qui parle le français et qui m'a arrêté tout à l'heure, pour la forme, voit mon embarras et accourt pour me tirer d'affaire. Mais l'autre ne veut rien entendre et me fait signe de le suivre.

On refait une perquisition dans mes valises; on ne trouve rien, bien entendu. On pèse la machine : trente-deux kilogrammes. Il fait mon compte : je dois, pour ma bicyclette, vingt-deux francs et plusieurs centimes.

Ma quittance est prête; dès que j'aurai payé, je serai libre.

Je tire mon portefeuille et, certainement, je pâlis. J'avais oublié complètement qu'il ne me reste que de la monnaie autrichienne, et qu'en Suisse on ne veut pas de cette monnaie-là. J'ai vingt-deux francs à payer; je ne partirai pas sans les avoir payés : cela se voit à la tête de cet homme. Et je n'ai pas un centime de monnaie ayant cours ici. Mais peut-être aura-t-il pitié de mon embarras, et consentira-t-il à prendre tout de même les florins! Il me rendrait réellement un grand service; tandis qu'en ne les acceptant pas, il me créera des ennuis et me fera perdre un temps précieux.

Je sors vingt florins de ma poche, et je les lui glisse sans rien dire.

Il prend les billets, ajuste son lorgnon, les examine, et me les rend, lui aussi, sans rien dire.

L'autre douanier m'explique, tout en désapprouvant du geste une telle exigence, que son supérieur ne veut pas de cette monnaie, et qu'il n'acceptera que de l'argent français ou suisse.

J'insiste, je dis et je fais voir que je n'ai pas d'autre monnaie et que je suis excessivement pressé de partir.

Il ne veut rien entendre et me tourne le dos : la séance est levée.

Obligé de faire demi-tour, de revenir à Constance et d'attendre l'ouverture d'une banque de change pour avoir de l'argent français ou suisse. Et le temps s'écoule, les heures fraîches de la matinée passent; le soleil monte et s'échauffe, et le vent qui est tombé en ce moment va peut-être se lever de nouveau.

Comme il n'y a pas moyen de faire autrement, je reviens à l'hôtel. Il est six heures un quart.

A cette heure, personne de levé encore, sauf les garçons qui cirent les chaussures et qui ne savent que répondre à tout ce que je puis leur dire, des « nein » ou des « nicht » qui m'exaspèrent.

Jusqu'à huit heures, impossible d'avoir aucun renseignement sur la banque de change et sur l'heure de l'ouverture de ses bureaux.

Enfin, la patronne de l'hôtel se lève et me renseigne.

Je cours à la banque. La porte est ouverte, la concierge est en train de balayer les bureaux, mais la caisse est fermée jusqu'à onze heures!

Ainsi, me voilà condamné à attendre encore trois heures, et ma matinée est complètement perdue! Je me sens des envies de mordre, et je me sauve en claquant les portes et en maudissant la Suisse.

Je n'ai pas encore eu autant d'ennuis à la douane, depuis Constantinople.

La demoiselle de l'hôtel, heureusement, voyant mon embarras, intercède auprès de sa mère qui a un bon mouvement. Elle consent à me donner quarante francs de monnaie française en échange de vingt florins. Je suis sauvé! Tout à l'heure, je maudissais les Suisses; cette

femme est une Allemande, elle, et je la bénis. Je l'aurais embrassée!

Je repars comme un ouragan. Je paye la douane, en disant des gros mots au douanier. Il sourit d'un air aimable en empochant les vingt-deux francs, et les injures qu'il prend sans doute pour des compliments. Puis en route pour « Schaffouse ».

Il est huit heures et demie; je devrais avoir fait déjà quarante kilomètres. Il commence à faire chaud.

Les bords du lac sont magnifiques. A « Stein », il se retrécit et redevient le Rhin.

J'arrive à Schaffouse à onze heures et demie, par une chaleur tropicale.

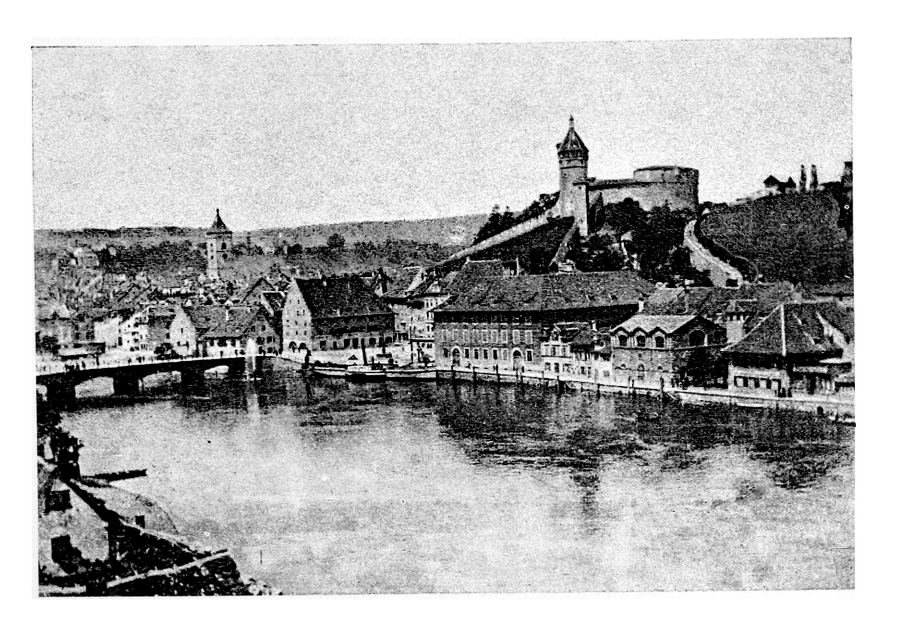
Superbe situation de la ville, sur le Rhin qui la traverse, avec son château sur la hauteur, à droite.

Je déjeune à l'Hôtel « Schiff », sur la rive gauche du fleuve et juste au débouché du pont.

Je repars à trois heures. La route monte tout de suite, au moins quatre kilomètres. A quelques centaines de mètres du sommet de la côte, maison isolée et poteau indicateur, à l'embranchement d'un chemin qui conduit au château de « Laufen » et à la fameuse chute du Rhin.

Pour se faire une idée exacte de la chute, il faut entrer d'abord dans la chambre noire où, par un système ingénieux de miroirs et de lentilles, on la fait défiler devant vous sous ses différents aspects, avec le château de « Laufen » et tous les sites environnants.

Descendre ensuite jusqu'au pied du rocher, d'où l'on peut toucher avec la main la gigantesque cascade qui



VUE DE SCHAFFHOUSE

tombe en mousse étincelante et vous asperge d'écume avec un mugissement terrible.

La voir, enfin, du joli pavillon construit tout exprès au milieu du fleuve et face à la chute.

De Schaffouse, deux heures suffisent pour cette petite excursion.

A sept heures, j'arrive par Andelfingen à « Winterthur (1) », jolie petite ville entourée d'arbres et de verdure.

J'ai trouvé aujourd'hui, tout le long de ma route, des bandes de jeunes gens s'exerçant au tir à la cible. C'est un exercice très en honneur en Suisse et un passe-temps fort goûté. Les petits ont l'arbalète, et ils apprennent à s'en servir dès qu'ils peuvent la porter, pour se préparer au maniement et à l'emploi du fusil, lorsqu'ils auront l'âge.

De Constance à « Winterthur », route splendide et très beaux sites. Quelques montées assez raides, pourtant, et passablement longues, entre autres celle de « Diessenhoffen », de « Schaffouse » et d'« Andelfingen ».

Je me couche à onze heures.

Mardi (23 mai). — Départ à cinq heures trois quarts. Quoiqu'il fasse un temps superbe et que les chemins soient en parfait état, je n'avance qu'avec une peine inouïe, ce matin. Mes jambes sont sans force; je souffle, je sue, je suis éreinté; et je n'ai encore rien fait.

(1) Winnterthour.

Ce n'est pas, du reste, la première fois que cela m'arrive. Depuis quelque temps, j'ai éprouvé souvent, au départ, la même lassitude, la même faiblesse dans les jarrets. Sur une route excellente et absolument à plat, par le temps le plus farorable, j'étais obligé de dépenser une force extraordinaire pour ne marcher encore qu'avec une lenteur énervante. Je m'en prenais alors au chemin, au vent, à la bicyclette que j'aurais brisée, tant j'étais impatient et furieux.

Ce n'était cependant que la conséquence toute naturelle des efforts excessifs et constants que j'avais dû faire pendant ces deux mois.

Jusqu'à « Zurich (1) », où j'arrive à sept heures et demie, campagne toujours magnifique, mais rien de particulièrement remarquable.

De la route, on a une très belle vue sur toute la ville et sur la « Limmat » qui la traverse avant de se perdre dans le lac. D'un côté, la vallée finit brusquement au pied d'une chaîne de montagnes escarpées et nues; de l'autre, vers l'est, elle est bordée de coteaux boisés ou couverts de beaux vignobles.

Je m'arrête deux heures à « Zurich », grand hôtel « Bellevue », au bord du lac. J'y resterais volontiers un jour ou deux; mais le temps me manque; je suis obligé de me contenter d'une vue générale, d'un coup d'œil jeté en passant.

J'ai été plus d'une fois tenté de sacrifier la satisfaction de finir mon voyage à bicyclette, comme je me le

(1) Tsurich.

suis promis, au plaisir de profiter plus longtemps du bien-être que l'on trouve dans les villes et des plaisirs que je pouvais m'y procurer.

Mais je voulais, avant tout, finir ma route comme je l'avais commencée, et j'ai traversé « Zurich », « Lucerne », et plus tard « Annecy », « Aix » et « Grenoble », sans me laisser arrêter par tout ce que j'y entrevoyais de séduisant.

Départ de « Zurich » à dix heures.

Je compte coucher ce soir à Lucerne. Il fait une chaleur écrasante, la plus forte qu'il ait encore fait jusqu'aujourd'hui.

Je me traîne péniblement, par ce temps orageux et ce soleil de plomb. Et, de midi à deux heures, il faut monter en poussant la bicyclette sur une pente raide et sur une route sans arbres. C'est la montée de l' « Albis », du sommet de laquelle on a sur le lac une vue superbe.

Cette escalade me rappelle celle de « Mittersill ». Aujourd'hui, comme ce jour-là, j'arrive au col à bout de forces.

Je n'ai plus ensuite qu'à me laisser descendre sur une pente raide, mais uniforme, à travers les bois.

J'admire, tout en passant, le minuscule étang de « Hausen », un petit étang tout mignon, que le soleil fait briller comme du cristal au milieu des grands saules.

Je m'arrête deux heures à « Zug (1) » pour me

(1) Tsoug.

reposer et donner à cette chaleur épouvantable, qui me tue, le temps de se calmer un peu.

C'est une ville de peu d'importance et n'offrant en elle-même rien de remarquable.

Mais quelle jolie situation, au pied d'un coteau boisé qui lui fait une demi-couronne de verdure, sur ce beau lac enchâssé dans des collines toutes vertes, d'un côté, et de l'autre, dans des montagnes couvertes de glaciers !

J'arrive à Lucerne à six heures, hôtel « Luzernerhof ». Du haut de mon quatrième, j'ai un coup d'œil splendide sur la ville tout entière, merveilleusement située, elle aussi, à l'extrémité du lac pittoresque des Quatre-Cantons, autour duquel elle s'étend en fer à cheval, au pied de hautes montagnes où se remarquent, à droite, le « Pilatus », et à gauche le « Righi ».

J'ai eu toute la journée une route bonne, et sans autres montées sérieuses que celles de « Winterthur », d' « Adlis-chwyl » et de l' « Albis ». Elle aurait été meilleure sans les fortes pluies récentes.

Mercredi (24 mai). — Le tonnerre m'a réveillé à deux heures du matin. Il faisait un orage épouvantable.

Ce mauvais temps m'inquiète. Les chemins, qui étaient déjà difficiles, vont achever de se défoncer, pour peu que la pluie continue, et les routes des montagnes vont de nouveau être fermées par la neige. Car, lorsqu'il pleut dans les vallées, à cette saison, c'est généralement de la neige qui tombe sur les hauts sommets.

Sans cette maudite pluie qui m'empêche de sortir,

je me proposais de faire l'ascension du « Righi » et du « Pilatus », et de prendre, en quittant Lucerne, la route de la « Yungfrau », par « Interlaken », pour en faire aussi l'ascension, si c'était possible. Mais, au bureau officiel de renseignements, on me dit ce matin qu'il ne faut pas y compter maintenant, et que la « Yungfrau » est inaccessible encore pour longtemps.

Je me décide alors à modifier mon itinéraire et à revenir par la route de la « Furka », ouverte depuis le 13 mai.

Si, d'ailleurs, je m'étais imposé au départ une direction générale, comme il faut absolument le faire pour éviter toute hésitation en cours de route, je me suis laissé, d'autre part, une marge très grande pour le choix de mon itinéraire du lendemain, et j'ai toujours suivi l'inspiration du moment.

Mon premier soin, en me levant, a été de courir à la banque et de changer mes florins, qui m'ont donné tant d'ennuis, contre du bel et bon or français. Pour deux cents francs de monnaie autrichienne, on me donne deux cent trois francs cinquante en beaux napoléons. Et à Schaffouse, hier, à l'« Hôtel Schiff », on avait l'air de me faire une grande faveur en me donnant pour cent francs quatre louis et quinze francs. Et j'étais bien heureux encore!

Quoiqu'il tombe toujours une pluie battante, je passe toute la journée à courir la ville et à me promener sur le bord du lac.

Je visite le « Jardin des glaciers », la « merveille

de Lucerne », unique au monde, disent les affiches.

On y voit, près de la porte d'entrée, le lion gigantesque taillé dans le roc, à la mémoire des Suisses morts victimes de leur dévouement au roi Louis XVI, en défendant les Tuileries. (*Helvetiorum fidei ac virtuti.*)

A l'intérieur du jardin, se trouvent les fameux « moulins des glaciers ». Ce sont des excavations très curieuses aux parois unies comme le marbre.

Ils ont été creusés dans le rocher par un caillou, à présent immobile au fond du trou, mais animé jadis, au moment de la fonte des glaciers, d'un mouvement vertigineux de rotation. Il y en a de toute grandeur : le plus grand atteint huit mètres de diamètre et cinq mètres de profondeur.

La pluie s'étant un peu calmée, je flâne en attendant l'heure du dîner et en admirant, à la devanture des magasins, une collection variée d'ouvrages en bois qui sont la spécialité du pays et de vrais petits chefs-d'œuvre. L'ours y joue le principal rôle. On le voit, ici, pinçant de la guitare; là, touchant du piano; ailleurs, cherchant à pénétrer, à travers les verres de ses lunettes, les mystères embrouillés de la politique; ailleurs encore, chef d'orchestre ou professeur de danse, etc.

Une averse subite m'oblige à interrompre brusquement cette promenade amusante.

Je rentre à l'hôtel et, du haut de mon quatrième étage, je regarde mélancoliquement courir au-dessous de moi les gros nuages noirs tout chargés de neige et

de pluie. Il me reste à voir, ou plutôt à entendre, à Lucerne, une autre merveille : ce sont les orgues de l'église. On ne peut pas être venu à Lucerne et ne pas connaître cela, me dit-on à l'hôtel.

Le concert commence à six heures et demie, très peu pour Dieu, beaucoup pour les étrangers qui sont admis à l'entendre tous les soirs, à la même heure, moyennant un franc. Je n'ai garde d'y manquer, et je n'ai pas à regretter d'y être allé.

Il est merveilleux, en effet, ce jeu d'orgues, ventriloque, puissant, fantasque. Il produit des effets surprenants, et imite à s'y méprendre la voix claire d'un chœur d'enfants ou de jeunes filles, le chant grave des hommes, la psalmodie nasillarde du vieux prêtre, le roulement du tonnerre, le bruit de la pluie, de la grêle, etc.

Je finis ma journée par un dîner réconfortant. Rien de plus facile à l'hôtel de Lucerne « Luzernerhof », où l'on trouve confortable parfait et cuisine irréprochable, mais réellement un peu salée; c'est le seul reproche qu'on puisse lui faire. (Note d'hôtel du 23 au soir au 25 au matin : quarante-deux francs.)

Il est vrai que, dans ce prix, il y a trois francs de « Mont d'Or » et trois francs d' « Yverdon » . Mais je me les devais. Dans les moments critiques, dans les endroits difficiles, quand je sentais mon courage abattu, mes jambes brisées, ma résolution chancelante, n'ayant personne pour me remonter le moral, je jurais de me payer une bonne bouteille si j'arrivais quand même. Et j'arrivais !

J'avais fait deux fois de suite ce serment, quelques jours auparavant; je me devais deux bouteilles. Un honnête homme n'a que sa parole.

Un excellent orchestre, attaché spécialement à l'hôtel, joue tous les soirs sur la terrasse. Hier, j'y ai passé agréablement la soirée; j'y retourne aujourd'hui jusqu'à dix heures.

La pluie n'a pas cessé.

Je me couche à onze heures, fort ennuyé.

Jeudi (25 mai). — J'ai dit au garçon de m'éveiller à quatre heures un quart. A quatre heures un quart précises, il frappe à ma porte. Je me lève; mais le temps est toujours très mauvais, la pluie continue, et je me recouche, décidé à partir seulement à neuf heures, par le bateau qui fait le service sur le lac, de Lucerne à « Fluelen ».

A partir de là, je continuerai à bicyclette, par la « Reuss », vers la « Furka ».

Quelle admirable promenade que cette traversée du lac des Quatre-Cantons, si pittoresque, avec ses contours bizarres, ses vastes et profondes baies qui apparaissent soudainement au détour d'une passe étroite; avec sa ceinture de gigantesques montagnes escarpées, toutes vertes par endroits et, ailleurs, arides et sauvages! Au fond de chacun de ces golfes, des villes et des villages riants. Et, à chaque pas, sur les rives, des hôtels, des restaurants, de coquettes villas avec leur balcon en bois finement découpé, leurs fenêtres ouvertes sur le lac, leurs jardins fleuris et leurs persiennes multicolores.

Tout près de Lucerne, voici le « Righi », qui cache sa

tête dans les nuages. Un peu plus loin, nous entrons dans le lac d'« Uri », où nous flottons par deux cents mètres d'eau. A notre droite, à flanc de montagne, une petite maisonnette de pauvre apparence : c'est « Grütli », berceau de la Confédération helvétique. Plus loin encore, c'est « Isleten », avec sa fabrique de dynamite; et en face, sur l'autre rive, au milieu d'un bouquet d'arbres, une petite chapelle très rustique, la « chapelle de Guillaume Tell » (Tellepalatte). Puis enfin, à l'autre extremité du lac, « Fluelen », dernière et jolie station du service des bateaux.

Et tout le long de la rive, de Tellepalatte à Fluelen, sur la route en corniche, ce ne sont que tunnels, viaducs, et galeries à jour dans le rocher à pic.

Je déjeune à l'Hôtel de l'« Aigle », très médiocrement, c'est vrai, mais à bon compte. On y fait un escompte de dix pour cent. C'est la première fois que je vois cela! Un hôtel qui accorde l'escompte : le fait me paraît assez original!

Je quitte « Fluelen » à une heure et demie, et j'entre dans la vallée sauvage de la « Reuss ».

La pluie a cessé depuis une heure. Le chemin n'est pas ce qu'il y a de meilleur; mais enfin, il pourrait être plus mauvais.

Cette vallée de la « Reuss » devient extrêmement pittoresque à partir de « Am-Steg (1) ». Je marche entre des montagnes abruptes, d'aspects très variés, dans une gorge étroite, au bord du torrent impétueux

(1) Am-Schteg.

que l'on ne voit pas et que l'on entend mugir au fond du précipice, entre ses berges en surplomb.

Au flanc des montagnes, une infinité de petites cascades et de chutes d'eau plus considérables, mélangeant leurs voix et animant par leur joyeux murmure ce paysage silencieux et morne. Elles laissent, en glissant à travers les arbres ou sur le rocher nu, des traînées blanches et brillantes comme celles d'autant de monstrueuses limaces.

« Am-Steg », tout au fond de la gorge, au pied de la montée de « Göschenen » ; « Göschenen », à l'entrée du tunnel du Saint-Gothard, au pied de la montée d'Andermatt; et, tout près de ce dernier village, le « Pont du Diable » et le « Trou d'Urner », sont des points remarquables de la vallée de la Reuss.

Entre Göschenen et Andermatt, les tunnels, les ponts et les viaducs alternent en nombre infini.

A « Wassen », la même voie ferrée revient trois fois sur elle-même, en passant trois fois sous la montagne, et reparaît cent mètres plus bas, au flanc du rocher, entre chacun des tunnels.

Il est six heures et demie quand j'arrive à Göschenen. Je couche à l'Hôtel « Roesli ».

J'ai eu encore la pluie pendant les trois ou quatre derniers kilomètres. Je suis très sale, ma bicyclette aussi, et l'on me reçoit d'abord fort peu courtoisement. Mais je menace d'aller ailleurs, et tout s'arrange à l'amiable.

Je suis même très bien dans cet hôtel. On m'écorche, c'est vrai; mais, depuis trois mois, c'est partout la

même chose, et j'en ai pris mon parti. Comme la journée de demain pourrait bien être dure, et que, d'ailleurs, les attractions manquent absolument à Göschenen (1), après le coucher du soleil, je vais au lit de bonne heure, pour bien me reposer et reprendre des forces.

Vendredi (26 mai). — Je pars à cinq heures dix.

La matinée est splendide, et je me sens du nerf dans les jambes et du soleil plein le cœur.

Il faut cela, car c'est une montée de cinq heures à faire tout le temps à pied, et une différence de niveau de douze à quinze cents mètres.

A la sortie du village, l'entrée du tunnel du « Saint-Gothard ». Sur la clef de voûte, la date de l'achèvement de cet ouvrage gigantesque (1882).

A ma droite et à ma gauche, des montagnes à perte de vue, abruptes et dénudées. A côté de moi, la « Reuss » bondit à travers les rochers sur lesquels elle se brise avec un bruit de tonnerre, au fond de l'étroit ravin. Le paysage est grandiose et terrifiant.

C'est la nature vierge, telle que Dieu l'a faite, dans ce qu'elle a de plus farouche et de plus merveilleusement beau.

Après une heure et demie de montée, on arrive au fameux « Pont du Diable », le point le plus sauvage de cette sauvage vallée. La gorge se resserre encore davantage, et le torrent, étranglé entre les flancs abrupts du rocher, se précipite dans un gouffre profond,

(1) Gueusch'nenn.

sous le pont même, avec un mugissement terrible.

Le fort d' « Andermatt » est à cent pas de là. A ce même endroit, la route s'engage sous un tunnel creusé dans le rocher : c'est le « Trou d'Urner ».

Presque aussitôt, la vallée s'élargit en s'infléchissant vers le nord, jusqu'à « Réalp », au pied de la « Furka ».

Tout en débouchant de l'étroit défilé, on aperçoit « Andermatt » adossé à une chaîne de montagnes perpendiculaire à la direction que l'on suit ; c'est la chaîne du « Saint-Gothard » avec ses crêtes couvertes de neige.

Des lors, jusqu'à « Réalp », c'est un plateau gazonné, un vaste pâturage de sept à huit kilomètres de long sur plusieurs centaines de mètres de large.

Puis la montée recommence, très raide, pour durer trois heures.

Après un déjeuner sommaire, je quitte Réalp à huit heures et demie. A onze heures et demie, je suis au col.

Le temps, si beau d'abord au départ de Göschenen, s'est de nouveau assombri. Il grêle à présent.

Je marche entre des montagnes superbes, dont la plupart, comme le « Gallenstock », ont plus de trois mille mètres d'altitude. Malheureusement, il fait un épais brouillard qui enveloppe leurs sommets et m'empêche de rien voir. Je côtoie des glaciers magnifiques que j'entrevois à peine à travers la brume, ou que je n'aperçois pas du tout.

Trois hôtels sont échelonnés le long de la montée ; ce sont généralement autant d'escales pour les voya-

geurs et les diligences. J'en brûle deux, et je ne m'arrête qu'au dernier, celui de la « Furka ».

Je déjeune au col même, aux sources du Rhône et de la Reuss, en face des glaciers étincelants du massif de la « Yungfrau ».

Il me tardait d'être en haut.

Le vent glacial du nord souffle maintenant avec une grande violence. Je suis pris, en quittant l'hôtel, par une rafale de neige et de grésil qui me coupe la figure et m'aveugle.

A partir de la Furka, la route descend avec une pente vertigineuse jusqu'au pied du « glacier du Rhône », en faisant des lacets nombreux et des crochets très brusques.

Le vent me pousse furieusement sur cette pente, déjà fort dangereuse par elle-même. Je n'ose pas la faire à bicyclette : je me souviens encore de ma chute de « Salzbourg » ; et cette descente-là n'était qu'une misère à côté de celle-ci. Si je m'emballais, aujourd'hui, si je piquais une tête, quelle culbute, mes amis !

J'ai su conserver ma tête et mes membres intacts jusqu'à présent ; ce serait trop bête de les détériorer si près du but.

Le glacier du Rhône, d'où sort le mince filet d'eau qui devient, à la fin de sa course, le plus grand fleuve de la France, est une énorme coulée de neige durcie et de glace aux reflets bleuâtres, hérissée d'aiguilles et sillonnée de crevasses profondes.

La route en passe très près, et la frôle presque au milieu de la descente.

La pente, dès lors, s'adoucit quelque peu jusqu'à l'« Hôtel du glacier », où l'on traverse le Rhône dont la vallée se rétrécit de nouveau, brusquement, jusqu'à « Oberwald », pour se rouvrir encore.

A partir de l'hôtel et jusqu'à « Briey », le Rhône est généralement très encaissé, entre deux berges escarpées.

La route très accidentée que j'ai suivie aujourd'hui était difficile à la montée, sur ce terrain détrempé en maints endroits par l'eau qui tombait sans cesse de la montagne, et dangereuse à cause des cailloux, des ornières et du gravier, aux descentes de la « Furka », d'« Oberwald » et de « Wiesch ».

J'arrive à « Briey » à six heures et demie.

J'ai le tendon droit foulé et gonflé ; je souffre beaucoup en marchant.

Je me couche à dix heures et demie.

Samedi (27 mai). — Je quitte Briey à six heures et demie; il pleut encore.

La vallée du Rhône est assez large, maintenant, et le pays ne présente rien de remarquable jusqu'à « Sion », où je m'arrête pour déjeuner. On aperçoit de fort loin son château, perché sur un mamelon isolé, à pic du côté du fleuve.

Après le déjeuner, je vais visiter le « château Tourbillon », ancienne résidence des évêques, celui même dont j'ai parlé tout à l'heure ; puis la « Tour carrée », baptisée « Tour des chiens » par les Savoyards, au temps de leurs guerres contre les Vaudois; puis l'église Saint-Valère, but du fameux pèlerinage de Sion.

On trouve dans cette église, fort intéressante, qui date du huitième siècle, des tableaux et des sculptures du neuvième, du dixième et du treizième siècle.

Mon guide me fait remarquer, entre autres choses, le grand autel tout doré, que l'on prétend avoir été apporté de Lucerne à l'époque de la Réforme.

Départ de Sion à deux heures, et arrivée à « Martigny » vers quatre heures.

Pendant les derniers kilomètres, j'ai eu un vent debout extrêmement violent. Le Rhône fait un crochet brusque, en cet endroit; et le vent, arrêté par la haute montagne qui fait le fond de la vallée, tourbillonne avec une violence inouïe. Avant Martigny, il m'empêchait déjà littéralement d'avancer; et maintenant que je l'ai dépassé, je l'ai encore en pleine figure. Il me gêne et me retarde beaucoup.

Je me trouve, cinq ou six kilomètres plus loin, à l'entrée des « gorges du Trient ». J'aurais du plaisir à les visiter, mais le temps me manque, et je ne m'y arrête pas.

Tout près de là, cascade de « Pissevache », haute de quatre-vingt-six mètres et tombant dans la «Sallenche», affluent du Rhône. La route passe à vingt mètres de la rivière et de la chute. Une rampe rustique permet de monter jusqu'à une plate-forme naturelle, formée, sous l'arc même de la cascade, à cinquante mètres de hauteur.

Jusqu'à Saint-Maurice, maintenant, où je m'arrête pour coucher, rien de remarquable.

Il y a bien, avant d'y arriver, le nouveau fort en

construction; mais je n'ai pensé à regarder de ce côté que lorsque je l'avais déjà dépassé depuis longtemps.

A part quelques montées, faciles à faire à bicyclette, même par ce mauvais temps et avec des chemins détrempés, la route de Briey à Saint-Maurice est généralement à plat.

Dimanche (28 mai). — Je me lève à cinq heures.

J'ai mal dormi; toute la nuit j'ai été très agité, et je me sens la tête lourde, les jambes brisées.

On m'a parlé hier soir d'une curiosité à visiter, la « Grotte aux fées ». Elle est à cinq cents mètres de la ville, à peine, juste à hauteur de l'étranglement du Rhône.

Je vais la voir avant de partir.

Une heure suffit pour faire le tour des galeries souterraines et s'arrêter quelques minutes à la cascade du fond, qui sort de la voûte même de la grotte et tombe en pluie fine, de vingt à trente mètres de hauteur, dans un joli bassin creusé par l'eau dans le roc.

Départ de Saint-Maurice à sept heures.

Il fait un temps superbe, mais toujours ce maudit vent en tête.

La vallée s'étrangle brusquement pour se rouvrir aussitôt à hauteur de la grotte. C'est en cet endroit, où le Rhône est très profond, que se trouvent les anciennes fortifications de la ville : d'un côté, un château fort, maintenant caserne inoccupée; de l'autre, des murs crénelés et étagés au flanc de la colline.

Paysage toujours très beau, mais peu varié. Quelques

ruines plus ou moins anciennes, comme la « Tour de Langus » et la tour de « Bellecombe », sur l'« Arve », près de « Fingoir ».

Aujourd'hui, la route me paraît longue et le pays triste.

Dans mon voyage, cependant, j'ai trouvé magnifiques et j'ai admiré souvent, j'en suis convaincu, des sites moins beaux que ceux-ci; mais à cette heure, rien ne me charme et rien ne m'intéresse. Je suis distrait et préoccupé. Une seule pensée m'absorbe : c'est que, bientôt, je vais rentrer en France! Il y a trois mois et dix-huit jours que j'en suis parti et que je vis, seul, au milieu d'étrangers; et à mesure que j'avance, je me sens envahir par une émotion qui grandit à chaque pas. J'ai le cœur gros, à présent, de plaisir et de joie.

A dix heures, je suis à « Saint-Gingolf ». Un pont insignifiant divise le village en deux parties : d'un côté, c'est la Suisse; de l'autre, c'est la France.

Mon premier soin, en arrivant, est de courir au télégraphe français, et d'annoncer à mes amis ma joie d'être rentré.

On me rend, à la douane, les vingt-deux francs que j'ai versés à Constance pour ma bicyclette, et l'on paraît tout étonné que mes florins aient été refusés à mon entrée en Suisse.

De « Saint-Gingolf » à « Thonon », où j'arrive à une heure, la route suit continuellement le bord du lac de « Genève ».

Agréable situation de la ville, qui n'a rien, d'ailleurs, de remarquable.

J'y fais la rencontre de deux Anglais, deux frères, partis de Londres à quadricycle pour visiter la France, la Suisse et l'Allemagne.

Ils marchent depuis près de quinze jours, et ils n'ont même pas eu encore à resserrer un seul écrou ; leur machine est en aussi bon état que le premier jour, et elle pèse, bagages pour deux compris, quarante-quatre kilogrammes.

Moi, j'ai une bicyclette qui pèse, avec mon seul bagage, trente-deux kilogrammes; et depuis mon départ de Constantinople, je l'ai eue quatre fois complètement hors de service, par la rupture d'une ou de plusieurs pièces essentielles.

Ces deux Anglais ont adopté un système ingénieux pour traîner leur machine, sans fatigue, dans les montées. Il consiste en deux courroies, fixées à l'essieu de devant, et pouvant à volonté, sans perte de temps, s'accrocher à une ceinture dont chacun d'eux est pourvu.

C'est très simple, et c'est excessivement commode. Les Anglais sont pratiques.

Départ de Thonon à deux heures quarante-cinq, avec un grand vent debout.

J'arrive à la « Roche » vers sept heures.

Je suis éreinté. Depuis Saint-Maurice, la route, qui paraît excellente, est atrocement dure, et de plus très accidentée. Je ne fais que monter et descendre, et les montées, sans être bien longues et bien dures, sont extrêmement pénibles pour moi qui suis trop chargé, et surtout fatigué.

Aujourd'hui, j'ai failli me lancer deux fois dans une fausse direction.

Je me couche à dix heures.

Lundi (29 mai). — Départ de la Roche à six heures, par un temps superbe, comme hier.

Ce matin encore, j'ai des jambes de papier mâché. Je marche lentement, péniblement, comme si je traînais un monde. Et le temps passe! C'est aujourd'hui le 29, et c'est après-demain que je dois être à Montélimar. Il me reste à faire encore bien des kilomètres, et si j'y vais de ce train-là, je n'arriverai jamais.

Heureusement, la route, après avoir monté pendant cinq ou six kilomètres, descend ensuite continuellement jusqu'à « Annecy ».

Je m'y arrête juste le temps nécessaire pour manger une omelette, et je repars vers « Grenoble », où je désire coucher le soir.

Les jambes me sont à présent revenues, grâce à cette descente.

Je traverse, sans presque m'y arrêter, Aix-les-Bains, qui me tente cependant furieusement, et j'arrive à deux heures à Chambéry, par une chaleur accablante.

La ville se trouve dans une plaine, et du haut de la dernière côte qui la domine, je puis à l'arrivée jouir d'une fort belle vue.

A huit heures et demie, je suis à Grenoble. Il fait une nuit très noire. Les dix-huit derniers kilomètres m'ont donné une peine inouïe. Je n'en puis plus.

Décidément, il est temps que je touche au terme de mon voyage. J'en suis arrivé à un degré d'énervement

et d'impatience qui me fatigue dix fois plus que les difficultés de la route. Je ne dors plus que d'un sommeil agité, fiévreux, qui m'éreinte.

Je marche, d'ailleurs, à présent, comme une machine, sans voir.

Mardi (30 mai). — De Grenoble à Valence, aujourd'hui, je continue à marcher machinalement, uniquement pour arriver.

Et il en sera de même demain, de Valence à Montélimar, dernière étape de ce long voyage.

La route, maintenant, est toujours bonne, quoique souvent bien accidentée.

Mercredi (31 mai). — Enfin, je suis au but!

Dans quelques heures, je vais retrouver ma famille, mes amis, mon chez-moi, et — pourquoi ne le dirais-je pas? — mes bons chiens, qui sont aussi des amis. Je vais pouvoir mettre sur moi du linge propre, bien blanc, bien frais. Il y a plus de deux mois que pareille chose ne m'est arrivée, et cela va me paraître bon.

Cette dernière considération peut sembler très secondaire et de médiocre importance; pourtant, c'est une des choses dont on souffre le plus, quand on voyage dans les mêmes conditions que moi. Marcher du matin au soir, pendant plus de soixante jours, et se couvrir de poussière et de saleté; reprendre le lendemain les mêmes effets qu'on a quittés la veille; avoir constamment sur le dos du linge mouillé de sueur ou de pluie; et quand on arrive au gîte, n'avoir rien pour se changer : c'est extrêmement pénible.

Je ne parle plus de la route ni du paysage : j'ai dit

plus haut pourquoi. Comment parler de choses que l'on n'a pas vues?

A huit heures, je rentre à « Montélimar », sur ma bicyclette.

Tom et *Léa* (ce sont mes fidèles chiens), qui me retrouvent après m'avoir cru perdu, me font fête et me mangent de caresses. Bons et braves amis!

A neuf heures, mon congé expire, terme de rigueur.

Mon voyage est terminé, et mon but atteint, puisque j'ai fait la route comme je voulais la faire.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE (*retour*).

CONCLUSION

Je disais, au début de cette longue relation, que mon ambition était, au départ, de savoir tirer quelque profit de mon voyage.

J'en ai, au moins, rapporté quelques enseignements. D'abord, c'est que la connaissance des langues étrangères est d'une grande utilité dans les voyages, qu'elle évite beaucoup d'ennuis, donne bien des petites satisfactions, et peut fournir les moyens, surtout, de rendre plus de services.

C'est, ensuite, que les Français ont, partout, beaucoup d'amis, et la France, quoi qu'on dise, beaucoup de sympathies.

C'est enfin que, si les voyages sont toujours fort intéressants, si l'on a toujours un grand plaisir à voir des choses nouvelles et des pays nouveaux, il n'y a, tout de même, qu'un seul pays où rien ne manque et où l'on puisse vivre parfaitement heureux.

Chaque homme a le sien, qu'aucun autre ne peut remplacer, pour lui.

Et j'ai vu par moi-même, à l'émotion du retour, que, pour un Français, aucun pays ne peut remplacer la France.

22 décembre 1893.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.


GEORGETOWN UNIVERSITY LIBRARY
3 9020 02595492 9

